

FRAGMENTS SUR LE SENS

Archibald Michiels

À quoi bon ces objets tout en mots, beaux ou laids qu'importe à la fin, si leur sens peu à peu s'égoutte, s'ils meurent exsangues dans mes mains, dans les tiennes, lecteur, nos mains cruelles qui toujours et si vite passent à autre chose ?

À quoi bon s'époumoner à souffler sur la glaise adamique, si l'homme nouveau meurt en chaque syllabe qui le façonne, si la dernière ligne, dans une douloureuse et fatale amphibologie, toujours l'achève ? (extrait de *Ante faciem venti*)

Note liminaire

Ces fragments ne sont que ça, des fragments... J'ai le sentiment que c'est par là qu'il faut – ou plutôt qu'il *me* faut – commencer. Réflexions de quelqu'un qui se veut – correction : aimerait être – à la fois linguiste et écrivain, un producteur de sens (on verra combien il est difficile de ne pas l'être) qui voudrait savoir un petit peu ce qu'il fait – et ce que la langue lui fait faire.

Personne n'est dispensé de penser ses outils. Et il y en a un que nous utilisons tous et tout le temps – absolument tout le temps, même lorsque nous ne faisons rien, même lorsque nous rêvons (dans les deux grandes acceptions de ce verbe). *Or devinez comment cet outil s'appelle...*

Fragments sur le sens. La première partie du titre – *fragments* – est innocente. La deuxième – *le sens* – l'est nettement moins. Wittgenstein nous met en garde contre le pouvoir de suggestion que détient tout nom, à savoir de nous faire croire qu'il désigne une chose. On peut même dire : qu'il désigne quelque chose. Le nom, surtout accompagné comme il l'est ici de l'article défini, ambitionne de désigner, de référer, et de référer à quelque chose de précis, d'éminemment... définissable. Or, s'il tombe sous le sens que tout mot peut être défini (peut faire l'objet du travail lexicographique qui consiste à l'associer à des énoncés particuliers dont le lexicographe prétend qu'ils en révèlent la signification), il n'est nullement permis d'en conclure qu'il existe quelque chose 'derrière' qui soit autre chose que de la langue. Voilà le débat de ces fragments bien ouvert.

1. Introduction

Sur le fragment

=== On s'inspirera de la forme aussi bien que du fond des *Recherches philosophiques* (*Philosophische Untersuchungen*, ci-après PU) de Wittgenstein : un ensemble d'observations qui offrent des perspectives d'où examiner la langue. Pas d'essai d'unification, de vue unique qui fasse système. Il ne pourrait s'agir que d'une simplification qu'il n'y a pas lieu d'opérer à présent.

=== Quand le désir d'élaborer un système veut s'emparer de moi, je relis la préface des PU. Une intelligence bien supérieure à la mienne, qui ne répugnait certes pas au système – en témoigne à suffisance le *Tractatus* – et qui s'est penchée longuement, très longuement, sur le problème du sens, a renoncé à systématiser et a choisi de noter, sans plus – voilà de quoi me faire réfléchir !

=== Le fragment convient bien à ce qu'on n'appréhende que partiellement. Il est vain de vouloir cimenter les fragments pour en faire un tout : trop de ciment pour trop peu de pierres, ça ne tiendra pas.

Pourquoi dès lors tente-t-on si souvent de relier tous les fragments dans un système ? C'est que le système semble avoir plus de valeur que le fragment. Celui qui sait tout relier semble posséder une pensée puissante. En fait il possède seulement le don d'articuler, grâce auquel des charnières artificielles finissent par avoir l'air naturelles : souvent don de rhétorique, rien de plus.

=== Le fragment convient à la découverte, le système à l'invention. Or il s'agit ici de découvrir ce qu'est la langue, pas d'en inventer une nouvelle.

Sur Wittgenstein et l'évidence

=== Des quelques 'grands' qui ont écrit sur la langue, Wittgenstein est sans doute le plus difficile. Lui tout comme nous avait à conquérir ses évidences. Elles ne lui coulaient pas de source, c'est le moins qu'on puisse dire (voir la biographie de Wittgenstein par Ray Monk, Monk 1990). Il ne faut pas s'étonner s'il ne peut pas nous les servir sur un plateau, ou si elles n'obtiennent pas notre adhésion immédiate.

=== Wittgenstein ne cherche pas à être profond. Il ne veut admettre que l'évidence. Mais elle est aveuglante. On ne l'atteint qu'en recherchant d'abord les évidences. Et surtout (car ce n'est vraiment pas l'endroit) en ne se payant pas de mots.

=== Wittgenstein n'était pas linguiste : nous y perdons et nous y gagnons. Perte : ses instruments ne sont pas les nôtres, ils donnent parfois une impression de flou, surtout quand il nous entraîne dans des considérations psychologiques qui nous paraissent décentrées. Gain : son regard n'est pas le nôtre, il pense à voir des choses que le linguiste estime de plein droit pouvoir négliger dans des 'redressements' méthodologiques qui tendent à lui présenter comme problèmes les questions pour lesquelles une solution est envisageable. Le linguiste a sa paire de

lunettes sur le nez – et à portée de main une terminologie, des concepts, des outils à penser qu'il ne peut pas se permettre de refaçonner à tout moment.

=== Le plus ardu est de lutter constamment contre la paresse intellectuelle. Tout est tellement plus facile si on accepte un certain nombre de postulats sans y regarder de plus près.

2. Définir le sens

Introduction

== Une investigation du sens doit-elle prendre en charge toutes les acceptions du mot sens ? Si on rend compte de ce qu'est le sens d'un énoncé, doit-on montrer comment l'explication donnée convient également au « sens de la vie », etc. ? Je crois que la réponse doit être négative. On **peut**, si on estime que cela peut se faire, fournir une explication qui recouvre toutes les acceptions, mais on ne le **doit** pas. La raison en est que les extensions de sens sont elles-mêmes de nature extrêmement diverse et objet d'investigation. Il n'est nullement certain qu'on puisse établir un système de connexions qui montre la nécessité de toute extension d'acception. Or, seul un tel système permettrait d'assurer qu'on ne peut se lancer dans une explication de ce qu'est le sens d'un énoncé sans, dans le même mouvement, rendre compte du « sens de la vie ». On en est bien loin.

== Pour aborder quelques instants tout de même le problème existentiel par nature du sens de la vie, en ce dimanche de Pentecôte, jour de glossolalies, même si ce n'est pas dans le cadre d'un éclaircissement sémantique, on pourrait proposer, qu'au lieu de chercher un sens à la vie, à l'Histoire, etc. – quête qui ne peut s'avérer que vaine, comme le souligne Clément Rosset (Rosset 1977a) – nous nous attachions à **donner**, à **instaurer** ce sens. Il n'y aurait donc pas quête, mais don, basé sur une décision de don.

Un premier essai de définition du sens

La tâche de définition du sens est particulièrement ardue et délicate, et ne peut être confiée – si elle peut l'être ici – qu'à la totalité de ces fragments, pas uniquement à cette première tentative. Mais il convient de s'y essayer dès à présent, ne fût-ce que pour déblayer le terrain.

Commençons comme ceci : le sens d'un énoncé, c'est l'éventail des interprétations de cet énoncé.

L'éventail ou le faisceau plutôt que l'ensemble : les différentes interprétations sont liées entre elles, bien que ce lien puisse devenir très ténu.

Le mot interprétation lui-même est soumis à une polysémie régulière, celle qui lie un processus au résultat de ce processus. L'interprétation, c'est à la fois l'acte d'interpréter et le résultat de cet acte. C'est cette deuxième acception que nous privilégions dans notre premier essai de définition.

L'éventail des interprétations, cela ne peut se réduire à l'ensemble des interprétations dont l'énoncé a fait l'objet. On ne sait pas quelles sont ces interprétations ; l'attribution d'interprétation n'étant jamais close, le sens resterait perpétuellement hors d'atteinte ; enfin, la plupart des interprétations ne laissent pas de trace, et nous ne les connaissons pas.

Il s'agit donc d'un potentiel ; d'interprétations possibles, qu'elles aient ou non déjà connu une réalisation, matérialisée ou non dans une trace.

Mais il ne peut s'agir de toutes les interprétations possibles ; on ne peut pas dire que tout énoncé *x* convient comme trace d'interprétation de tout énoncé *y*. Le faisceau des interprétations, c'est donc le faisceau des interprétations licites.

Arrêtons-nous un instant.

Nous nous sommes résolument placés du côté de la réception. Le sens n'est pas immanent, il ne naît que par la grâce d'une interprétation, interprétation qui émane nécessairement d'un récepteur (ce qui n'exclut pas que le producteur puisse se faire récepteur, bien au contraire – il ne peut produire que s'il prend la posture de premier récepteur).

Nous proposons une définition normative. L'emploi du qualificatif *licite* ne laisse pas de doute à ce sujet. Se pose dès lors la problématique de l'origine et de la justification de la norme. Mais nous parlons d'énoncés en langue, et il n'est de langue que partagée. La norme est fixée par les conditions même de ce partage.

Les problèmes sont au moins les suivants :

a) Une interprétation (résultat d'une opération d'interprétation) n'est-elle pas une manifestation du sens plutôt que le sens lui-même ? En d'autres termes, ne peut-il pas y avoir deux interprétations équivalentes, manifestations d'un même sens ? On pense au dialogue entre Alice et le Lièvre de Mars :

'I believe I can guess that', she added aloud.

'Do you mean that you think you can find out an answer to it ?' said the March Hare.

'Exactly so,' said Alice.

'Then you should say what you mean,' the March Hare went on¹.

(Lewis Carroll, Alice in Wonderland, Chapter 7, A Mad Tea-Party)

b) *De sensu (sensibus) disputandum* – la possibilité de remise en question est due à l'existence même d'une norme. Votre interprétation n'est pas la mienne, nous pouvons en débattre... et ne jamais nous entendre !

c) Une interprétation n'est accessible (ne peut se formuler afin de faire l'objet du nécessaire débat – cf. b) que via une description de cette interprétation, description qui prendra la forme d'un ou de plusieurs énoncés et relancera donc tout le processus, car ce ou ces énoncés devront être interprétés pour avoir accès au sens (cf. Sur la clôture).

Passons à l'étape suivante. Qu'est-ce qu'une interprétation d'un énoncé ?

¹ 'Je crois que je peux le deviner', ajouta-t-elle à haute voix.

'Veux-tu dire que tu penses que tu peux y trouver réponse ?' dit le Lièvre de Mars.

'C'est bien cela', dit Alice.

'Alors tu devrais dire ce que tu veux dire', reprit le Lièvre de Mars.

Je propose : **[exploitation de l'information dérivable de cet énoncé en vue de] la modification de la représentation-univers du récepteur.**

On remarquera que les mots *exploitation* et *modification* sont objets de la même polysémie régulière que le mot *interprétation* lui-même. Prenons le premier dans le sens de 'processus' et le second dans l'acception 'résultat de'. Nous pouvons dès lors considérer la partie entre crochets comme le mécanisme conduisant au dégagement du sens approprié.

Notons tout de suite que le degré zéro de la modification est la simple confirmation de la représentation-univers – cette dernière est toutefois modifiée par le fait même qu'elle est confirmée.

Qu'est-ce que j'entends par représentation-univers du récepteur ? Il s'agit du réseau de croyances et de savoirs qui constitue la représentation que se fait le récepteur de tout ce qu'il appréhende des univers à sa portée et de la place qu'il y occupe².

Le sens est donc mental, même si sa description ne peut se faire qu'en langue si on veut la rendre accessible à l'examen.

Les conséquences de l'adoption d'une telle définition de l'interprétation sont elles aussi problématiques. On mentionnera les plus évidentes :

a) On ne peut distinguer dans l'interprétation ce qui est posé de ce qui est inféré, qu'il s'agisse d'inférences dues aux postulats de sens (il est veuf → sa femme est morte) ou d'inférences qui sont individuelles au récepteur parce qu'il y a accès uniquement en vertu de spécifications individuelles de sa représentation-univers. L'énoncé

Néron est mort en 68.

conduira à l'inférence *68* est la désignation abrégée de *1968* si je vois dans Néron une référence à l'âne de mon grand-oncle. Pour le commun des mortels, il s'agira d'un fragment d'histoire de l'empire romain, et *68* désignera l'année 68 de l'ère chrétienne.

b) Les interprétations différeront d'individu à individu, car on ne peut concevoir deux individus différents qui partagent la même représentation-univers (cela par définition), et on ne peut limiter les modifications entraînées par l'exploitation par le récepteur d'une information, aussi générale soit-elle.

c) Il n'y aura pas d'interprétation en l'absence de représentation-univers. Sans savoir et croyances préalables, pas de compréhension, pas de construction du sens. Comprendre, c'est intégrer.

Une première objection pourrait se formuler comme suit : le sens est précisément l'information dérivable de l'énoncé et non son interprétation. Mais cette information n'est pas dissociable de l'interprétation, elle ne lui est ni antérieure chronologiquement ni prioritaire logiquement. Si tel était le cas, ce substrat informatif devrait être le substrat de toutes les interprétations licites ; or la plupart de ces

² Cette notion est donc équivalente à celle d'*univers* au sens de Martin 1992 :109 : « L'univers est l'ensemble des croyances d'un locuteur. »

interprétations ne sont pas disponibles pour un individu donné (pensez à l'âne Néron).

Si on donne aux deux vocables dérivation et modification l'acception 'processus', on dira que les étapes 'dérivation de l'information' et 'modification de la représentation-univers' ne sont pas dissociables.

Il n'y a donc pas d'énoncé hors contexte lors de l'interprétation, l'attribution de sens. Si le contexte n'est pas donné, il est créé (cf. le cas extrême des 'poèmes trouvés' dont je traite à la fin de cet ouvrage). Il est indispensable à l'interprétation en tant que modification d'une représentation-univers.

On ne trouvera donc pas d'énoncé dépourvu de sens. Tout énoncé sera toujours passible d'une interprétation, même s'il ne permet pas la création d'images mentales cohérentes³. Dès qu'il est reconnu comme énoncé (comme participant d'une langue connue du récepteur) il n'y a plus moyen d'arrêter le mécanisme d'interprétation. Seul un énoncé dans une langue totalement inconnue du récepteur ne recevra pas d'interprétation de sa part, bien que dès qu'il reconnaît qu'il s'agit d'un énoncé il soit prêt à admettre qu'il y a bel et bien quelque chose à interpréter.

Ce qui manque le plus clairement à notre premier essai de définition du sens, c'est une prise en compte de son caractère **partagé**. Les interprétations peuvent aller dans toutes les directions, et se perdre totalement en cours de route. Une interprétation donnée appartient à un individu, alors que le sens quant à lui est nécessairement partagé, car il doit être communiqué pour accéder à l'existence.

Nous reviendrons dans ces fragments sur diverses propositions de définition du sens, mais il est opportun de se pencher dès à présent sur la tentative de définition du sens de Gilles Deleuze (dans Deleuze 1969) dans la mesure où elle a connu un indéniable retentissement.

Logique du sens est un ouvrage suggestif, mais dans la définition du concept même de sens il est loin d'atteindre au niveau de rigueur qui permettrait de l'utiliser comme base pour des recherches ultérieures.

Commençons par les définitions du sens que l'on trouve dans le chapitre (que Deleuze appelle 'série') consacré à la proposition (dans son acception logique) :

le sens, c'est l'exprimé de la proposition⁴, cet incorporel à la surface des choses, entité complexe irréductible, événement pur qui insiste ou subsiste dans la proposition. (de la proposition, p.30)

Deux surprises dans cet essai de caractérisation du sens, chacune d'elles conduisant à un doute sur le bien-fondé de cette caractérisation :

a) Deleuze parle de l'exprimé et non de l'exprimable. Le sens serait dès lors réalisation plutôt que potentialité.

3 A cet égard, je trouve bien étrange de trouver chez Deleuze (Deleuze 1969:49) *perpetuum mobile* aux côtés de *carré rond*, *matière inétendue* et *montagne sans vallée*. Le mouvement perpétuel est physiquement impossible, mais parfaitement aisé à concevoir.

4 Ici comme dans les citations suivantes extraites de *Logique du sens*, c'est Deleuze lui-même qui souligne.

b) Le sens serait un événement.

Mais ces deux doutes sont vite dissipés. On lit en effet, quelques pages plus loin :

Inséparablement le sens est l'exprimable ou l'exprimé de la proposition, et l'attribut de l'état de choses. (p.34)

On peut se demander si le *ou* qui joint *exprimable* et *exprimé* reflète un doute chez Deleuze ; ce serait l'un ou l'autre, et il ne parviendrait pas à se déterminer. Car si ce *ou* génère une disjonction à l'intérieur même de la définition, on peut s'en étonner, vu que l'exprimable, subsumant l'exprimé, en rend la mention inutile. Contentons-nous de noter que Deleuze réinstaure ici la potentialité du sens.

Qu'en est-il du sens comme événement ? On lit, à la même page :

C'est en ce sens qu'il (=le sens, AM) est « événement » : à condition de ne pas confondre l'événement avec son effectuation spatio-temporelle dans un état de choses. (p.34)

Etrange événement qui n'en est plus un, privé de ce qui caractérise tout événement, à savoir la possibilité d'en spécifier les coordonnées spatio-temporelles !

Je ne puis parler pour les philosophes, mais je ne sais pas qu'un linguiste puisse faire grand-chose des intuitions de Deleuze sur le sens. Le linguiste sera d'autant plus méfiant à l'égard de ces définitions qui se permettent de redéfinir leurs propres constituants quand il s'apercevra, dans la *série* du langage, que Deleuze prend de fâcheuses libertés avec les termes de base de sa discipline. Quel linguiste pourra déceler la partie du discours visée par :

C'est lui qui constitue l'anneau de la proposition en ramenant la signification sur la désignation, et le sémantème sur le phonème. (p.215)

Il s'agit du verbe... Mais il est vrai qu'il ne tarde pas à prendre la majuscule, et à s'élever au niveau de l'*omnifick* Word de Milton, le *λόγος* de Jean :

L'équivocité est toujours celle des noms. Le Verbe est l'univocité du langage sous la forme d'un infinitif non déterminé, sans personne, sans présent, sans diversité de voix. (p.216)

En même temps, on notera qu'il ne s'agit que du verbe français...

Un deuxième essai de définition du sens

On sait qu'il n'y a pas lieu de s'émouvoir du fait que le mot orthographe ait une orthographe, que le mot mot soit un mot, ou encore que le mot sens ait un sens. Rechercher le sens du mot sens n'est pas une entreprise vouée dès le départ à l'échec ; cela semble au contraire une activité lexicographique tout à fait normale, et on serait bien surpris de trouver un dictionnaire qui renonce à définir le mot sens au motif de l'inévitable circularité de l'opération.

Le problème se trouve ailleurs : dans l'incapacité où nous sommes de distinguer le sens d'une description du sens alors qu'au même moment nous en ressentons la nécessité.

On dira d'une définition d'un item qu'elle donne le sens de cet item, ou d'une acception de cet item si ce dernier est polysémique. On ne dira pas de cette définition qu'elle est le sens, car on veut distinguer le sens d'un mot de ce qui n'en est que la caractérisation, la description, à savoir sa définition. Mais on sait aussi qu'on n'approchera ce sens que par le biais d'une description de ce sens, comme on le fait pour tous les autres items.

Ainsi le sens recule en se cachant toujours derrière sa description. Il ne reste qu'une chose à faire, et c'est d'adopter une stratégie qui a ses lettres de noblesse en philosophie : ériger notre aporie en définition.

On part donc d'une double observation : d'une part que toute définition qu'on pourrait donner du sens serait insatisfaisante en ce qu'elle ne ferait que nous offrir une description du sens, et non le sens lui-même ; et d'autre part qu'on n'arrivera jamais à cerner le sens par autre chose que des caractérisations ou descriptions, ce qui est le lot de tout élément porteur de sens dans la langue.

On définira donc le sens comme suit : **cette chose (la seule) qui ne se distingue pas de sa définition.**

Quelques mots d'explication seront tout de même les bienvenus.

On distingue aisément une vache de la définition d'une vache : animal d'une part, description d'un concept de l'autre. On distingue aisément l'amour de toute définition qu'il nous plaira d'en donner : on ressent l'amour, on n'en ressentira pas la définition. Et ainsi de suite.

On distinguera un axiome de la formulation de cet axiome, une proposition de la formulation de cette proposition. Et ainsi de suite.

On veut donc distinguer le sens d'un item de la formulation de ce sens, c'est-à-dire de la définition qu'on donne de l'item. On voudra donc distinguer le sens du mot sens de la définition qu'on en donne. Mais le sens n'est atteignable que par le biais d'une description du sens. Je peux toucher la vache, ressentir de l'amour, nier la proposition : je ne peux que reformuler le sens, en rendre une nouvelle caractérisation, une nouvelle définition, occuper une nouvelle position de repli.

Cette chose : on peut opter pour un mot plus savant que chose, comme entité : ça ne change rien à l'affaire, c'est le haut degré de généralité du terme qui nous intéresse ici.

La seule : il importe que ce soit la seule, si on veut maintenir le caractère définitoire de la définition. Dès lors qu'il y en aurait plus d'une, il conviendrait de les distinguer l'une de l'autre, ou les unes des autres, et on ne voit pas comment on pourrait le faire, puisqu'on utilise une aporie au cœur même de la définition.

Qui ne se distingue pas : c'est-à-dire qu'on ne peut distinguer, qu'on ne parvient pas à distinguer, qui ne se laisse pas distinguer ; c'est l'aporie définitoire.

De sa définition : de toute définition qu'on en pourrait donner, quelle qu'elle soit, y

compris la présente. La présence du mot définition dans la définition du sens est nécessaire ; il ne s'agit pas de n'importe quelle caractérisation ou description, mais de la définition même, d'un essai de saisie des caractéristiques essentielles. On se souvient du bipède sans plumes de Pascal ; c'est une caractérisation qui permet peut-être de distinguer les humains des autres êtres, mais qui ne les situe pas dans l'univers conceptuel auquel ils appartiennent ; ce n'est donc pas une définition. Le sens pourrait se distinguer d'une caractérisation non essentielle, d'une simple description, précisément car celle-ci ne vise pas à le capturer, mais n'est qu'une aide à l'individuation, à la reconnaissance. Par contre, dès lors que la définition est une vraie définition, qui vise l'essence en positionnant le concept à sa juste place dans l'univers des concepts, elle n'est plus opérationnellement distincte du sens lui-même, auquel on ne pourra accéder que par le biais de la définition, et qu'on ne pourra séparer d'elle, même si l'on sait pertinemment bien que la chose doit se distinguer de sa définition, tout autant dans le cas du sens que dans le cas de la vache.

Qu'une telle démarche tautologique ne *soit* pas tout à fait insensée, toutefois, je n'en veux pour preuve que tel ou tel passage des PU. Citons le §502 dans sa traduction française (Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, p.200)

La question du sens. Compare :

« Cette phrase a un sens. » « Lequel ? »

« Cette suite de mots est une phrase. » « Laquelle ? »

Je crois qu'il convient de lire les deux énoncés proposés à notre réflexion sur le mode sui-référentiel, c'est-à-dire comme ne renvoyant à rien d'autre qu'eux-mêmes. Il est alors évident que, dans le deuxième énoncé en exemple, celui qui concerne la phrase, pour dire de quelle phrase il s'agit on ne peut faire que répéter la phrase. De même, selon Wittgenstein, pour donner le sens du premier énoncé, on ne peut que proposer une explication qui ne s'en distingue pas. On retrouve cette idée au §560 (p.213 de la traduction française):

« La signification d'un mot est ce qu'explique l'explication de la signification. »

On n'est pas loin de la tautologie pure et simple. Hacker (dans l'article consacré à Wittgenstein dans le *Companion to Analytic Philosophy*, voir Hacker 2001 :85) ne craint pas de plonger dedans jusqu'au cou :

Meaning ... is what is understood when the meaning of an expression is understood.

Il paraît tentant de réserver cette approche tautologique au seul sens, et de poser cette aporie au cœur même de notre caractérisation du sens.

Les enseignements d'une pensée de Pascal : la Brunschvicg 45

Cette pensée a été l'objet de commentaires pour le moins bizarres, à commencer par celui de Gouhier.

Il écrit ceci, mêlant son commentaire au texte de Pascal: « *Les langues sont des chiffres* » écrit Pascal, qui précise: « *où non les lettres sont changées en lettres, mais les mots en mots* »; autrement dit: *comprendre, c'est traduire un mot par un autre, mais ces mots différents sont faits des lettres du même alphabet*, « de sorte

que, conclut Pascal, une langue inconnue est déchiffrable ». (Gouhier 1984, p.200).

C'est là méconnaître totalement la propriété fondamentale des langues que Martinet a désignée par le terme 'double articulation'. La première articulation, celle des phonèmes ou ici de leur représentation graphique les lettres, n'est pas assortie d'un quelconque sémantisme. On peut très bien posséder la clé d'un système de translittération, et ainsi être à même, disons, de passer d'un texte grec en caractères grecs à un texte grec en caractères romains, on n'est pas avancé en ce qui concerne la compréhension du texte grec: il faut toujours savoir le grec pour pouvoir l'entendre. Et le fait que l'anglais et le néerlandais partagent grosso modo le même alphabet n'aide en rien la traduction entre en ces deux langues.

D'autre part, il doit clair être que traduire, c'est traduire, et non comprendre; et encore que Pascal ne dit nullement qu'on traduit un mot par un autre, ce qui, on le sait, conduit à des traductions de type 'petit nègre' ou, pire, *Wortsalat*.

Reprenons à partir du texte de Pascal. Remarquons tout d'abord qu'il faut entendre le pluriel *les langues* dans sa lecture générique (= toutes les langues). Et que le cryptage (l'opération qui conduit à la création du chiffre) ne se fait pas nécessairement caractère pour caractère ou mot pour mot, ce qui conduirait à des chiffres dont le code serait particulièrement facile à craquer. En effet, je peux, pour ce qui concerne les caractères, prévoir un traitement tel que le suivant:

c suivi d'un **blanc** et d'un **h** se chiffre en 22 (l'arc habite la flèche silencieuse)
c immédiatement suivi d'un **h** se chiffre en z (l'arc habite la flèche silencieuse)
 c non suivi de h ou d'un blanc se chiffre en 321 (l'arc habite la flèche silencieuse)

On aura bien sûr soin de coder les séquences les plus longues en premier lieu.

Pour ce qui concerne les mots, je peux très bien envisager de coder ainsi des unités lexicales plus grandes que le mot:

flèche se chiffre en *arrow*
fait flèche de tout bois se chiffre en *makes use of all available means*
firent flèche de tout bois se chiffre en *made use of all available means*
 etc.

Bien sûr, le traducteur sait qu'on ne peut pas espérer développer un système de traduction de cette manière: le traducteur doit pouvoir s'offrir la possibilité d'un vrai *rephrasing*, une vraie reformulation, qui peut franchir toutes les frontières syntaxiques que l'on veut, y compris celle de la phrase.

Si toutes les langues sont des chiffres, que chiffrent-elles? Une seule réponse possible, je crois: le sens. Pascal a bien compris qu'il ne peut y avoir de langue du sens; dès que le sens se fait langue, il se chiffre; mais les langues sont déchiffrables, car elles chiffrent toutes la même chose, à savoir le sens, qui pour Pascal est universel, car la pensée même l'est (c'est ce qui sous-tend tout l'effort port-royaliste

d'élaboration d'une grammaire générale et d'une logique présumée universelle). Pour déchiffrer une langue, il me suffit(!) de recouvrer l'invariant qui est chiffré par cette langue et toute autre langue; pour comprendre *snow is white*, il me faut recouvrer l'invariant qui sous-tend *snow is white* et *la neige est blanche*.

Pour pouvoir récupérer l'invariant de sens, il faut évidemment que la traduction d'un énoncé *x* en langue *L* en un énoncé *x'* en langue *L'* soit telle qu'on puisse lire la paire comme la traduction de l'énoncé *x'* en *x*. Il faut donc que la traduction soit fidèle (totale). On est immédiatement confronté à l'impossibilité de traduire d'un coup tout le vouloir-dire d'un énoncé quelconque. On est donc amené à se contenter de paires où les deux énoncés sont équivalents sous une certaine interprétation de *x* (ou de *x'*, ou des deux). Par exemple, les paires *snow is white/ la neige est blanche* et *the snow is white / la neige est blanche* ont toutes deux un invariant de sens, mais ces deux invariants ne sont certes pas identiques; je ne peux avoir *the snow is white* qu'en équivalence d'une lecture non générique de *la neige* (*la neige [dans ce tableau] / the snow [in this painting]*). Cet invariant, on désirera le décrire, en faire connaître la structure (sa construction sera le plus souvent de nature compositionnelle). Dès qu'on le tentera, on instaurera un nouveau chiffre, parasite car totalement dépendant d'une des langues naturelles pour être à son tour muni d'une interprétation, quel que soit son niveau d'abstraction et d'éloignement (apparent) d'une langue naturelle, par exemple:

PR100 -> SUBST 200

le PR100 étant à son tour 'paraphrasé' par '(be) WHITE' et SUBST 200 par 'SNOW', et la flèche par 'attribution du prédicat à l'objet'. On ne pourra expliciter tout cela qu'en disant que par là on ambitionnait de rendre compte du potentiel sémantique de *snow is white* ou de *la neige est blanche* avec lecture générique de l'article défini et lecture 'propriété intrinsèque' de '(be) WHITE'.

Notez que l'affirmation de Pascal qu'une langue inconnue (l'article indéfini est ici générique également et l'expression *une langue inconnue* vaut pour toute langue inconnue) est déchiffrable, n'a rien d'extravagant: pour autant qu'on dispose de données suffisantes (l'équivalent dans cette langue de quelques millions de mots dans une de nos langues occidentales) on ne voit pas bien comment le code pourrait nous résister. Souvenons-nous toutefois de Wittgenstein: si un lion parlait, nous ne pourrions le comprendre. Il faut que la langue en question soit une langue humaine: c'est la seule condition que nous posons à sa déchiffrabilité.

Le sens n'est donc pas une langue, mais la clé des langues, qui nous assure qu'aucune langue (humaine) ne pourra nous résister, rester indéchiffrable à jamais. En retournant la perspective, on arrive à la conclusion que la meilleure façon d'étudier le sens est d'étudier ce que les langues ont en commun, ce qui les rend traduisibles l'une dans l'autre.

Non-sens et contresens, agrammaticalité et asémantité

Que veut dire « Cela n'a pas de sens » ? Veut-on dire par là que l'énoncé incriminé ne peut recevoir aucune interprétation ? Comment le pourrait-on, vu que personne n'a accès à tous les univers-représentations, passés, présents et à venir ? En fait, on

veut dire qu'il n'existe, aux yeux de celui qui prononce l'anathème, aucune interprétation qui puisse s'intégrer à un univers-représentation rationnel. Et cette rationalité est rendue indispensable par le caractère nécessairement partagé du sens. Il faut pouvoir reconstruire le sens en se basant sur des procédures reconnues et partagées.

Un énoncé que l'on déclare dépourvu de sens est un énoncé qui ne trouve pas sa place dans une combinatoire⁵. Il peut s'agir de trois types de combinatoire :

a) syntaxique : on ne peut construire l'arbre qui représenterait la structure syntaxique de l'énoncé, l'agencement de ses divers constituants (exemple : *Jean mais plume or tant*)

b) sémantique : viol des règles de sélection, règles qui assurent la compatibilité sémantique des éléments saisis dans une relation (exemple : *un non-métal de l'orgueil en tel lapin tissé sera fors l'amertume*)

c) conceptuelle : on ne parvient pas à construire une image mentale correspondant à la structure syntaxique et sémantique que les deux combinatoires précédentes ont permis de créer. On peut donner des exemples, comme celui de Frege de la 'série qui converge le plus lentement' ou celui du plus grand nombre premier, dont le rejet dû à l'absence de conceptualisation totale nécessite un certain temps, précisément car un effort de construction de la cohérence doit être entrepris avant de pouvoir passer à la phase de rejet.

Il est clair que ces combinatoires sont apprises et donc partagées – apprendre une langue, apprendre une première langue, c'est précisément apprendre ces combinatoires.

Peut-on envisager de tracer formellement une ligne de démarcation entre les pôles, *das Unsinnige* (non-sens) d'une part et *das Widersinnige* (contresens) d'autre part ?

Prandi (1987:21) estime que la distribution peut servir ce but, dans la mesure où elle permet de définir des classes formelles d'équivalence, qui relèvent exclusivement de la grammaire, alors que les contresens et contradictions y échappent. Prandi affirme en effet que « les contradictions, et les restrictions de sélection qui les préviennent, ne sauraient être formulées en termes de classes formelles distributionnelles (expression nominale, expression verbale, etc.) ni, à plus forte raison, en termes de parties du discours (nom, verbe, adjectif). »

Le problème réside dans ce qu'il faut entendre ici par « classes formelles ». Une classe distributionnelle est une classe qui dépend des faits de distribution ; elle n'est formelle que si les schèmes distributionnels ont été orientés de manière à élaborer de telles classes. Il est tout à fait possible d'utiliser la distribution pour reconnaître des classes qui seront susceptibles de recevoir une caractérisation sémantique, et de jouer un rôle dans le débusquage de 'contradictions' telles que le 'Tu lui verses l'espoir' baudelairien discuté par Prandi.

⁵ Comme l'avance Wittgenstein au §500 des PU : « Lorsqu'on dit qu'une phrase est dénuée de sens, ce n'est pas parce que son sens serait quasiment dénué de sens, mais parce qu'une combinaison de mots est exclue du langage, retirée de la circulation. » (p.500 de la traduction française de Françoise Dastur et al., nrf, 2004)

Il s'agit là d'un point essentiel, car la distribution est à la base même des études linguistiques. Le linguiste observe un corpus, et y relève des régularités distributionnelles. La haute fréquence de certains éléments et chaînes lui permet de dégager des schèmes qui vont lui servir à mettre de l'ordre dans ses observations ; il pourrait par exemple, pour le français, distinguer les schèmes suivants :

W est X
Y sont Z

En dépit de la présence dans son corpus d'énoncés tels que *Grand est le Seigneur*, en poursuivant la distribution des classes W, X, Y et Z dans d'autres schèmes, il parviendra à dégager des classes tels que GN sujet singulier, GN sujet pluriel, GAdj attribut singulier, GAdj attribut pluriel, pour nous en tenir à des exemples de classes grammaticales. En continuant les analyses distributionnelles, et en n'ayant pas peur, pour augmenter l'efficacité de la procédure (quitte à en altérer un peu la nature), de recourir à des énoncés construits sur base des schèmes distributionnels et des données observées, et soumis à des informants de manière à en évaluer l'acceptabilité et à en distinguer les diverses interprétations possibles, il arrivera à distinguer des classes dont les membres seront nettement moins nombreux, par exemple les groupes adjectivaux construits autour d'une tête comme *semblable* ou *identique*, et susceptibles d'instancier la variable V(s) dans les schèmes :

X est V à Y (ex : *Le premier cahier est semblable au manuscrit de Leipzig*)
X et Y sont Vs (ex : *Le premier cahier et le manuscrit de Leipzig sont semblables*).

L'existence d'énoncés tels que '*Socrate est identique*' dans le corpus couplée au rejet par les informants de tels énoncés ne remettra pas en cause les résultats de l'analyse distributionnelle, mais conduira à la raffiner en posant des éléments sous-entendus, récupérables en contexte, comme par exemple ici un syntagme prépositionnel ouvert par la préposition *à*.

On voit que les procédés de l'analyse distributionnelle peuvent conduire à l'établissement de classes de plus en plus fines. Ce qu'on ne peut nullement prétendre, c'est que cette analyse mette au jour des classes qui partagent une propriété qui leur est propre. Appeler de telles classes *classes formelles* ne dit rien qu'on n'ait déjà dit en les appelant *classes distributionnelles*.

La distribution permet l'établissement de classes, mais ne révèle rien quant à leur nature. Cette nature pourra se déduire des schèmes utilisés, des jugements d'acceptabilité et de paraphrase relatifs à des énoncés qui illustrent ces schèmes, que ces énoncés soient présents dans le corpus ou dérivables à partir précisément de l'analyse distributionnelle projetée sur le corpus.

—— Les non-sens qui présentent un danger réel pour le maintien de la langue à l'intérieur des limites de la rationalité ne sont ni le carré rond et ses avatars, pas plus que les métaphores, si hardies soient-elles, mais résultent bien plutôt d'une méconnaissance de ce que la langue prédétermine.

Considérez la question qui est posée dans Varela 1998 et discutée dans Kleiber 1999 (p.19) : « Quelle est la couleur du monde ? »

Je crois qu'il ne fait aucun doute que Varela la présente comme une question à la fois rhétorique et impertinente, à laquelle nous n'avons pas à fournir de réponse. La voici en effet dans son contexte :

« Qui voit la vraie couleur ? Nous, les pigeons qui voient en pentachromatique, ou les abeilles qui voient dans l'ultraviolet ? Quelle est la couleur du monde ? »

Kleiber 1999 cite Varela et poursuit (p.19) :

« Il convient donc d'abandonner l'idée d'une perception ou connaissance objective de la réalité. Nous n'avons pas accès au monde tel qu'il est. Nous ne pouvons pas savoir quel est le monde objectif ou quelle est vraiment la réalité. »

Ces commentaires sont, eux, absurdes. Il n'y a pas de perception sans percepteur et il n'y a pas de savoir sans *scient*, sans détenteur de ce savoir. Il n'y a pas de perception détachée de tout percepteur, qui serait la vraie perception. Il n'y a pas de savoir détaché de tout *scient*, qui serait appréhension de la vraie réalité, la réalité objective. Le piège est ici tendu par la nominalisation. Je ne peux pas utiliser les verbes *percevoir* ou *savoir* sans leur spécifier de sujet, mais je peux gommer ce sujet en recourant à la nominalisation. Mais le sujet gommé ne l'est bien sûr que dans la syntaxe. Il ne m'est pas loisible de le gommer dans la structure conceptuelle qui se construit autour de ces prédicats.

S'il n'y a pas ce savoir indépendant de tout *scient*, il n'y a pas non plus de vérité absolue, la vérité absolue étant celle qui se définirait comme indépendante de tout point de vue. C'est une pure chimère, un objet linguistique inconceptualisable.

La réalité ne peut pas être vraie ; elle ne peut qu'être, tout court. Seule une **représentation** pourrait être vraie ; ce serait le cas si on avait quelque chose à quoi la confronter qui ne soit pas une autre représentation, ce dont nous ne disposons évidemment pas.

Seule une représentation, disais-je, pourrait être vraie ; et toute représentation implique un agent (celui qui produit la représentation), une chose qui fait l'objet de la représentation, mais aussi une audience, le public visé (qui peut aussi être l'agent ou la chose représentée). D'où l'on voit que ce qui peut être éminemment vrai – non pas de la vérité qu'on découvre, mais de celle qu'on instaure – c'est la **fiction** (au sens large), qui est **par nature** représentation. Elle est vraie à un premier niveau si elle correspond à une représentation que parallèlement je me suis faite ; elle est vraie encore si elle joue le rôle de **révéléateur**, si elle s'impose à moi en m'imposant sa vérité, si je la **reconnais** comme vraie.

D'autre part on notera qu'avancer que le réel est construit par la langue ne signifie nullement que le réel n'existe pas en dehors de la langue, mais qu'il n'est appréhendé en langue (ce qui signifie appréhendé tout court) que via les constructions, les types de visée que propose et permet la langue.

Ce devrait être là un pur truisme. Il est absolument nécessaire de ne pas tenter de s'y dérober ; deux voies semblent le permettre, et elles sont toutes deux à rejeter :

- a) tout est en langue, rien n'existe en dehors d'elle ;
- b) la langue permet d'instaurer une référence directe au réel (c'est-à-dire sans passer par la langue, ce qui est manifestement absurde).

On pourrait encore évoquer bon nombre de non-sens plus ou moins pernicious, selon le degré de facilité à les débusquer. Je propose aux enseignants du secondaire en sciences de la nature de soumettre l'énoncé suivant à leurs élèves, et d'enregistrer leurs premières réactions : *L'eau est un corps éminemment régulier, comme l'indiquent son point de congélation (exactement 0° centigrade) et son point d'ébullition (exactement 100° centigrades).*⁶

Sur la clôture

== Il nous est impossible de 'sortir' de la langue pour en parler. L'étude de langues dites exotiques, le développement de divers métalangages, l'analyse du processus de traduction, n'échappent pas à cette contrainte fondamentale. Bien mieux : il n'y a sans doute pas de pensée sans langue, du moins pas de pensée qui mérite ce nom. Et même si la pensée existe en dehors de la langue, elle ne se laisse appréhender qu'à travers la langue. La langue fait clôture épistémique (cf. Greimas 1966:13).

== Voici ce qui doit nous consoler de ne pouvoir sortir de la langue : nous ne comprendrions de toute façon pas une analyse qui se ferait du dehors ; nous n'y aurions accès qu'après sa traduction en langue, lorsqu'elle aurait perdu ce que nous ne pouvons atteindre. Il n'y a pas de point de vue de Sirius sur la langue.

== Wittgenstein dit très bien que le sens de l'univers, s'il en a un, doit se trouver en dehors de l'univers (Tractatus, 6.41). De même l'explication de la langue. Nous ne pouvons que décrire la langue de l'intérieur, pas en rendre compte.

== Pensée indissociable de la langue ? Et pourtant il y a un invariant qui serait ce qu'il y a de commun entre un énoncé x en langue L1 et sa traduction y en langue L2. *The horse is running* traduisant *Le cheval court* (dans l'interprétation où *Le cheval court* traduit *The horse is running*) partage avec *Le cheval court* précisément cet invariant, qu'on pourrait appeler la pensée sous-jacente aux deux énoncés. Mais cette pensée ne peut s'appréhender que par son énoncé en langue, ou, comme je l'ai déjà dit, dans une métalangue greffée sur la langue, comme par exemple :

((mod : assertion, tps : présent, aspct : progressif), pred(sem : currere, arité :1), arg1 : (sem : equus))

On n'échappera pas à la langue, même si on prend C et E au lieu des mots latins *currere* et *equus* : il faudra bien un jour relier le formalisme à la langue. On ne peut pas le relier directement à la réalité, même si on habite Lagado⁷.

6 Ce retournement sémantique n'est pas un problème purement académique. On lit dans l'introduction à Fissette et Poirier 2002, p. 40 : « une loi de la nature veut que l'eau gèle à la température de 0°C. »

7 « ... since words are only names for things, it would be more convenient for all men to carry about them such things as were necessary to express the particular business they are to discourse on. » (Jonathan Swift, *Gulliver's Travels*, A Voyage to Laputa, Chapter V – puisque les mots ne sont que les noms des choses, ce serait

══ Quelle est la pensée 'derrière' *Le temps passe* ? On ne peut faire surgir que de la langue : un nom (grammatical : à quoi renvoie-t-il ?) qui gouverne un verbe qu'il contient...

══ J'ai bien le sentiment que ma pensée préexiste à son expression. Elle semble venir d'un bloc, en langue, mais elle a dû se former quelque part. Elle ne peut pas naître comme Vénus. Il y a un processus souterrain d'élaboration de la pensée. Si je dois donner une conférence ou écrire un article sur un sujet donné, j'aime le savoir bien à l'avance. Je n'y travaille pas, je laisse le travail se faire. Si je n'ai pas une période de gestation suffisante, je ne produis rien qui vaille.

Ce sentiment est peut-être fondé. Mais je ne sais rien de cette pensée pré-langagière. Elle est déjà langue quand elle est affleure à ma conscience. Ne sachant rien en dire, ne pouvant même pas établir son existence, j'estime qu'elle tombe sous le couperet de l'ultime paragraphe du *Tractatus*⁸.

══ « Je m'exprime mal. » Non, tu penses mal. Boileau est ici beaucoup plus profond qu'on ne pense, et peut-être qu'il ne pensait lui-même l'être : concevoir bien et énoncer clairement ne font qu'un.

Sur le besoin de sens

══ La nature n'a peut-être pas horreur du vide physique ; par contre, il est certain que l'homme a horreur du vide sémantique. Nous ne supportons pas d'être confrontés à quelque chose qui n'a pas de sens. Aussi bien sommes-nous prêts à insuffler du sens à tout énoncé, aussi récalcitrant fût-il à première vue. Ce don de sens perpétuel de la part du lecteur aide fameusement la littérature. Eco : « ... un texte est un mécanisme paresseux (ou économique) qui vit sur la plus-value de sens qui y est introduite par le destinataire » (Eco 1985:63). Gracq : « L'esprit fabrique du cohérent à perte de vue. » (Gracq 1967:46).

On ne peut exclure de la langue un énoncé qui fait sens, quel qu'en soit le degré de déviance à tout autre niveau, syntaxique par exemple. Cette déviance est toujours redressée pour que le sens puisse se faire jour (ou être tout bonnement insufflé de l'extérieur, comme par exemple dans les productions purement aléatoires d'un générateur automatique de haïkus). Par contre, un énoncé morphologiquement et syntaxiquement parfait et qui ne ferait pas sens, serait, je crois, rejeté de la langue sans hésitation. Je suis obligé d'ajouter le « je crois » car il m'est impossible de fournir un exemple, et ce précisément à cause de cette volonté inébranlable que nous avons à donner du sens.

══ Dire que l'univers et l'homme n'ont aucun sens, que tout est absurde, témoigne néanmoins d'une recherche de sens qui confirme la position esquissée ici. Pour découvrir que quelque chose n'a pas de sens, il faut avoir cherché ce sens, parfois bien longuement.

══ Pourquoi tant d'écrits sur le silence ? C'est qu'on ne peut se taire sans vouloir donner un sens à son silence... De même, que de littérature pour dire que la

plus pratique d'emporter avec soi les choses qui pourraient s'avérer nécessaires pour s'exprimer sur les sujets dont on va traiter).

8 Ce dont on ne peut parler, il faut le taire.

littérature est impossible ! On ne peut se résigner à se taire, même si on est convaincu que la parole ne porte pas de sens.

=== 'Nos ancêtres ont probablement commencé à perdre le contact avec la réalité au moment même où ils ont commencé à parler.' (Timothy Crow, sur les débuts de la schizophrénie). C'est que la langue n'a pas pour but de refléter le monde, mais de permettre à l'homme de se l'approprier en lui donnant sens. Ce faisant, elle ouvre un espace de liberté dans lequel on peut se perdre.

C'est ce que Parménide, déjà, avait bien vu. Il y a deux lectures possibles de son attitude face à ces redoutables tautologies (*Ce qui est, est ; ce qui n'est pas, n'est pas* – Fragment VI de son Poème), là où il nous invite à ne pas faire surgir le non-être (*Jamais tu ne feras que ce qui n'est pas soit* – Fragment VII).

Selon la première de ces lectures, Parménide, se rendant compte que la langue permet de désigner le non-être, et qu'on ne philosophera jamais qu'à l'aide de la langue, voit devant lui le précipice béant, et formule l'interdit qui fermerait à tout jamais la voie par laquelle on s'y précipite incontinent. Qu'on dise '*la licorne existe*' ou '*la licorne n'existe pas*', '*Ulysse est passé par ici*' ou '*Ulysse n'est pas passé par ici*' importe peu, car la négation ne fait rien à l'affaire. La simple mention en langue du non-être le fait surgir – la chimère est évoquée, et plus rien ne peut lui reconfermer l'inexistence. C'est là « le démon de la tautologie » évoqué par Clément Rosset dans ces écrits, notamment dans le livre qui porte ce titre (Rosset 1997b).

Dans la deuxième lecture, Parménide, conscient qu'on ne peut parler que de ce qui est, comprend bien que dès lors que l'on parle de quelque chose, ce quelque chose accède à l'être, à l'existence dans un monde, même s'il ne s'agit que d'un monde 'possible'. La littérature et les arts sont par là même justifiés en tant qu'outils licites pour parvenir à sonder l'être. L'Ulysse d'Homère existe tout autant dans son monde que son 'modèle' dans le monde réel (à supposer qu'il en ait un, ce qui n'a somme toute pas grande importance).

=== Notre besoin de faire sens apparaît clairement dans notre réaction face à une tautologie. Nous ne disons jamais : c'est une tautologie, ça n'apporte rien. Nous essayons toujours de justifier l'existence de la tautologie comme moyen détourné de dire autre chose qu'une lapalissade. Parfois, nous attribuons la tautologie à une maladresse ou négligence de l'auteur : nous estimons qu'il se dit que de toute façon nous 'redresserons'. C'est, pour prendre un exemple très connu, le cas de Marc 6:10 :

καὶ ἔλεγεν αὐτοῖς, Ὅπου ἂν εἰσέλθῃτε εἰς οἰκίαν, ἐκεῖ μένετε ἕως ἂν ἐξέλθῃτε ἐκεῖθεν. (Et il leur dit : Dans quelque maison que vous entriez, restez-y jusqu'à votre départ (littéralement : jusqu'à ce que vous en sortiez)).

Nous interprétons : Ne courez pas d'une maison à l'autre mais restez là où on vous accueille, et organisez de là votre effort d'évangélisation (du hameau, du village, de la contrée,...).

Un homme est un homme. La nature humaine est ce qu'elle est. Ces tautologies peuvent même nous paraître profondes ! Après tout, la phrase la plus citée du

Tractatus n'est-elle pas elle-même une tautologie, ou presque ?⁹

La même observation vaut pour les contradictions. La contradiction nue a plus de force qu'une forme édulcorée de l'expression qui la gomme¹⁰. En effet, la contradiction sera de toute façon réinterprétée afin que le sens ne se détruise pas en se construisant. La forme édulcorée ne nécessitera pas ce mouvement de réinterprétation, mais c'est précisément de ce dernier que provient la force de l'énoncé : un énoncé si 'raide' qu'il a fallu composer avec sa raideur. Les Évangiles nous offrent encore un très bel exemple. On remarquera que la contradiction est présente quatre fois ; seul Luc 8:18 l'efface et, ce faisant, produit un énoncé moins fort (et littérairement moins intéressant) :

Marc 4:25 Car celui qui a, on lui donnera, et celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera enlevé.

Matthieu 13:12 Car celui qui a, on lui donnera et il aura du surplus, mais celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera enlevé.

Matthieu 25:29 Car à tout homme qui a, l'on donnera et il aura du surplus ; mais à celui qui n'a pas, on enlèvera ce qu'il a.

Luc 8:18 Car celui qui a, on lui donnera, et celui qui n'a pas, même ce qu'il croit avoir lui sera enlevé.

Luc 19:26 À tout homme qui a l'on donnera ; mais à qui n'a pas on enlèvera même ce qu'il a.

==== Restons encore un instant penchés sur les Évangiles et étudions le texte de la parabole des *Enfants sur la place* (aussi appelée *Les Enfants boudeurs*) chez Matthieu et chez Luc (cette parabole ne figure pas dans les évangiles de Marc et de Jean). On sait que la question se pose de déterminer les relations que les évangiles entretiennent entre eux, et qu'il faut pour résoudre ce problème se tourner vers les dépendances textuelles qu'il est possible de débusquer. Voici le texte de cette parabole dans la traduction littérale qu'en donne Lucien Deiss dans sa précieuse *Synopse* :

⁹ Voir note 2. Ce n'est pas une tautologie si on lit, comme je crois qu'il faut le faire, la première partie (l'objet direct) sur le mode épistémique, et la seconde (la proposition principale) sur le mode déontique.

¹⁰ On notera que les traductions ne conduisent pas toujours à un adoucissement des contradictions du texte original. Les traductions de Matthieu 11:5 (et de Luc 7:22, le texte est pratiquement le même), par exemple, tendent à les exacerber. Alors que le texte grec n'offre pas d'article défini devant les divers éléments de la série, et fait usage du composé ἀναβλέπουσιν (*voient à nouveau, recouvrent la vue*) au lieu du simple βλέπουσιν (*voient*) : τυφλοὶ ἀναβλέπουσιν καὶ χωλοὶ περιπατοῦσιν, λεπροὶ καθαρίζονται καὶ κωφοὶ ἀκούουσιν, καὶ νεκροὶ ἐγείρονται καὶ πτωχοὶ εὐαγγελίζονται, la plupart des traductions françaises et anglaises utilisent l'article défini et le verbe *voir*, le τυφλοὶ ἀναβλέπουσιν devenant ainsi *les aveugles voient* (au lieu de '*des aveugles recouvrent la vue*'), contradiction qui naît de l'affirmation dans la prédication de la présence d'une propriété (*voient*) dont l'absence est définitoire du sujet (est appelé *aveugle* qui ne voit pas) . De même le passif de νεκροὶ ἐγείρονται (*des morts sont relevés*) est rendu par l'actif « *les morts ressuscitent* », qui est beaucoup plus proche de la contradiction (la contradiction pure serait bien sûr *les morts vivent*)

Voici la traduction française de la Bible de Jérusalem : « les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent, la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres. »

On notera par contre que la perte du passif de πτωχοὶ εὐαγγελίζονται (« *la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres* » au lieu de « *des pauvres sont évangélisés* ») atténue l'effet de gradation obtenu par la répétition des mêmes structures : l'évangélisation des pauvres est tout aussi, voire plus, miraculeuse que le réveil des morts ! (passage par l'attribution définitoire de *non-évangélisé à pauvre*).

Mat 11 16-19	Luc 7 31-35
16 Or à qui comparerai-je cette génération ?	31 À qui donc comparerai-je les hommes de cette génération ? Et à qui sont-ils semblables ?
Elle est semblable à des gamins, assis sur les places publiques, interpellant les autres ¹¹ . 17 Ils disent : 'Nous avons joué de la flûte pour vous, et vous n'avez pas dansé ! Nous avons entonné des chants de deuil, et vous ne vous êtes pas frappé la poitrine !'	32 Ils sont semblables à ces gamins, assis sur une place publique et s'interpellant les uns les autres, disant : 'Nous avons joué de la flûte pour vous, et vous n'avez pas dansé ! Nous avons entonné des chants de deuil, et vous n'avez pas pleuré !'
18 Vint, en effet, Jean, ne mangeant, ni ne buvant (μήτε ἐσθίων μήτε πίνων); et ils disent : 'Il a un démon.' 19 Vint le Fils de l'homme, mangeant et buvant (ἐσθίων καὶ πίνων); et ils disent : 'Voici un homme glouton et ivrogne, des publicains ami, et des pécheurs.' Et la Sagesse a été justifiée par ses œuvres ¹² .	33 Est venu, en effet, Jean le Baptiste, ne mangeant pas de pain et ne buvant du vin (μὴ ἐσθίων ἄρτον μήτε πίνων οἶνον); et vous dites : 'Il a un démon.' 34 Est venu le Fils de l'homme, mangeant et buvant (ἐσθίων καὶ πίνων); et vous dites : 'Voici un homme glouton et ivrogne, ami des publicains et des pécheurs.' Et la Sagesse a été justifiée par tous ses enfants.

(Deiss 1964 Vol.2, p.71 ; voir aussi Aland 1978, p.152 pour les variantes)

A priori les relations entre ces deux textes peuvent être de diverses natures. Nous nous intéresserons ici aux deux possibilités suivantes : Matthieu est un condensé de Luc (hypothèse 1) vs. Luc est une expansion de Matthieu (hypothèse 2). Il est possible de rejeter l'hypothèse 1 sur la base de la contradiction apparente du verset 18 de Matthieu, contradiction qui ne figure pas dans le verset correspondant de Luc (verset 33). En effet, le passage de l'explicite à l'implicite avec introduction d'une contradiction ou absurdité n'est pas une manipulation que permet la rhétorique de la condensation, alors que la rhétorique de l'expansion permet voire encourage une explicitation qui gomme les contradictions. La contradiction n'est pas ici directe, mais passe par un syllogisme qui fait appel à un élément de base de la connaissance du monde, élément accessible à tous et donc de nature à fonder l'existence d'une contradiction ou lapalissade :

- a) Jean et Jésus sont des hommes
- b) Or les hommes se nourrissent, c'est-à-dire boivent et mangent
- c) Donc Jean et Jésus boivent et mangent.

Le syllogisme explique la contradiction inhérente à Matthieu 11:18 (et la tautologie de Matthieu 11:19 et de Luc 7:34), mais ne montre pas comment elle pouvait être levée par les lecteurs ou auditeurs de la parabole telle que rapportée par Matthieu. On sait

11 La leçon *ἐταῖροις* (compagnons) n'offre pas un sens sensiblement différent en contexte.

12 Les leçons inverses (*τέκνων* chez Matthieu et *ἔργων* chez Luc) sont des leçons qui doivent être rejetées comme harmonisantes.

que dans nos cultures occidentales la consommation d'alcool est tellement fréquente que 'Je ne bois pas' (et son équivalent dans d'autres langues que le français) peut servir à affirmer que le locuteur est abstème et 'Il boit' que le sujet est alcoolique. Mais chez Matthieu c'est la tradition concernant Jean qui permet l'interprétation correcte de 11:18. Jean se nourrit de sauterelles et de miel sauvage (Matthieu 3:4, Marc 1:6) et l'annonce à Zacharie prédit qu'il ne boira ni vin, ni boisson enivrante (Luc 1:15). Il est donc possible d'en déduire qu'il ne mange pas ce que tout le monde mange (du pain) et qu'il 'ne boit pas' dans le sens que nous venons de décrire. Notez que Luc gomme la contradiction (verset 33), mais maintient l'apparente tautologie (verset 34).

Il est bien sûr possible d'apporter d'autres arguments pour avancer la priorité de la tradition rapportée par Matthieu sur celle rapportée par Luc, mais ils me semblent moins probants que l'impossibilité du mouvement rhétorique qui serait nécessaire pour passer ici de Luc à Matthieu (ou, ce qui revient au même pour notre propos, de la source de Luc à la source de Matthieu).

La parabole tout entière pose un intéressant problème d'interprétation, et je me permettrai donc d'y revenir quand je considérerai l'importance des structures textuelles dans les mécanismes d'interprétation.

Sur les manipulations du sens

La transformation d'un support du sens (par exemple une langue source) en un autre support (par exemple une langue cible) ne peut s'accomplir sans que nous n'ayons l'impression que le sens a été compris. Certes, dans les cas les plus élémentaires on peut soupçonner qu'un algorithme a été mis en œuvre qui ne nécessite pas le passage par le sens. Par exemple, pour ce qui est de la traduction de

1. Le chat est sur le paillason

en

1'. The cat is on the mat

nous voyons très bien qu'elle peut s'obtenir par simple mot à mot : un parcours élément par élément de la phrase source, avec reproduction sur la bande de sortie (la langue cible) des appariements fournis par un dictionnaire de paires telles que the-le et mat-paillason.

Par contre, si j'entre dans un système de traduction la phrase

2. Il se pourrait que les femmes qui manquent à Pierre leur manquent.

et que j'obtiens

2'. They might miss the women Pierre misses.

je suis tout disposé à attribuer au traducteur – même si je sais qu'il s'agit d'un programme informatique – une réelle compréhension du texte, car je vois que les manipulations ne peuvent se résumer à de simples opérations sur des données textuelles comme c'était le cas dans la phrase précédente. Si, entrant ensuite

3. L'homme dont il se peut qu'il vous manque manque à Marie.

j'obtiens

3'. Marie misses the man you may miss.

je n'ai plus d'hésitation – visiblement il ne s'agit pas d'un système d'appariement de phrases toutes faites. Dès lors, le système traduit vraiment, donc comprend vraiment.

Si on me dit que le système passe par une interlangue pour traduire, c'est-à-dire une représentation qui soit suffisamment précise pour capter tout le sens qui doit passer d'une langue à l'autre, de telle sorte que l'opération de traduction puisse être la conjonction de deux opérations linguistiques qui se basent sur cette interlangue¹³, schématiquement :

```
analyse_génération_langue_A (Langue_A, Interlangue),
analyse_génération_langue_B (Langue_B, Interlangue).
```

et qu'on me montre quelle est la représentation interlangue de mon énoncé français 2, à savoir

```
m(pred(mod:cert_min_2),
patients(np(pro(p3, pl, _G50114))),
desideratum(np(det(def), n(mulier, fem, pl),
rel(m(pred(mod:nil),
patients(np(n(pierre))),
desideratum(t(desideratum))))))))
```

et qu'en outre on m'explique que *m* désigne *miss-manquer*, que *pred* donne des indications concernant la prédication (ici, la modalité : *cert_min_2* pour représenter un degré d'incertitude élevé, marqué par « il se pourrait que » en français et par « might » en anglais, et *nil* pour marquer l'absence de modalité), que les deux arguments de *m* (*miss-manquer*) sont le *patients* (celui qui ressent le manque) et le *desideratum* (l'objet du manque), et que, continuant en latin, *femme-woman* est représenté par *mulier*, et finalement que *rel* désigne la proposition relative, qui est elle-même une prédication qui comporte une trace *t* indiquant l'argument ayant fait l'objet de la relativisation (relatif qui en français, relatif zéro en anglais, renvoyant à l'antécédent *femmes/women* et jouant le rôle de *desideratum* dans la relative), je commencerai à apercevoir les pierres dont le système est bâti, mais je ne pourrai toujours pas m'empêcher de croire qu'il 'sait' ce qu'il manie, et qu'il le sait parce qu'il comprend le sens de la représentation interlangue qu'il calcule pour analyser et générer la langue naturelle. Si on me demande ce que j'entends par compréhension, je serai sans doute étonné de la question, car qui ne sait ce que comprendre veut dire ? Bien sûr, je ne suis pas en mesure de décrire avec précision ce qui se passe dans la compréhension, mais je m'estime capable d'établir s'il y a oui ou non compréhension 'au sens commun'.

Toutefois, le traducteur dont nous venons de parler n'a pas le moindre atome de compréhension du texte source ou du texte cible. C'est un simple manipulateur de symboles. Je peux l'affirmer non pas parce que j'en suis l'auteur (après tout, je pourrais avoir donné naissance à un mécanisme doué de compréhension sans en être moi-même conscient), mais parce qu'il est aisé de prouver qu'il s'agit de purs symboles. En effet, le système fonctionne tout aussi bien si on lui propose de travailler avec des suites de symboles qui ne signifient plus rien pour nous, mais qui

¹³ La programmation logique permet de rendre compte de l'analyse et de la génération de la langue naturelle à partir de ou vers l'interlangue à l'aide du même programme. Deux modules permettent donc d'assurer la traduction entre deux langues, chacune des deux pouvant jouer tour à tour le rôle de langue source et de langue cible.

¹⁴ Le système de traduction présenté ici est implémenté en Prolog. *_G501* est la notation Prolog d'une variable non instanciée, c'est-à-dire qui n'a pas reçu de valeur lors de la production de la représentation interlangue. Le pronom *leur* est décrit par la triade **p3**, **pl** et **_G501**. Le premier élément indique qu'il s'agit d'une troisième personne, le second d'un pluriel et le troisième, la variable non instanciée, laisse ouverte la question du genre (*leur*, contrairement à *ils* et *elles*, les pronoms sujets, renvoie aussi bien à un féminin qu'à un masculin).

pour le système ne signifient ni plus ni moins que les précédentes, le verbe signifier n'ayant pas de sens pour lui. Il produit alors pour la phrase d'exemple la représentation interlangue suivante :

```
a(aa(aaaaa:aaaaaaaa),
aaa(aaaaaaaaa(aaaaaaaaaaaaaaaaa(bbbbbbbbbbbbbbbb, bbbbbbbbbbbbbbbb, _G499))),
aaaa(aaaaaaaaa(aaaaaaaaaaaaaaaaa, aaaaaaaaaaaaaaaaa(bbbbbbbbb, bbbbbbbbb, bbbbbbbbbbbbbbbb)),
aaaaaaaaaaaa(a(aa(aaaa:aaaaa),
aaa(aaaaaaaaa(aaaaaaaaaaaaaa(b))))),
aaa(aaaaaaaaa(aaaaaaaaaaaaa))))))
```

que j'ai alignée selon le même schéma que celui utilisé tout à l'heure. On peut bien sûr repasser au système premier par traduction univoque de l'interlangue (et c'est sur base d'une telle traduction que cette nouvelle interlangue a été obtenue), mais on a perdu le sentiment que la machine 'comprend'. Seul comprend le créateur de l'interlangue et le concepteur du programme tout entier, qui définit un invariant de sens entre les deux langues et les manipulations de symboles qui assurent le calcul de l'interlangue au départ de la langue naturelle, et la production de la langue naturelle cible au départ de cette interlangue.

On se souvient du test de Turing. On conçoit aisément qu'un tel test existe, mais on ne sait pas déterminer les conditions qui assureraient que c'est bien un tel test qui a été mis en œuvre, et non un pseudo-test qui l'imité et qu'on peut passer sans réelle compréhension. On se consolera en se persuadant que d'un point de vue pratique ce sont les manipulations du support du sens qui nous intéressent, et non le sens lui-même. En traduction, nous n'avons qu'à le faire passer, pourrait-on dire. Pour d'autres applications, nous avons à le manipuler de diverses manières, par exemple en produisant les inférences qui nous intéressent. Mais toujours nous le manipulons, sans avoir à en capturer l'essence.

Sur la centralité du sens en langue

== Prenons un texte écrit dans une langue totalement inconnue (d'abord, qu'est-ce qui nous fait croire qu'il s'agit d'un texte ? la récurrence comptera beaucoup, ici). Nous n'hésitons pas à lui attribuer un sens (il en a bien sûr peut-être plusieurs), car il ne serait pas texte s'il n'avait pas de sens. De même, ce texte a au moins un auteur, donc aussi au moins un lecteur qui lui donne ou lui a donné un sens. Il n'y a pas grand-chose d'autre que l'on puisse dire avec certitude. C'est que le sens et l'intention de sens sont définitoires pour le texte. Aucune caractéristique formelle ne l'est.

== Si nous voyons des marques sur un matériau quelconque, pierre ou bois, et qu'on nous dit qu'il s'agit d'une langue, nous y reconnaissons des signes. Même si nous ignorons ce que ces signes veulent dire, nous savons qu'ils veulent dire quelque chose, puisqu'ils sont de la langue. Autrement, ce ne seraient que dessins, ornements, marques aléatoires. Le dessin d'une vache en tant que dessin est tout différent d'un hiéroglyphe qui n'en serait en rien distinct par la forme, et dont la signification serait vache, signification unique et parfaitement littérale. Seul le signe vache peut contribuer à véhiculer un sens, lui seul peut s'insérer dans un énoncé, entrer en relation avec d'autres signes. Le dessin de la vache représente une vache, et assure aussi bien que le signe la référence au morceau du réel que nous appelons vache. Ce n'est pas la référence qui est constitutive du signe, mais son aptitude à

faire sens avec les autres signes, à les délimiter et à être délimité par eux.

══ Si je trace une ligne qui se coupe et qui se recoupe sans aucune périodicité ni harmonie, sans volonté de représenter quoi que ce soit (un véritable gribouillis), je pourrai dire de ce gribouillis qu'il n'a pas de sens. J'entendrai par là qu'il ne représente rien, et on pourra sans peine m'accorder ce point – mon gribouillis ne sera ni représentation, ni a fortiori signe, il ne sera pas lisible (notez le mot).

Mais si ma ligne vient à recevoir un ombrage (selon une ou plusieurs sources de lumière, cohérent ou incohérent), elle se fera (peut-être contre mon gré) représentation. On pourra y reconnaître des tronçons de serpent, un assemblage de tubulures, que sais-je ? – quelque chose qui existe ou n'existe pas, comme par exemple un 'objet impossible', impossible à modéliser en trois dimensions. Si je persiste à dire que mon dessin n'a pas de sens, on peut continuer à m'accorder ce point, mais en ajoutant à présent qu'il est possible de l'interpréter de diverses manières, qui m'ont peut-être échappé, mais qui n'en sont pas moins licites pour la cause – mon dessin est représentation, il a acquis la lisibilité qui manquait au premier (auquel on pourra néanmoins revenir, et lui trouver à lui aussi une fonction de représentation du réel (un fil emmêlé, par exemple).

La langue ne me permet que ce second type de dessin, par le fait même que les mots sont signes, et qu'il faudrait se situer hors la langue pour les priver de leur signification (ne pas les reconnaître en tant que signes) – mais alors bien sûr ils ne seraient plus de la langue, mais de l'encre répandue sur le papier (avec néanmoins un caractère non arbitraire dans la distribution tout à fait indéniable).

══ La musique au contraire ne permet que le premier type de dessin, ce qui lui confère une ouverture maximale, une capacité d'accueil au sens qu'on viendra y déposer, qui sera extérieur à elle et qui sera ce qu'on voudra qu'il soit, différent sans limite d'un individu à un autre, d'un moment à l'autre. La musique n'est que ce précieux vaisseau – toute sa puissance d'évocation provient de son vide initial de sens.

══ Aucun aspect formel de la langue n'est essentiel. Ni le support matériel, bien sûr, ni le type de représentation. On n'a commencé à faire des progrès substantiels dans l'enseignement des rudiments de langue aux chimpanzés que lorsqu'on s'est avisé que, puisque le matériau de support et le type de représentation n'avaient pas la moindre importance, on pouvait utiliser comme signes les choses que les singes manipulaient le mieux (petits cartons de couleurs et de formes distinctives – cf. les travaux des Premack).

══ Il y a bien sûr des textes de fantaisie (anglais *nonsense*). Mais ils ne sont pas caractérisés par une absence de sens, bien plutôt par une plus grande ouverture au sens, une invitation à faire sens (Lewis Carroll, Edward Lear, les fatrasies).

══ On fait tellement peu attention à la forme matérielle du texte (pas seulement taille, casse, etc. mais aussi les lettres qui le composent) qu'on ne se rend pas compte tout de suite, loin s'en faut, du caractère extraordinaire du lipogramme de Perec, *La Disparition* (écrit sans la lettre e, comme on le sait). Nous courons au sens. Le reste doit forcer notre attention.

Le sens est construit

=== Wittgenstein nous met en garde : ce n'est pas parce qu'on a un nom qu'on tient une chose, aussi large l'acception du mot chose soit-elle. Aussi Wittgenstein nous invite-t-il, dans *The Blue and Brown Books*, à nous pencher sur l'explication du sens, plutôt que directement sur le sens lui-même. Austin nous invite à réfléchir au *sens de*, plutôt qu'au sens employé absolument.

=== Qu'est-ce que le sens ? La réponse nous échappera toujours, pour les mêmes raisons de clôture qui frappent tout ce qui touche à la langue. Une caractérisation du sens qui ne sera pas en langue (référence au réel, pointeur vers une réalité extra-linguistique) sera toujours trop extérieure, et une caractérisation en langue ne sera qu'un déplacement, une 'différance'. Je pourrai toujours me poser la question de la signification des différents éléments de ma définition, et du sens qu'ils véhiculent quand on les considère comme formant un énoncé. Retour à la case départ. On ne peut pas définir le sens, on ne peut que tourner autour (traduction, paraphrase, construction d'une métalangue). Pour approcher le sens, on est contraint de générer du sens.

=== Ce n'est pas parce que le sens est impossible à définir qu'il faut renoncer à le décrire. Une telle description n'est pas inutile, en effet. Du point de vue du génie linguistique, par exemple, ce dont nous avons besoin, c'est de mécanismes qui nous permettent de relier entre eux des énoncés, à l'intérieur d'une même langue (recherche documentaire, par exemple) ou d'une langue à une autre (traduction automatique, traduction assistée). Il n'y pas lieu d'attendre une définition du sens pour commencer à le manipuler. De même, il n'y pas lieu d'attendre une compréhension en profondeur, qualitativement comparable à celle de l'humain, pour mettre sur pied des systèmes automatiques qui manipulent le sens.

=== « Le sens d'une phrase, c'est ses conditions de vérité, ce qui permettrait d'établir si elle est vraie. » On peut éprouver beaucoup de sympathie pour ce programme davidsonien. Mais on jugera l'arbre par ses fruits. On s'empresse de nous dire que « 'La neige est blanche' est vrai si et seulement si la neige est blanche. » n'est pas trivial. Il suffit de remplacer la seconde partie par sa traduction dans une autre langue, pour bien saisir la distinction langue-métalangue, la langue étrangère faisant ainsi fonction de métalangue : « 'La neige est blanche' est vrai si et seulement si snow is white. » C'est vrai – notez cependant que j'ai surtout appris que 'la neige' recevait ici une lecture générique, vu l'absence d'article en anglais. Mais l'utilisation d'une langue naturelle comme métalangue me permet aussi d'écrire : « 'Le temps passe' est vrai si et seulement si time passes ». Et ici vraiment je n'apprends rien – la métalangue est affectée du même vice que la langue objet. Et le fait que je considère une phrase et non un énoncé ne me permet pas de voir que je m'égare...

=== La sémantique vériconditionnelle est mise à mal par l'existence et interprétabilité du simple énoncé suivant : « Cet énoncé a un sens ». En effet, on remarquera qu'il admet une lecture sui-référentielle, une lecture dans laquelle le syntagme 'cet énoncé' renvoie à l'énoncé même dont il est le sujet grammatical¹⁵. Or, pour atteindre le sens de 'Cet énoncé a un sens' la théorie vériconditionnelle du sens

¹⁵ Tout comme : *Cet énoncé est en français / Cet énoncé compte cinq mots / CET ENONCE EST ECRIT EN LETTRES MAJUSCULES / etc.*

nous invite à spécifier les conditions qui le rendraient vrai, nous invite donc à regarder 'au dehors'. Mais de telles conditions ne peuvent être spécifiées sans perdre la lecture sui-référentielle. Pour établir que 'Cet énoncé a un sens' est vrai, et 'Cet énoncé n'a pas de sens' est faux (dans leurs lectures sui-référentielles), il suffit de savoir qu'ils appartiennent à la langue. On notera que ce n'est pas le cas de l'énoncé 'Cet énoncé est vrai', qui n'est pas lisible sur le mode sui-référentiel. La 'vérité' n'est prédicable que s'il y a possibilité de confrontation avec une représentation du monde, c'est-à-dire adéquation ou inadéquation d'un sens et d'un monde.

==== Mais sans doute convient-il d'interpréter tout autrement les efforts de la sémantique vériconditionnelle. Tous les énoncés qui lui donnent corps ne font que spécifier le contenu de '**est vrai**', qui est réputé être le concept de base autour duquel s'articule toute la sémantique de la langue. On n'a donc pas, dans ces énoncés, un membre de gauche qui est explicité par le membre de droite correspondant, mais la mise en parallèle de deux énoncés, la spécification d'une fonction de traduction axée sur le prédicat de vérité. Ce que souligne très bien Putnam quand il avance que les logiciens tentent de donner l'extension de 'vrai' dans une langue donnée, et non pas la signification de 'La neige est blanche' (Putnam 1975:261)¹⁶.

Il s'agit donc de définir un concept de vérité intra-langue, qui ne concerne pas le monde extérieur. Pour atteindre le monde extérieur, il faudrait que les parties de droite ne soient pas en langue, **et** ne dépendent pas d'une langue pour leur interprétation – ce qui est bien évidemment impossible.

==== « La signification, c'est l'usage » (meaning is use). Cette perspective de l'étude de la signification proposée par Wittgenstein est pertinente pour les lexèmes¹⁷, mais non pour les énoncés.

En effet, si le sens, c'est l'usage, alors c'est tout simplement la distribution ; non pas ce qui rend compte de la distribution, mais la distribution elle-même. La sémantique est alors plus qu'indissolublement mêlée à la grammaire, c'est la grammaire elle-même (c'est d'ailleurs l'acception courante du mot grammaire chez Wittgenstein). Mais il est clair que l'analyse distributionnelle ne s'applique pas aux énoncés tout entiers, mais à leurs constituants.

Le sens d'un énoncé ne peut pas être les conditions d'usage de cet énoncé, sauf pour les formules stéréotypées (même si celles-ci sont beaucoup plus nombreuses qu'on ne le croit), puisque la plupart des énoncés sont nouveaux (n'ont pas été proférés ou écrits), et sont néanmoins directement interprétables (créativité de la langue au sens chomskyen). On serait bien plutôt prêt à dire que c'est le sens qui fonde l'usage, pas le contraire.

==== Le sens d'un énoncé ne peut pas non plus trouver sa place en opposition avec celui des autres énoncés possibles, puisque ces derniers sont en nombre infini. Des

16 « But logicians are trying to give the extension of 'true' with respect to a particular language, not the meaning of 'snow is white' »

17 C'est d'ailleurs pour les unités lexicales que Wittgenstein propose cette approche de la signification dans *Über Gewissheit* (paragraphe 61, p.10) : « Eine Bedeutung eines Wortes ist eine Art seiner Verwendung. Denn sie ist das, was wir erlernen, wenn das Wort zuerst unserer Sprache einverleibt wird » (Une acception d'un mot est une façon d'utiliser ce mot. Car elle est ce qu'on apprend lorsque ce mot vient s'incorporer à notre langue.)

techniques d'approche (Wittgenstein, de Saussure) qui conviennent à la signification n'ont pas de prise sur le sens.

Pour un énoncé x, non encore émis par qui que ce soit, si sa signification doit être ramenée à son usage, usage ne peut vouloir dire que conditions d'usage, possibilités, potentiel. Or comment ce potentiel se calcule-t-il, si ce n'est sur base de ce que l'énoncé en question veut dire ? Sachant ce que x veut dire, je me fais une idée des contextes, situations, etc. où x serait approprié. Je peux certes poser que usage=conditions d'usage, et donc que signification=conditions d'usage, mais si, pour déterminer ces conditions, je dois partir de dispositions, etc. dictées par le sens de l'énoncé en question, je n'ai fait aucun progrès, je n'ai à ma disposition aucun concept plus clair ou immédiat que celui de signification.

=== **Le sens du sens.** On n'est pas ici au second degré, si on veut tout simplement parler de la signification du mot sens (cf. l'orthographe du mot *orthographe*, Wittgenstein, PU, §121). On n'aura pas le sens du sens en ouvrant le dictionnaire au mot *sens*, on n'aura que les acceptions du mot *sens*. On ne consulte pas le dictionnaire pour trouver la solution à nos problèmes scientifiques ou philosophiques. Ce qui ne veut pas dire qu'on puisse s'écarter de la signification ordinaire des mots : nous ne voulons pas inventer mais découvrir.

=== Le sens est une construction théorique, un artefact, nulle part observable directement.

Il y a grand danger à le réifier. On ne réifie pas un processus. Le sens est certes le résultat d'un processus d'interprétation, mais on n'a pas accès à ce résultat, on n'a accès qu'à des processus de même nature, car les paraphrases sont elles-mêmes à soumettre à un processus d'interprétation si on veut en tirer quelque chose.

=== L'interprétation ne concerne que des énoncés, pas des phrases – un énoncé est ancré dans un contexte d'énonciation, alors qu'une phrase est une abstraction au départ des énoncés qu'elle est censée pouvoir constituer. On distinguera donc sens et signification (cf. Ducrot 1984, Chapitre III et la distinction parallèle *meaning* et *sense*, notamment chez Culler 1981:50). Le dictionnaire ne peut donner que des significations, éléments qu'on peut utiliser dans l'interprétation (on consulte le dictionnaire pour obtenir la signification d'un mot, afin de pouvoir interpréter un énoncé), mais le sens n'est pas une concaténation de significations ni non plus des significations prises dans un réseau de relations. Les significations sont secondes par rapport au sens : on ne construit pas le sens sur base des significations, mais l'inverse. C'est ce que dit très bien François Rastier : « La hiérarchie entre sens et signification doit être inversée. Le sens n'est pas de la signification déformée par le contexte. (...) <La signification> apparaît (...) comme un artefact de l'ontologie, appuyée sur la lexicographie, alors même que les sens varient sans limite, confirmant l'intuition que toute occurrence est unique » (in Rastier et al. 1994:35).

=== Nous n'utilisons pas les significations pour construire le sens, excepté dans une situation très particulière, celle où nous consultons le dictionnaire pour obtenir une signification, opération extrêmement rare (langues et locuteurs se passent très bien de dictionnaires !).

Considérez l'apprentissage d'un mot. Prenons un mot pas trop familier, comme *mansuétude* ou *pusillanime*. Posons deux locuteurs qui aiment à se reporter au dictionnaire. À la première confrontation avec l'item inconnu, ils lisent la définition dans le dictionnaire. Supposons en outre que nos deux locuteurs utilisent le même dictionnaire. Ils lisent la définition, la comprennent car ils connaissent déjà la langue. Normalement, ils ne retiennent pas la définition par cœur, mais l'utilisent pour l'interprétation de l'énoncé qui leur posait problème car il contenait l'item en question. Supposons que malgré tout ils fassent l'effort de retenir la définition verbatim. Ils ont dû construire le sens de l'énoncé, et rien ne nous dit qu'ils ont pour cela utilisé la définition de la même façon. D'ailleurs comment auraient-ils pu l'utiliser de la même façon ? Il faudrait d'abord qu'ils l'aient comprise de la même façon, ce qui veut dire qu'ils aient donné la même signification à chacun des éléments de la définition, et construit le sens de la définition de la même manière. C'est beaucoup demander.

En général, bien sûr, on apprend la signification de l'item nouveau en la dérivant du sens construit, en s'aidant des indications fournies par l'énoncé et le contexte d'énonciation. Certains énoncés sont nettement plus instructifs que d'autres. Il y a d'abord les énoncés métalinguistiques ou quasi métalinguistiques. Ils peuvent s'avérer très pauvres pour la détermination de la signification (**Mansuétude** est féminin), ou très riches (la définition par exemple, qu'elle provienne d'un dictionnaire ou soit donnée sur le tas par un locuteur¹⁸ : La **mansuétude** peut se définir comme...). La plupart du temps, les énoncés métalinguistiques sont quelque part entre les deux, et ne s'affichent pas comme tels :

Son attitude frise la mansuétude.

timide jusqu'à en devenir pusillanime

... dépasse les bornes de la mansuétude....

tu appelles ça de la mansuétude....

ce n'est plus de la mansuétude...

On établit par là des repères, on indique les limites de la signification, on tente de résoudre des conflits (conflit sur le mot, conflit sur la chose ? nous avons vu que la frontière est parfois impossible à fixer).

Il y a bien sûr les autres contextes, infiniment plus nombreux, qui n'ont rien de métalinguistique. Chaque énoncé comportant l'item x modifie l'image que nous avons de x. Cette image est bien plus que la signification (qu'elle l'inclut, certes) et c'est toute la valeur (connotations comprises) qui entrera en jeu dans les interprétations ultérieures d'énoncés comportant l'item.

==== Le réductionnisme reste un piège pour les sciences humaines. On croit qu'une explication dans les termes d'une science plus dure est plus solide, plus essentielle. La linguistique devra céder le pas à la neurophysiologie, etc. Mais dans ces explications de niveau supérieur (ou inférieur, c'est comme on voudra), ce qu'on

18 On gardera bien à l'esprit l'avertissement de Lewis 1967:18 concernant ce qu'il appelle les 'tactical definitions' : *Unless we are writing a dictionary, or a text-book of some technical subject, we define our words only because we are in some measure departing from their real current sense. Otherwise there would be no purpose in doing so.* – Sauf si nous écrivons un dictionnaire ou un manuel consacré à un sujet technique particulier, nous ne définissons les mots que nous utilisons que si nous nous proposons d'en faire un usage qui s'écarte de l'usage commun. Il n'y a pas d'autre raison de proposer de telles définitions.

D'autre part, Pascal (dans l'opuscule intitulé *De l'esprit géométrique*) met bien en lumière l'intérêt qu'il y a à ne pas définir les termes de base d'une discipline telle que la géométrie, les définitions ne pouvant s'avérer que plus difficiles à appréhender que ce qu'elles se proposent de définir (voyez Pascal, *Œuvres Complètes*, Seuil, 1963, p.351).

tentait précisément d'expliquer se sera évanoui. Il y a différents niveaux d'analyse et d'explication, chacun avec sa pertinence et sa fécondité. Un parallèle : les opérations informatiques ont beau s'exprimer par des 0 et des 1 en langage machine (0 et 1 se limitant ici à spécifier une opposition binaire, sans référence à leur valeur numérique), on ne prétend pas pour autant que ce soit là le langage de prédilection pour la formulation des algorithmes.

=== Le sens n'est que partiellement déterminé (il n'est que licensed, autorisé) par la forme linguistique. Le travail de construction du sens (l'interprétation) peut faire jouer absolument tout, tout le savoir explicite et implicite, toutes les conventions de l'organisation sociale, tout ce que nous partageons parce que nous participons à une culture, parce que nous avons un corps humain, – en un mot, tout. De là vient que la traduction, qui passe par l'interprétation, peut à tout moment échapper au savoir linguistique.

=== D'un côté, la signification et le verbe signifier, les acceptions, le dictionnaire, l'extension et l'**intension** avec s. De l'autre, le sens (avec la notion pertinente de direction), la lexie vouloir dire, l'**intention** avec t.

Mean et vouloir dire

L'anglais 'mean' signifie (entre autres) :

- (a) signifier
- (b) vouloir dire

(a) et (b) peuvent être synonymes :

'Serendipity' veut dire / signifie 'propension à trouver des trésors'.

mais ne le sont pas nécessairement :

Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

n'est pas paraphrasable par :

Ce n'est pas ce que veut dire ce que j'ai dit.

De même, on a, sans contradiction :

Ce n'est pas ce que tu as voulu dire, mais c'est ce que veut dire ce que tu as dit.

On peut distinguer graphiquement entre *vouloir_dire* (signifier) et *vouloir+dire* (intention de signifier).

Je suis le seul à savoir ce que je *veux+dire*, mais les autres sont – normalement – à même de saisir ce que mes paroles *veulent_dire*. Pour celui qui sait ce que plus (+) *veut_dire*, le résultat de l'opération 68+57 est nécessairement 125 (nécessairement car il ne peut pas être autre sans entraîner une redéfinition de l'opérateur plus). Mais moi seul sais ce que je *veux+dire* par plus. N'ayant pas accès à ce que je *veux+dire*, les autres ne peuvent qu'émettre des hypothèses sur ce que je *veux+dire* par plus, alors qu'ils savent ce que plus *veut_dire*. Ces diverses hypothèses sont tenables pour autant qu'elles n'entrent pas en conflit (pour autant qu'elles soient compatibles) avec mon comportement observé (mes différents usages de l'opérateur plus).

L'hypothèse selon laquelle mon plus est en fait un quus (à la sémantique de quus – voyez Kripke 1982) est l'une d'entre elles, et je n'ai qu'une défense à opposer, unique mais tout à fait suffisante, à savoir que je suis le seul à savoir ce que je *veux+dire*, et que ce que je *veux+dire* par plus correspond en tout point à ce que

plus *veut_dire*, qu'on me croie ou non.

Wittgenstein souligne à juste titre que *vouloir_dire* n'a de sens que dans un système signifiant, un langage, une langue. En tant qu'individu, je n'ai pas de prise sur le *vouloir_dire* ; mais je suis maître de mon *vouloir+dire* (ce qui comporte le danger de laisser mon *vouloir+dire* s'écarter du *vouloir_dire* ; mon *vouloir+dire* ne peut que passer par le *vouloir_dire* pour 'passer la rampe').

Il y a certes un troisième *vouloir dire* ; ce dernier ne constitue pas lexie, mais résulte de la simple juxtaposition de *vouloir* et de *dire*, avec *vouloir* comme auxiliaire modal et *dire* comme verbe de dire. Son interprétation est parallèle à celle de *vouloir manger, pouvoir dire, etc.*

On peut conclure avec un énoncé et ses interprétations pour illustrer les trois possibilités : *vouloir_dire, vouloir+dire* et *vouloir dire* :

Il ne veut pas dire^a ce que veulent dire^b ses paroles.

1) a=vouloir dire ; b= vouloir+dire :

Il ne veut pas révéler le sens qu'il attribue à ses propres paroles

2) a= vouloir dire ; b= vouloir_dire :

Il ne veut pas révéler le sens véhiculé par ses paroles dans la langue qu'il utilise (par exemple, une langue que nous ne connaissons pas)

3) a=vouloir+dire ; b=vouloir_dire :

Il veut faire passer un message qui n'est pas celui véhiculé par l'interprétation normale, standard (pas : première, littérale !) de son énoncé.

Mot versus image (physique, mentale)

Il y a bien des situations où une image – au sens large : toute représentation graphique – vaut cent phrases, mais l'inverse est vrai également.

L'image qui vaut cent phrases : la carte géographique en est le plus bel exemple.

Pour qui sait la lire, elle donne plus d'informations que tout un livre : il faudrait en effet un bien gros volume pour donner sous forme de texte les informations de la carte. De plus, et c'est là le point essentiel, ce texte devrait être tout à fait parasite : une description de tous les points de la carte (la définition du point dépend de la résolution de la carte) sur les coordonnées x et y (longitude et latitude).

Autre exemple : un graphique tridimensionnel pour représenter les valeurs boursières (vallées et sommets) avec un degré d'incandescence variable pour figurer la récence des mouvements boursiers affectant les valeurs, et un spectre du vert au bleu pour refléter les conseils d'achat ou de vente d'un expert. Encore qu'ici une synthèse du graphique en quelques lignes soit déjà pertinente...

Les résultats d'une entreprise : une série de camemberts dans une présentation PowerPoint ou la phrase, laconique et jouant sur l'ambiguïté du mot *médiocre*: 'Nous obtenons des résultats assez médiocres pour ce second trimestre' ? L'analyse finale est toujours en langue, car la pensée est en langue. Le reste n'est que préparation, matériau brut.

« Un gros chien a traversé la rue. J'ai freiné brusquement pour l'éviter, et j'ai heurté un parcmètre. »

Nous voyons cela, nous visualisons la scène. Est-ce si sûr ? Une image est tout de suite bien trop précise (quelle race de chien ? venait-il de gauche ou de droite ? de quelle rue s'agit-il ? à quelle hauteur ?). Toutes ces questions et bien d'autres devraient être résolues dans un film mental censé se dérouler quand nous interprétons. Il n'y a pas de tel film.

De plus, toute image implique un cadre et un point de vue. Un énoncé aussi, mais cadre et point de vue sont métaphoriques, ce qui est nettement moins contraignant. Si je vous dis 'Imaginez une vache', vous dites 'OK' sans vraiment l'imaginer, comme il apparaît clairement si je me mets à vous poser des questions précises sur la vache de votre imagination, pas plus précises cependant que celles auxquelles vous pourriez répondre sans hésitation si vous aviez l'image matérielle d'une vache sous les yeux.

La langue ne peut se permettre de charrier des images mentales : beaucoup trop précises et trop lourdes, une surcharge inacceptable. Le sens n'est pas une image mentale, le sens est de la langue. Ce qu'il y a derrière un mot, ce sont d'autres mots. Julien Gracq dit cela beaucoup mieux que moi :

« toute la langue – en état de sursaturation, prête à coaguler par grumeaux à un choc même ténu – flotte présente et convoquée autour d'un fragment de texte écrit : l'image plastique au contraire refoule et exclut toutes les autres ; l'image, comme le peintre ne l'ignore pas, 'cadre' à chaque instant son contenu rigoureusement. »
(Gracq 1974:81)

Dessinez s'il vous plaît (sur le bout de papier qui vous tient lieu de signet ou dans la marge même de cette page), et avant de poursuivre la lecture de ce paragraphe, une vache et une voiture.

C'est fait ? Très bien.

Les images elles-mêmes peuvent subir l'emprise de la langue. Je m'en suis rendu compte en me demandant pourquoi je choisisais systématiquement l'orientation gauche-droite pour dessiner des animaux ou des choses qui ne présentent pas d'orientation linéaire naturelle. Si je dessine une vache ou une voiture, la vache aura la queue à gauche et la tête à droite, la voiture le train arrière à gauche et le train avant à droite, en dépit du fait que les vaches ou les voitures que j'ai pu observer jusqu'à présent doivent s'être distribuées équitablement entre l'orientation droite-gauche et l'orientation opposée. La réponse à ma question est toute simple : l'orientation que je donne à mes dessins est celle de l'écriture. Vous pouvez maintenant vérifier si vous aussi vous subissez la même influence. Si vos deux dessins sont orientés gauche-droite, j'avance l'hypothèse que c'est parce que vous dessinez comme vous écrivez, parce que vous faites de votre vache et de votre voiture des signes prêts à s'insérer dans une langue qui adopterait dans sa forme écrite la même orientation que nos langues occidentales.

Où situer le sens ?

=== On m'apporte un champignon séché, et on le pose sur la table du salon. Il pourrait s'agir d'un x, d'un y ou d'un z. Dans son habitat, en sa saison, il ne peut s'agir que d'un x. Le champignon qu'on m'a apporté, c'est la phrase. Le champignon dans son habitat, en sa saison, c'est l'énoncé.

=== L'interprétation est l'attribution d'un sens à un énoncé. La phrase n'a pas un ou des sens qui existeraient indépendamment des interprétations de l'énoncé ou des énoncés qu'elle véhicule.

=== 'Cette phrase a deux sens' : raccourci dangereux. La phrase en question est sans doute la représentation écrite de deux énoncés distincts, qui chacun reçoivent une interprétation propre. La description d'un énoncé comporte la description de son contexte d'énonciation, et ici intervient la notion de granularité dans la description : description individuelle (description précise du lieu, du temps, des interlocuteurs, etc.) ou générique (type de lieu, type d'interlocuteurs, type de relations entre eux, etc.) du contexte d'énonciation. On pourra dès lors utiliser énoncé pour 'classe d'énoncés', à un certain niveau de granularité.

=== Wittgenstein a très bien montré le danger qu'il y a à tenter d'interpréter hors contexte, à laisser la langue *prendre des vacances*, surtout pour l'interprétation d'énoncés qui semblent véhiculer de grandes vérités philosophiques. Je reviendrai sur l'interprétation de l'énoncé *Le temps passe*. Qu'on réfléchisse déjà sur le fait qu'il n'est nullement nié par *Le temps ne passe pas*.

=== « *A whole cloud of philosophy condensed into a drop of grammar* »¹⁹ (PU, II, xi, p.222). Penchons-nous sur la factivité du complément du verbe *savoir*. On se souvient que la factivité est cette propriété qui conduit à attribuer la valeur de vérité 'vrai' au complément, indépendamment de la polarité positive ou négative de la prédication principale, celle qui s'articule autour du verbe factif. Par exemple, *se rendre compte* est factif, puisque *a* aussi bien que *b* présupposent la vérité de la proposition complément, à savoir 'la situation empire' :

- a) *Il ne se rend pas compte que la situation empire.*
- b) *Il se rend compte que la situation empire.*

Savoir est un verbe factif, comme le montrent les interprétations de la paire c-d :

- c) *Il ne sait pas que la situation empire.*
- d) *Il sait que la situation empire.*

Dans Moeschler et Reboul (1994 :247), on lit « Mais la factivité du verbe *savoir* est annulée à la première personne du singulier. » Un exemple de cette soi-disant suspension serait e, 54b dans Moeschler et Reboul :

- e) *Je ne sais pas que Paul viendra.*

19 « Eine ganze Wolke von Philosophie kondensiert zu einem Tröpfchen Sprachlehre » est aussi le titre d'un article de Hans-Johann Glock, l'auteur d'un précieux *Wittgenstein Dictionary* (B. Blackwell, Oxford, 1996 ; traduction française de Hélène Roudier de Lara et Philippe de Lara, Gallimard, Paris, 2003).

Cette phrase, nous disent Moeschler et Reboul, « ne peut à la fois asserter un fait ignoré et un présupposé connu du locuteur ». Certes. Mais alors il ne faut pas conclure à la suspension de la factivité du verbe *savoir* à la première personne, il faut conclure à l'impossibilité de tels énoncés. Et pourtant e n'est pas agrammatical. Et il n'est même pas difficile d'imaginer un jeu de langue dans lequel il ait sa place. Il suffit que le *je* ne désigne plus une personne, mais une *persona*. Imaginons un acteur qui fait remarquer au reste de la troupe qu'à ce moment précis de la pièce il ne sait pas que Paul viendra. Par le *je* il ne se désigne pas lui-même, ce n'est pas lui-même qu'il met en jeu, mais un masque, une persona. Dès lors, l'énoncé n'est pas agrammatical non plus dans le sens wittgensteinien, c'est-à-dire qu'il s'insère dans un jeu de langue où il reçoit une interprétation non pathologique. Considérez également l'énoncé anglais *f* :

f) *I don't know that I'm following you* (C.P. Snow, *Corridors of Power*, in *Strangers and Brothers III*, Penguin, 1984 (1972), p.12)

qui peut se traduire 'Je ne suis pas sûr de bien vous comprendre'. On a affaire à une interprétation de *know* où la factivité du complément n'entre pas en ligne de compte, car *know* n'est pas ici un verbe de savoir. Le 'je ne sache pas' du français est un cas similaire, mais marqué morphologiquement :

g) *Je ne sache pas que cette assemblée se soit jamais inquiétée d'une démarche de ce type de la part d'un de ses membres.* (= À ma connaissance, cette assemblée ne s'est jamais inquiétée...)

Considérez enfin la paire *h-i* :

h) *Je sais ce que je pense.*
i) *Je sais ce que tu penses.*

h sera utilisé dans son jeu de langue avec l'interprétation suivante : « je me suis fait une opinion claire, précise et arrêtée, je n'ai plus à me poser de question ». *h* et *i* ne sont donc pas le début d'un paradigme que l'on pourrait compléter par *j* :

j) *Je sais ce qu'il pense.*

Dans *i* et *j*, on retrouve le verbe *savoir* comme verbe de savoir.

On ne répétera jamais assez qu'en étudiant les énoncés dans un jeu de langue dans lequel ils peuvent s'insérer on évite les déboires liés à la décontextualisation, les exemples empaillés du taxidermiste linguiste ou philosophe.

— Un autre exemple, ou, si l'on veut, un petit exercice pour préparer un travail wittgensteinien sur le verbe 'savoir' (tout l'ouvrage posthume de Wittgenstein connu sous le titre '*de la certitude*' peut être conçu comme un effort pour déterminer les jeux de langue appropriés à 'savoir', 'croire' et 'être sûr', pour déblayer le terrain d'une étude philosophique du savoir).

Considérez les paires verbe transitif (direct ou indirect) / verbe pronominal réfléchi :

laver / se laver
 vendre / se vendre
 demander / se demander
 dire / se dire

Se laver, c'est laver soi-même ; se vendre, c'est vendre soi-même ; est-ce que se demander c'est demander à soi-même, et se dire, dire à soi-même ?

Un premier indice que la situation n'a pas cette belle simplicité, est l'existence du *wonder* anglais aux côtés de *ask oneself*. Examinons d'abord les contextes d'insertion et les jeux de langue auxquels ces exemples contextualisés participent.

En parallèle :

(Je lui / il me) demande si Pierre viendra.
(Je me / il se) demande si Pierre viendra.
(Il me répond / je lui réponds) (que) (oui/non).
 ?? *(Je me réponds / il se répond) (que) (oui/non).*

Isolé :

Je me demande si je ne l'ai déjà pas vu quelque part (=je crois bien l'avoir déjà vu quelque part).

On ne se pose pas de questions qui pourraient être résolues par le seul appel à un savoir que l'on possède et qui affleure, par exemple le type de savoir qui nous permettrait de répondre d'emblée à la question si elle nous était posée par quelqu'un d'autre. *Se demander* n'est pas parallèle à *demander*.

Qu'en est-il de *se dire* ?

En parallèle :

(Je lui dis / il me dit) que Pierre est parti
(Je me dis / il se dit) que Pierre est parti

Je me dis que Pierre est parti : il ne s'agit pas d'un message que je m'adresse à moi-même, une information dont je me fais part (notez la bizarrerie de cette expression : *dont je me fais part*), mais bien une conclusion à laquelle j'arrive, ou une considération où je cherche à puiser je ne sais quoi...).

La demande [question] et le dire [affirmation] sont intrinsèquement dirigés vers autrui. Il n'en va pas de même de parler :

Je lui parle latin
Je me parle latin

sont deux énoncés sémantiquement aussi bien que syntaxiquement parallèles.

On pourrait examiner selon le même schéma *rappeler* et *se rappeler* (*remind* et *remember*).

Les conséquences de cette analyse pour notre verbe *savoir* sont claires :

1) on ne peut pas ne pas savoir ce que l'on sait et on ne peut pas ignorer que l'on sait (l'attribution d'un savoir inconscient repose sur une extension de sens, pas une application du sens de base)

2) on sait ce que l'on sait de manière immédiate : le savoir affleure à la conscience.

Des thèses bien hardies, dira-t-on, et faciles à contredire. Que faire en effet de :
Je ne savais pas que je le savais ?

Ce n'est pas parce qu'un énoncé est syntaxiquement correct et a l'air innocent (en ce sens qu'on ne serait pas étonné de le trouver en dehors des travaux des linguistes et philosophes) qu'il est susceptible de recevoir une interprétation régulière (compositionnelle). Il faut examiner le ou les jeux de langage auxquels il participe. Par exemple,

Es-tu sûr d'être certain de l'avoir vu ?

n'ouvre pas la porte à une régression à l'infini (comme *je crois que je crois / je sais que je sais...*) mais fonctionne comme équivalent de

Es-tu vraiment (certain / sûr) de l'avoir vu ?

De même, *Je ne savais pas que je le savais* s'interprétera à peu près comme *Je ne m'imaginai pas que j'étais capable de retrouver cette information dans les tréfonds de ma mémoire*, par exemple.

On s'en rendra mieux compte en mettant la phrase au présent :

Je ne sais pas que je le sais.

Ici, pour obtenir une interprétation, il faut absolument introduction d'une **persona** (rôle d'acteur, feinte, etc.)

Dans leurs propres jeux de langage, *Je me disais bien que* équivaut à *Je pensais bien que*, *Posez-vous la question à Réfléchissez-y*, *Je me demande si je ne l'ai pas déjà vu quelque part* à *J'ai l'impression de l'avoir déjà vu quelque part*.

À négliger les jeux de langage on s'expose à tomber dans une fausse profondeur, dont on aura bien du mal à ...s'extirper !

=== Je donne un sens à l'énoncé que je prononce ou que j'écris en jouant le rôle de l'interlocuteur ou du lecteur²⁰. Je ne peux pas me tenir uniquement du côté du producteur. L'énoncé n'est interprétable par le producteur que parce qu'il peut s'en faire l'interprète, c'est-à-dire prendre la place de l'interlocuteur. Il n'y a pas de langue privée. Toute langue réputée privée est parasite de la langue, au même titre que

²⁰ Comme le dit très bien Benveniste : « dès qu'il se déclare locuteur et assume la langue, il implante l'autre en face de lui, quelque soit le degré de présence qu'il attribue à cet autre. Toute énonciation est, explicite ou implicite, une allocution, elle postule un allocutaire » (Benveniste 1974:82)

toute métalangue.

=== Le sens naît au moment où le lecteur ou l'interlocuteur le construit. Il n'est pas préexistant, prêt à être absorbé ou simplement reconnu.

=== Le sens résulte d'un vouloir dire et comprendre, c'est comprendre aussi l'intention qui a prévalu à la composition du discours. Le français et l'anglais expriment bien dans vouloir dire et dans mean ce lien indissociable entre sens et intention.

=== Tout texte a une orientation, un mouvement dans une direction (un sens...), qui détermine puissamment l'interprétation qui en est donnée. De là notre incapacité à percevoir de soi-disant ambiguïtés avant qu'on nous les montre ; de là la fécondité du concept d'isotopie de Greimas. À un niveau plus macroscopique, contrastez le journal réel, tenu au jour le jour, en pure chronologie, et le journal fiction littéraire. Le vrai journal ne sait pas où il va, ne sait pas ce qui fait événement, ce qui est préparation, etc. Le journal fiction sait où il va, et gomme tout ce qui n'y va pas. De même, les énoncés réels, et non les phrases des linguistes, savent où ils vont...

=== Considérons une phrase des plus banales, qui pourrait illustrer par exemple la transitivité du verbe manger, ou encore la structure syntaxique de base P[GN-GV] :
un ange mange une orange

Si on la replace dans le contexte dont je viens de la tirer, à savoir :

Si linguis loquar...

Un ange²¹,
un ange mange une orange.
Or,
chose étrange²²,
l'ange est dans l'orange,
même si c'est lui,
l'ange,
qui la mange,
elle,
l'orange.

Ainsi toujours s'écrit,
souveraine,
la langue,
langue d'or et langue d'ange.

on voit que sa fonction est de servir de support (certes sur le mode humoristique) à l'affirmation du primat de la langue sur la parole, sa souveraineté absolue en poésie. Cette souveraineté s'établit par les associations que les mots établissent entre eux, indépendamment des relations logiques articulées sur leurs significations²³.

21 Et pourquoi pas un ange ? (cette note, ainsi que la suivante, appartient au poème)

22 L'or l'est pourtant si peu.

23 Cf. Rorty 1991b:97 : « the distinction between inferential connections between sentences, the connections which give the words used in those sentences their meaning, and non-inferential associations between words, associations which are not dependent upon their use in sentences » (la distinction entre d'une part les connexions d'inférence qui s'établissent entre phrases, connexions qui confèrent leurs significations aux mots qui sont utilisés dans ces phrases, et d'autre part les associations non inférentielles entre mots, associations qui ne dépendent pas de leur usage dans des phrases »)

On est donc en présence d'un énoncé simple, voire simplet, dont l'interprétation varie du tout au tout en fonction du contexte dans lequel il se trouve inséré. Et il faut souligner que le contexte pertinent est bien le contexte global, dans lequel intervient au premier chef le type de discours dont le texte ambitionne de relever. Un texte tel que *Si linguis loquar...*, aussi modeste soit-il, est tout simplement inconcevable avant la grande révolution poétique de la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

— G.B. Caird, dans *The Language and Imagery of the Bible* (Caird 1997:95), affirme à juste titre que l'ambiguïté est une caractéristique, non de la **langue**, mais du **discours** (*Ambiguity is not a characteristic of language but of speech*).

Le traitement automatique de la langue a contribué à placer l'ambiguïté dans la langue elle-même. Les outils informatiques ont toujours été très élémentaires et se sont montrés incapables de fournir autre chose qu'une multiplicité d'analyses pour une phrase unique, ou encore une seule analyse mais dont on perçoit tout de suite que l'indétermination résulte de l'incapacité à faire les choix pertinents. On nous dit alors que de telles 'ambiguïtés' pourraient être 'levées' en perfectionnant les outils existants, et en prenant en compte des composantes négligées dans le calcul du sens (stratégies discursives, connaissance du monde, etc.).

L'ambiguïté pour la machine résulte à la fois de la polysémie des items lexicaux (rappelons que plus un terme est fréquent, plus il est polysémique) et de la multiplicité des configurations structurelles dans lesquelles ces derniers sont susceptibles d'entrer. Ces deux facteurs se combinent pour conduire très rapidement à des phrases astronomiquement ambiguës (calcul de la factorielle des ambiguïtés locales indépendantes). Un degré raisonnable de polysémie dans les composants lexicaux de la phrase, combiné à la présence d'un ou deux groupes prépositionnels rattachables à la fois à des groupes nominaux d'extension variable, au groupe verbal et à la proposition tout entière, et nous voilà partis pour les astres. Et ce dans l'analyse de phrases tout à fait banales ; nul besoin d'amener en renfort *Le car entre par la porte de l'est* ou *La petite brise la glace*.

La machine produit une forêt d'arbres syntaxiques décorés d'items lexicaux sous diverses acceptions, et a bien du mal à pousser l'analyse plus avant. Pourtant, dans la toute grande majorité des cas, les analyses proposées donnent lieu à des interprétations tellement distinctes qu'elles ne peuvent pas être sérieusement proposées comme formant un faisceau de lectures possibles. Pour prendre un cas extrême, on ne peut pas envisager de contexte de communication où on puisse maintenir en concurrence *la petite fille brise la couche de glace* et *le petit vent la refroidit* comme interprétations plausibles de l'énoncé *la petite brise la glace*. Seul un contexte créé de toutes pièces pour le permettre peut le permettre : deux linguistes qui nous montrent que la phrase manifestée dans cet énoncé est ambiguë.

— Si l'ambiguïté est une propriété du discours, elle réside chez le producteur et/ou chez le récepteur. Un énoncé ambigu est alors voulu tel et/ou perçu tel. Voulu tel chez le producteur (mais rappelons qu'il peut accueillir une ambiguïté qu'il ne perçoit qu'en se faisant récepteur de sa propre parole). Perçu tel chez le récepteur, s'il se propose plusieurs interprétations suffisamment distinctes pour exister indépendamment les unes des autres.

==== Cette ambiguïté voulue ou perçue est limitée par trois facteurs :

a) la langue est un code, qui connaît des règles. L'éventail des configurations possibles n'est pas fixé par le locuteur ou le récepteur, mais par le code (c'est ce code que la machine peut exploiter pour offrir l'éventail de ces possibilités comme constituant un faisceau d'interprétations possibles). Les acceptions des items lexicaux ne sont pas définissables de manière unique (dans ce cas, il n'y aurait qu'un seul dictionnaire par langue, et le nombre et la longueur des définitions ne dépendraient pas de la taille du dictionnaire mais seraient des données de la langue) mais d'autre part on ne fait pas dire à un mot ce que l'on veut. Seul Humpty Dumpty s'imagine avoir ce pouvoir, mais ne le détient pas vraiment – son pouvoir est d'un autre ordre, celui de définir une autre langue et d'en imposer l'usage ; mais il aura à l'explicitier, et il ne pourra le faire qu'en posant des équivalences, en rendant sa langue traduisible, c'est-à-dire en en faisant un parasite d'une langue existante (même s'il se contente d'une langue soi-disant privée, il devra passer par le même processus).

b) le locuteur parle d'un monde. Pas nécessairement du nôtre, celui dans lequel nous vivons – le locuteur peut signaler qu'il se place dans un monde spécial obéissant à des lois différentes de celles qui régissent le nôtre et qu'on a rassemblées sous le terme commode de **connaissance du monde**. Il faut des marqueurs de cette remise en cause – la littérature en abonde. Sinon, ma connaissance du monde agira comme filtre (dont on ne perçoit l'action que si on examine la communication à froid, de l'extérieur) et rejettera les 'interprétations' qu'une machine serait seule à proposer. On peut fournir de nombreux exemples dans le domaine de la résolution des anaphores.

c) le locuteur a des intentions ; il oriente sa contribution au discours dans un certain sens, sens qui garantit une cohérence à ses dires (dans les cas non pathologiques de communication). Le récepteur construit le sens en recherchant cette cohérence, en évitant autant que faire se peut tout *non sequitur*.

Ces trois facteurs de désambiguïsation sont censés travailler de concert. Ils offrent suffisamment de souplesse pour faire face à des situations où ils semblent tirer le texte dans des sens opposés. Mais ils sont néanmoins hiérarchisés ; c'est le vouloir dire attribué au locuteur qui prime, suivi de la conformité avec la structuration d'un monde donné, suivi enfin des règles de la langue, dont le rôle est avant tout de fournir des frontières.

La combinaison des trois facteurs conduit à un degré minimal d'ambiguïté, du moins pour les énoncés premiers, où le locuteur et le récepteur sont face à face, partagent totalement l'ancrage de l'énoncé dans la situation de communication. L'ambiguïté voulue par le locuteur dans un énoncé premier est ressentie comme une fraude et s'apparente au mensonge.

Dans les énoncés seconds (qui naissent avec l'écriture), les deuxième et troisième facteurs viennent à faire défaut, en partie ou totalement. L'énoncé est désancré, flottant ; le locuteur s'est retiré, il n'est plus là pour présenter ou défendre son discours (les choses essentielles à ce propos ont été dites par Platon dans le Phèdre).

Quand l'énoncé est volontairement un énoncé second, quand il prend naissance

comme énoncé second (le cas de toute la littérature), la situation change drastiquement. Le récepteur compétent tente d'ouvrir au maximum le spectre des interprétations, il les accueille. Le locuteur se met d'office dans la position du récepteur, il se fait le premier récepteur de son texte (c'est ainsi qu'on écrit toujours pour un autre ; cet autre peut être soi-même, mais jouant le rôle d'un autre, à l'autre bout du message).

=== « malgré la douleur des étés à ouïr parler de la guerre » (Saint-Simon). Quelle prodigieuse ambiguïté ! Elle est entièrement, je pense du moins pouvoir l'affirmer, chez le récepteur, dans mon chef, lecteur de Saint-Simon plus attentif à sa prodigieuse langue qu'aux querelles de préséance dont le petit duc faisait si grand cas.

=== Un énoncé peut être ambigu, et même volontairement ambigu. Encore qu'il s'agisse le plus souvent (exception faite des jeux de mots) d'une ambiguïté qu'on ne recherche pas, mais qu'on accueille quand elle se présente. En conséquence on ne réécrit pas la phrase, on ne cherche plus à promouvoir l'interprétation qu'on avait d'abord voulue. Je citerai un exemple (tiré de mes propres textes, bien sûr, puisqu'il s'agit ici d'illustrer une démarche du producteur) :

Tous ces mots qu'en fin de compte j'accepte, toutes ces lignes que je pousse en avant, comme le mauvais vent va harcelant mégot, papier gras, feuille morte – que je les emmène et leur fasse honte dans une douce clairière du silence. Car rien d'essentiel n'a frêmi, n'a pris forme ; à aucune parcelle de la langue je n'ai rendu la vie nécessaire.

Nécessaire est ici attribut ou épithète. Je ne me souviens plus de l'interprétation première, mais bien de l'accueil de l'interprétation seconde.

=== J'apprends un texte par cœur. Qu'est-ce que je fixe en mémoire ? Pas une simple liste de mots – d'une langue que je ne connais pas, je peux tout au plus retenir deux courtes lignes – mais un texte, un tissu, constitué des mots et des relations (syntaxiques et autres) qu'ils entretiennent entre eux. Ces relations sont cruciales dans la détermination de l'interprétation ou des interprétations que je pourrais donner du texte. D'autre part, je fais bien la différence entre le substrat du texte et le texte lui-même, si bien que je ne garde pas nécessairement la moindre trace du substrat physique (je ne vois plus le format de la page, le type des caractères, ou encore, excepté en poésie, les fins de ligne). J'ai donc mémorisé un substrat abstrait, que je peux concrétiser de diverses façons, en en refaisant un texte matériel (tout en majuscules, par exemple, ou en Garamond point 12 sur le traitement de texte de mon portable, etc.). Je peux, en me récitant le texte, en faire un autre texte, modifier les relations que j'avais posées pour pouvoir le mémoriser : une manière de construire le texte m'avait échappé, et se révèle soudain à moi – cet adjectif, que j'avais pris pour un épithète, je vois maintenant qu'il peut être attribut, et je préfère l'interprétation nouvelle que cette configuration permet.

=== « La langue ne sert pas que la communication, elle sert aussi l'expression. » Certes, mais son cadre est celui de la communication. Il faut au moins prétendre communiquer, accepter le jeu. Il n'y a pas de parole adressée à personne – si on parle à soi, on parle à quelqu'un. Le paradigme de la communication, axé sur l'intention, le vouloir dire, reste à tout moment pertinent.

=== « Dans le contexte y, je donne au mot x une acception différente de celle que

lui donne le dictionnaire. L'ai-je mal compris ? »

Pas nécessairement. Il suffit de se rappeler comment et par qui le dictionnaire est fait, et ce qu'il se propose de faire.

Ce qui ne veut pas dire que je peux donner aux mots la signification que je veux. Il n'y a de langue que partagée. Nous avons vu que même Humpty Dumpty était impuissant à échapper à cette contrainte.

=== Comment pourrait-il y avoir deux individus qui comprennent un mot de la même façon ? Étudier un même dictionnaire par cœur ne ferait pas l'affaire, pour les raisons que j'ai évoquées plus haut. Avoir exactement les mêmes expériences langagières (en entrée et en sortie), et tirer de l'observable exactement les mêmes conclusions quant à l'inobservable (le sens) : ce n'est possible que si les deux individus n'en font qu'un !

Quand je dis que les locuteurs L1 et L2 ne donnent pas la même acception à un mot, je ne veux dire

a) ni que L1 pense que le mot désigne une sorte de chapeau alors que L2 sait qu'il est utilisé pour référer à une espèce de scarabée – simple méprise de L1 ;

b) ni que le mot a des associations ou connotations différentes pour L1 et L2, vu leur vécu différent.

Non, je veux dire que L1 et L2 ne s'accordent pas (souvent sans le savoir) sur la dénotation du mot, qui ne peut d'ailleurs pas être cernée de manière suffisamment explicite pour établir avec certitude que L1 et L2 s'accordent à son sujet.

=== « On ne s'entend pas sur ce que les mots veulent dire, et pourtant on se comprend parfaitement bien. Comment expliquez-vous cela ? »

D'abord, il n'est pas vrai qu'on se comprenne parfaitement bien. On s'est habitué à un certain degré de compréhension et on préfère considérer qu'il est plutôt bon que mauvais. On peut ainsi plus aisément rejeter les accidents de compréhension sur le dos de l'interlocuteur, qui devient très vite un adversaire (« je me suis pourtant exprimé de façon parfaitement claire » – cf. le « je serai tout à fait clair » dont les politiciens ont pris l'habitude, ces derniers temps surtout, de nous rebattre les oreilles).

On peut croire qu'il y a dans la communication un plus petit commun dénominateur, sans lequel il n'y aurait pas de communication du tout. Mais si on tente de le déterminer, on se heurte au problème de la description du sens. On ne peut approcher le sens qu'en créant un sens plus ou moins approché, au moyen de la paraphrase, par exemple.

On ne vérifie la qualité de la communication que par des moyens somme toute assez frustes. Par exemple, on vérifie la compréhension d'un ordre en s'assurant qu'il a été exécuté conformément aux consignes données. Si on prend un test plus créatif et plus exigeant – par exemple, donner un titre à un texte – on ne sait comment mesurer les écarts qui se font jour. Il y a un très grand nombre de titres qui s'équivalent, un bien plus grand nombre encore de 'bons' titres, et bien sûr une infinité de mauvais. Et pourtant, donner un titre à un texte ou le résumer, voilà bien une opération qui ne peut se faire de manière adéquate sans la compréhension du message véhiculé, l'interprétation du texte.

==== « Mais il y a des interprétations correctes et des interprétations incorrectes ! » Pour les énoncés premiers, cela ne fait pas de doute – le vouloir dire du locuteur et l’ancrage dans le contexte d’énonciation sont en général suffisants pour promouvoir une interprétation ; les autres interprétations, qui peuvent apparaître au linguiste qui considère l’énoncé à froid, n’affleurent même pas à la conscience des participants directs à l’échange.

Mais il n’en va pas de même pour les énoncés seconds, isolés de leur contexte d’énonciation. Quant aux énoncés qui prennent naissance en tant qu’énoncés seconds – toute la littérature ! – on ne parlera plus d’interprétations correctes ou incorrectes (sauf à estimer qu’on est en mesure et qu’il est primordial de déterminer le vouloir dire de l’auteur), mais bien plutôt d’interprétations cohérentes ou incohérentes, riches (révélatrices) ou pauvres (réductrices).

==== Comment accédons-nous au vouloir dire de l’autre ? Ce ne peut être que par le biais de ce que serait notre propre vouloir dire si c’était nous qui avons produit l’énoncé de notre interlocuteur, en nous imaginant ce que c’est qu’être lui, dans la situation qui est celle de l’énonciation de son énoncé. Donc, nous entrons dans sa peau et nous parlons à sa place ? Oui, du moins nous essayons de le faire. Mais comment cela nous est-il possible ? Parce que la parole révèle un moi qui parle dans un cadre connu de tous, car acquis en commun, en communauté. Un locuteur peut *vouloir+dire* (cf. PU:175) par *Die Rose ist rot* que la rose est le rouge, que le rouge c’est la rose. Mais ce vouloir dire n’est pas reconnaissable, il n’est pas celui qui intéresse la communication. Il ne s’agit donc pas d’entrer dans les processus mentaux accompagnant l’énonciation (impénétrables, mais sans intérêt pour la communication) mais de construire une fonction appropriée de l’énoncé, un vouloir dire insérable dans la communication.

3. Sens et référence

Introduction

« Le sens n'est pas fermé sur lui-même – vous ne pouvez pas nier qu'il sert à relier la langue et le monde ! »

Non, bien sûr, il y a un rapport langue-monde, ne serait-ce que parce que la langue s'insère dans le monde, est elle-même partie du monde, et qu'elle est nôtre, et que nous sommes partie du monde. Mais ce rapport n'est pas entièrement ouvert à notre investigation. Nous ne pouvons pas remettre la langue elle-même en cause dans son rapport au monde (colle-t-elle, ne colle-t-elle pas, colle-t-elle mieux maintenant qu'il y a vingt siècles, etc.). La langue n'est pas quelque chose que nous pouvons juger, nous ne pouvons que nous en servir, c'est en elle-même que se forment nos instruments de jugement.

Ce qui ne nous empêche pas de parler du rapport entre la langue et le monde, et notamment de la référence, mais seulement de le juger, par manque de point de vue extérieur. Il n'y pas de sens à parler de la vérité – ou du plus ou moins de vérité – du rapport langue-monde.

La référence elle-même (le lien le plus évident entre la langue et le monde) n'est pas sans problème. Je peux avoir l'impression que le mot table – dans son acception où il désigne un élément du mobilier – eh bien, précisément, désigne, donc réfère à, un élément indiscutable du réel, et que cette relation est le fondement du sens.

Remarquez qu'une table est un objet, quelque chose de construit, de mobile – je peux la déplacer, la brûler, etc. Le rapport de référence entre mot et réalité est ici, semble-t-il, on ne peut plus clair. Considérez à présent pied de table. Si je consulte mon schéma de montage pour la table que je viens d'acheter, j'ai une tablette et quatre pieds – le reste, c'est un sachet de vis... Un pied de table désigne ici autre chose que, une fois la table montée, un pied de table scié... Où s'arrête le pied, où commence la tablette ? – ce n'est déjà plus si clair. Quine 1960 (§4 du chapitre premier) donne l'exemple de physiciens discutant des neutrinos – leur dispute concerne-t-elle la référence ou la définition même du mot neutrino ? Deux faces de la même réalité : les mots construisent le monde, ils ne se contentent pas de le décrire passivement. Que dire des mots qui désignent des sensations, des vertus ? Ces sensations et ces vertus, dira-t-on, existeraient parfaitement sans les mots pour y référer. Ce n'est pas si sûr. « On ne peut éprouver certaines choses que si on a le mot pour les exprimer. » (Pessoa)

Ce n'est jamais la langue qui réfère. Celui qui réfère est le locuteur, et l'acte de référer est un acte langagier comme un autre, même s'il est fondamental. Pour référer, je donne ce que j'estime être assez d'informations pour que l'interlocuteur puisse calculer un sens qui va rendre la référence possible, la référence étant le lien entre le sens et un élément de la scène discursive. Cet élément peut, mais ne doit pas, correspondre à un morceau de réel, découpé selon les pointillés qu'impose la langue.

On comprend dès lors la distinction établie par Victorri et Fuchs (1996:204) entre **référence actuelle** (en langue) et **référence au monde**. La référence actuelle a pour objet des éléments de la scène verbale construite, qu'ils existent ou non dans le monde extérieur au discours. Mais je ne peux suivre Victorri et Fuchs quand ils posent que « le sens d'un énoncé-occurrence est la scène verbale qu'il construit ou les modifications qu'il apporte à la scène verbale que construit le discours auquel il appartient » (p.203) parce que la scène verbale en question ne peut être que partie intégrante d'un univers-représentation, et ce dernier doit appartenir au locuteur, même si la communication n'est possible que si les univers-représentations des locuteurs sont en grande partie convergents et partagés.

L'acte de référence ne présuppose donc pas que le visé de la référence soit un élément du réel dans le sens de 'monde extérieur à la langue' ; il assure seulement l'existence d'une entité discursive, quelque chose dont on peut continuer à parler. Si je dis *Le chat est sur le paillason*, les deux groupes nominaux ont désormais une existence discursive – je peux les reprendre par des pronoms, par exemple. De même, tout l'énoncé réfère à un état de fait en langue, qui lui aussi est un objet du discours et peut faire l'objet d'une reprise pronominale (*Le chat est sur le paillason – je le sais*).

On peut certes estimer cruciale la solution à la question de savoir si le visé a une existence hors langue. Rorty (1979:284-285) propose de réserver le terme **refer** à « a factual relation which holds between an expression and some other portion of reality whether anybody knows it holds or not²⁴ », détachant ainsi la référence du locuteur pour l'établir au niveau de la langue, procédure qui me paraît vouée à l'échec dès qu'il s'agira d'établir la référence, c'est-à-dire la 'factual relation' en question, vu que cela ne pourra se faire sans réinsertion de l'énoncé dans son contexte d'énonciation, dont le locuteur est partie intégrante.

L'**intension** (avec s), c'est-à-dire le sens dans le jargon des logiciens, est ce qui doit permettre le calcul de l'**extension**, c'est-à-dire la référence, la dénotation. Soit. Ce qui me frappe, c'est la fréquence avec laquelle nous n'envisageons même pas de calculer cette extension, nous contentant de l'intension, et de la présomption que cette extension est calculable, si nous prenons la peine de la calculer. Si je vous dis *Mon chat est malade* vous vous contenterez de savoir que vraisemblablement il existe un chat dont moi, le locuteur, j'estime que je puis dire qu'il est le mien et que de ce chat j'estime que je puis dire qu'il est malade.

Cette absence de nécessité de calculer l'extension correspondant à l'intension est ce qui permet à cette dernière de gagner son indépendance, c'est-à-dire de s'appliquer à des cas où l'extension n'est pas raisonnablement calculable, soit parce que le mécanisme de référence n'a pas d'objet bien délimité qu'il puisse viser (pensez à des syntagmes tels que *sa flexibilité*, *la crise que nous traversons*, etc.), soit parce que la typicité est inscrite dans l'expression linguistique elle-même, et interdit le calcul d'un référent précis et bien délimité (*les enseignants*, *tout le monde*, *les incidents de cette nature*, etc.)

24 Une relation factuelle qui s'établit entre une expression et une autre fraction du réel, même si personne ne sait si cette relation s'établit bel et bien.

Le groupe nominal *la crise que nous traversons*, qui constitue une description définie, recevrait l'interprétation russellienne suivante :

$I(x) \text{ crise}(x) \wedge \text{traverser}(\text{nous}, x)$

paraphrasable par :

il existe une chose et une seule telle que cette chose est une crise et que nous la traversons

Cette paraphrase est très loin de l'interprétation qui sera donnée à ce groupe nominal en discours. La qualité primordiale de cette expression définie est d'être **essentiellement** vague, pour le locuteur tout autant que pour l'interlocuteur. Le locuteur pourrait sans doute citer des manifestations, des exemples, des symptômes de cette crise ; il pourrait peut-être même en esquisser les causes et les effets. Mais ce dont il a besoin dans le discours, à ce moment du discours, c'est avant tout une expression compacte : il a des choses à dire sur cette crise, il ne peut pas passer des heures à tenter de la cerner, de la spécifier. Il se contente de la poser, de la proposer comme objet licite du discours. À cette condition seulement le discours peut aller de l'avant.

Référence et extension

Le visé de la référence n'est spécifiable qu'en contexte, alors que l'extension d'un terme sous une certaine acception est calculable sur base de son intension, reflétée dans la définition qu'en donne le dictionnaire. Guillaume, suivi en cela par Wilmet et Martin, avait introduit le concept d'**extensité** pour désigner l'ensemble des objets visés par un acte de référence. Martin la définit ainsi :

L'extensité désigne, non pas l'ensemble maximal des objets auxquels le mot convient, mais l'ensemble des objets auxquels momentanément le discours réfère. (Martin 1992:179).

On peut le suivre dans cette définition, mais non dans son analyse des exemples fournis :

Dans Le disque que j'ai acheté, le mot disque vaut pour un objet unique, c'est-à-dire pour un individu. Dans Le disque se vend moins bien que la cassette, le mot disque vaut, dans la situation où l'on est, pour tout objet appelé « disque ». De l'une à l'autre phrase l'intension de disque n'a pas varié, et du fait même est restée invariante l'extension. Mais la différence d'extensité est considérable. (Martin 1992:179-180)

Il y a ici confusion entre le mot, objet de la pratique lexicographique, et le groupe nominal (le disque que j'ai acheté dans le premier exemple – qui, notons-le en passant, n'est pas une phrase –, et le disque dans le second) qui seul peut servir dans un acte de référence. L'expression « vaut pour » cache malhabilement cette confusion. La différence d'extensité est due au fait que la relative justifie l'emploi de l'article défini dans le premier exemple, et en force donc la lecture individuante, alors que l'article défini de le disque dans le second, parallèle à celui de la cassette, reçoit une lecture générique.

Référence et individuation

On rappellera tout d'abord que seul le locuteur réfère, la langue se contentant d'offrir la possibilité de référer via les expressions référentielles.

Dans une lettre à sa femme, datée du 17-XI-1922, après le discours de Mussolini à la Chambre, Gaetano de Sanctis (cité dans Bobbio 1977, p.32) écrit : « Nerone ha parlato ». On ne peut comprendre cet acte de référence sans le replacer dans son contexte d'énonciation. Le référent de *Nerone* est ici bien sûr Mussolini, le but de l'énoncé étant précisément de faire saisir cet acte de référence (par le biais d'une prédication *–ha parlato–* dont la saillance affichée ne s'explique que si elle reçoit pour actant une seule personne, Mussolini) et, par là, de proposer l'identification Mussolini-Néron, qui fait de Mussolini le nouveau Néron, Néron redivivus, avec toutes les implications qu'entraîne cette identification quant au caractère et aux qualités de Mussolini ainsi qu'à l'avenir qu'il réserve à l'Italie et qu'il se prépare à lui-même.

Ce n'est donc que par laxisme (pas toujours sans danger) qu'on parlera de la référence accomplie par un élément d'énoncé, ou, pis encore, de phrase. Si je dis *Pierre, la lampe, les engagements que le Président a pris au début de son quinquennat*, etc. vous ne savez nullement à qui ou à quoi je me réfère. Vous lisez des expressions référentielles, et il se fait que je les ai simplement citées, et non utilisées pour référer à qui ou à quoi que ce soit.

Les 'référés' (objets ou personnes ou x à qui ou à quoi le locuteur réfère) se basent sur un découpé de l'univers (réel ou créé à l'aide de la langue) tel que présenté ou imposé par une langue donnée.

La référence se fera donc plus aisément à ce qui se détache mieux de l'arrière-plan. Un **référable**, c'est tout d'abord un **repérable** ; on peut le cerner, l'isoler et, partant, le désigner ; typiquement une personne, un animal, un objet. La propriété essentielle est la « visibilité » (dans l'acception plus large de l'anglais *salience*²⁵), acquise par l'intérêt que nous portons au référable et qui fait qu'il se détache de l'arrière-plan et s'offre à nous. Il est certain qu'une qualité telle que la motilité (sens aristotélicien de φέρω) contribue à la possibilité d'individuation, de repérabilité²⁶. Les objets produits par l'homme et s'insérant dans sa praxis ont ainsi un très haut degré de référabilité : hautement visibles par l'intérêt qu'on leur porte, aux frontières généralement bien définies, et doués de motilité.

Cependant, dès lors que les expressions référentielles sont disponibles, elles proposent un mécanisme, un schéma dans lequel on peut glisser des éléments qui ne sont pas repérables en dehors de la langue. Considérons le schéma syntaxique **article défini+nom+relative déterminative**. À côté de *la lampe qui éclaire ton livre* on trouve *la confiance que tu m'as témoignée*. À première vue, on a affaire à des actes de référence semblables posés par le locuteur : il se réfère à deux morceaux de réel, d'une part une lampe éclairant un livre et d'autre part... un acte, une preuve, des marques de confiance qui lui ont été données. L'hésitation dans le choix de la paraphrase en dit long. Il ne s'agit en fait pas d'un acte de référence semblable : le

25 salient : prominent, conspicuous, or striking (CED). On trouve l'adjectif *saillant* et le substantif *saillance* (avec les acceptions pertinentes) dans Recanati 1997.

26 Comparez *la chaise* et *le pied de la table* ; *voiture* et *le flanc de la colline* — la chaise et la voiture sont douées de motilité et sont nettement mieux individualisables que le pied de la table (qui en général ne bouge pas indépendamment de la table) et le flanc de la colline (tous deux immobiles sauf cataclysme susceptible par ailleurs de les rendre parfaitement méconnaissables).

second est entièrement interne à la langue.

La référence est la clef de voûte dans la mise en relation de la langue avec le monde. En l'absence d'une telle relation la langue ne serait pas bien utile et ne servirait guère qu'à entretenir les maladies mentales. Mais il faut bien voir que le mécanisme est tout à fait à même d'instaurer la relation en faisant surgir le morceau de réel qu'il prétend seulement découper. Et une fois cette relation établie, l'individu ainsi créé poursuit son existence dans le texte, et il est libre de se propager dans le discours, notamment via les chaînes anaphoriques.

La confiance que vous m'avez témoignée, d'une part je l'ai méritée et d'autre part j'ai veillé à ce qu'elle soit dûment récompensée.

Mais au fait qu'est-ce que cet individu que l'usage d'une expression référentielle permet au locuteur de poser ? Il est intéressant de considérer les rapports de filiation thésaurique établis par le biais de la copule. Partons d'un exemple tout simple :

Le vélo que j'ai acheté hier est une superbe machine.

La copule joue ici le rôle du isa des réseaux sémantiques. Bien sûr, l'établissement du rapport isa entre vélo et machine est la clé de la désambiguïsation du mot machine (GR : -D. Spécialt. (1817). - 1. Véhicule* comportant un mécanisme. - Vieilli. Un cycliste, un motocycliste sur sa machine).

On quitte bien vite la relation de type thésaurique, et on constate alors que l'individu posé n'est plus notre répérable de tout à l'heure :

Le vélo que j'ai acheté hier est ma deuxième grosse dépense du mois / un simple prétexte / une pomme de discorde entre ma femme et moi / une grosse bêtise / etc.

S'agit-il d'une copule de recatégorisation ? Pas vraiment. Il doit y avoir réinterprétation d'un des deux éléments, soit le sujet, soit l'attribut, et on constate que c'est le sujet qui accomplit la totalité ou à tout le moins la plus grande partie du chemin (dans mon coiffeur est un ange, il y a sélection de l'interprétation métaphorique lexicalisée de ange, et non réinterprétation).

Considérons de plus près le mécanisme de réinterprétation, en partant d'un énoncé réel bien que second (c'est-à-dire appartenant à la littérature) :

Il barbiere era stato un errore. (Fruttero & Lucentini, La donna della domenica, Classici Moderni, Oscar Mondadori, 1972:13) [Le coiffeur avait été une erreur.]

Si on lit le roman, on arrive sans peine à interpréter 'le coiffeur' comme 'se rendre chez le coiffeur (pour se faire couper les cheveux)'. On se demandera s'il faut vraiment lire le roman pour arriver à une réinterprétation aussi évidente. On se souvient de la théorie des qualia (voir ci-dessous Franchir le fossé entre le verbe et son objet : les qualia). À un nom peut être associé une fonction ou un rôle de base, celui du coiffeur étant de couper les cheveux. 'Une erreur' crée le fossé qu'il faut combler car la catégorie sémantique est celle des actes, pas celle des personnes.

On réinterprète donc le coiffeur comme l'acte de se rendre chez le coiffeur pour une coupe de cheveux, et le tour est joué.

Mais cette réinterprétation n'est pas automatique, précisément. Il s'agit d'une réelle réinterprétation, pas du choix d'une acception métaphorique stockable dans le lexique. La phrase de Fruttero & Lucentini tient tout aussi bien si le coiffeur est la troisième personne à éliminer, celle toutefois qu'il eût été plus prudent de ne pas 'buter' – il barbiere era stato un errore, la goutte de sang qui a fait déborder le vase des soupçons.

Le coiffeur était le vrai problème (comment l'aborder, comment s'en débarrasser, comme s'en faire payer, comment le persuader d'accepter l'expropriation, etc. etc.)

La montagne avait été une erreur.

La montagne serait un avantage.

Il n'y a pas de fin à ce processus de réinterprétation, qui se met en branle dès que le sens qu'il produit est meilleur que le sens qu'on peut produire sans y faire appel.

La référence et l'individuation, qu'en reste-t-il dans de tels cas ? Le mécanisme étant mis en place par la langue, et la possibilité offerte de créer des individus, le discours ne s'en prive pas. Ce dont on ne dispose pas, c'est de la capacité de calculer l'univers des référents potentiels sur la seule base de l'expression référentielle.

Le cas prototypique de la référence est la référence à des espèces naturelles et des produits concrets de l'activité humaine. Mais on peut se référer également à des événements, par exemple. Dans ce cas, le nom et la nominalisation ont un rôle évident et crucial. Je peux me référer à l'acte d'acheter un crayon en disant :

Jean achète un crayon à Paul.

mais je n'ai pas la possibilité de dire (les verbes sont à lire à l'indicatif) :

achète / achète un crayon / achète un crayon à Paul

tout simplement parce que la sous-catégorisation lexicale d'acheter prévoit des positions à remplir par les arguments du verbe, sujet acheteur, objet acheté, groupe prépositionnel vendeur, etc. La nominalisation est beaucoup plus souple :

Un achat / un achat de crayon / l'achat par Jean d'un crayon à Paul / les achats de Jean / les achats à Paul

La nominalisation permet la référence à des ensembles d'actions ou d'événements aux contours on ne peut plus flous, comme par exemple la Révolution française (celle de 1789). Et également à des objets qui n'existent que grâce à la langue, comme par exemple le mois de septembre 2001. Ce mois de septembre 2001, la langue permet de le considérer comme un individu à part entière, capable de faire l'objet de prédications telles que :

Météorologiquement, le mois de septembre 2001 a été assez doux.

Le mois de septembre 2001 restera dans toutes les mémoires.

voire de se targuer d'une autonomie tout à fait factice :

Le mois de septembre 2001 a vu s'écrouler l'espoir d'un ordre mondial basé sur les valeurs de la paix et de la démocratie.

Ce sont là de petits pièges de la langue. Ceux-ci sont faciles à déjouer. Ils ne le sont pas tous, comme l'a bien montré Wittgenstein.

La comparaison de langues qu'offre la traduction permet de voir comment une langue parvient parfaitement à se passer des individus dont sa voisine permet la création. Considérez la paire d'expressions françaises *prendre du retard / rattraper un retard* et ses traductions anglaises les plus idiomatiques, à savoir *to lag behind / to catch up*. Nous avons donc un nom en français (*retard*) et pas de nom en anglais. Or, le nom français peut faire l'objet d'une mise en exergue, extraction hors du groupe verbal due à la relativisation :

Le retard que nous avons pris est considérable.

Le retard que nous avons pris ne sera pas facile à rattraper.

Ces deux phrases françaises posent un individu *retard* par le biais de la structure article défini+nom+relative déterminative. Mais cet individu (plus précisément son équivalent anglais) n'existe pas de l'autre côté de la Manche. C'est uniquement le français qui permet de saisir l'expression par le coin du nom. La traduction doit faire appel au 'rephrasing', à la reformulation, ce qui veut tout simplement dire que le traducteur ne peut pas traduire en dormant :

We are lagging behind to a considerable extent.

We won't find it easy to catch up.

Une question naïve: comment un individu réel pourrait-il disparaître dans le passage fidèle d'une langue à une autre ? La perspective bilingue montre que la référence peut pointer vers des individus qui n'existent qu'en langue.

Les accidents de la référence

Méprise et mensonge sont langue tout autant que les énoncés réussis et honnêtes. Ils nous permettent de comprendre un peu mieux ce qui se passe dans les cas dits normaux. On commencera par noter qu'on se sert de 'tuer' pour référer à une action, au même titre que de 'le Président de la République' pour référer à un individu déterminé.

- (a) *J'ai tué le Président de la République.*

(b) *Mais non, vous n'êtes parvenu qu'à le blesser légèrement.*

(b) *Mais non, vous avez tué Giscard, et il y a belle lurette qu'il n'est plus Président*

(b) *Mais non, cet individu s'appelle Jacques Chirac, comme le Président, mais ce n'est pas Jacques Chirac !*

etc.

Le verbe tuer sert ici à référer, mais il réfère en prédisant, en établissant des qualités de l'acte qui en font un acte de tuer. S'il ne s'agit pas de cet acte (par exemple car on peut vérifier que les inférences qui en découlent ne sont pas valides in casu, par exemple parce que l'individu prétendument tué n'est pas mort), la référence échoue, au même titre qu'elle échoue si l'individu n'est pas 'le' Président de la République (c'est-à-dire celui en exercice au moment de l'énonciation). En fait,

Président de la République est également une prédication, mais elle a forme nominale. On remarquera que *Jacques Chirac* l'est tout autant.

Dans toutes les phrases au futur (ce futur dont l'existence même ne devrait cesser de nous étonner²⁷), et dans bon nombre d'autres, comme par exemple *Il est en train de le tuer*, la valeur de vérité de l'énoncé (la conformité au réel des actes de référence et de prédication) ne peut être établie dans le présent. Il faut attendre le verdict de l'avenir. Il se peut aussi que ce verdict ne puisse jamais intervenir, si bien que la valeur de vérité est strictement incalculable :

Il était en train de le tuer, mais la police est intervenue à temps.

Veut-on faire du calcul de la valeur de vérité un critère pour déterminer le sens de l'énoncé, et poser que le sens réside tout entier dans les conditions de vérité de l'énoncé ? Soit, mais ce critère n'a rien d'opérationnel, il reste entièrement enfoui dans la langue.

Considérez

Si c'est cela que vous appelez des insultes !

La dispute concerne-t-elle la langue ou la chose, l'acte de référence ou la nature du référé ? La question est dépourvue de sens — on peut dire qu'on s'entend sur la chose, mais non sur les mots ; ou au contraire sur les mots, mais non sur la chose. De toute façon, on ne quitte pas la langue.

Référence et présupposition

Considérez

Comment expliquez-vous que le bruit que vous n'avez pas fait l'ait réveillée ?

L'article défini du groupe nominal le bruit est justifié par la relative. Un objet est posé en discours, à savoir le bruit que vous n'avez pas fait. Mais cet objet semble n'avoir aucune existence à cause de la négation du verbe faire : un bruit qu'on n'a pas fait n'existe pas.

D'autre part, dans notre énoncé, ce bruit inexistant a bel et bien réveillé quelqu'un — cette inférence est due à la factivité d'expliquer, qui présuppose la vérité de son objet, la proposition introduite par le premier que.

Il y a donc successivement un posé d'existence, une négation de ce posé, et un présupposé qui le rétablit. Tout tombe en place, bien sûr, si on lit la relative comme une reprise d'un énoncé antérieur (*je n'ai pas fait de bruit*), reprise qui indique que cet énoncé était faux puisqu'il ne peut pas se combiner avec ce que le présent énoncé pose comme vrai. L'énoncé sauve ses propres meubles en forçant une relecture dans laquelle *le bruit que vous n'avez pas fait* devient *le bruit que vous prétendez ne pas avoir fait*, bruit dont l'existence revient ainsi à l'avant-plan. Le locuteur premier n'a plus guère de choix — il doit rompre la coopération discursive²⁸

27 ... the proper start is wonder, a tensed delight at the bare fact, that there are future forms of verbs (Steiner 1975:139)

28 Cette nécessité de refuser la coopération qui sous-tend le discours est perçue et exprimée on ne peut plus clairement dans la Grammaire de Port-Royal: «De même, si, connaissant la probité d'un juge, on me demandait, *s'il ne vend plus la justice*, je ne pourrais pas répondre simplement par *non* parce que le *non* signifierait qu'il ne la vend plus, mais laisserait croire en même temps que je reconnais qu'il l'a autrefois vendue. Et c'est ce qui fait voir qu'il y a des propositions auxquelles il serait injuste de demander qu'on y répondît simplement par oui ou par non, parce qu'en formant deux sens, on n'y peut faire de réponse juste qu'en

(Attendez. Je n'ai rien à expliquer etc.)

Existence et référence

On entend ici par référence une opération linguistique – *la licorne qui est dans le jardin et le livre qui n'existe pas* réfèrent tout autant que *le lion qui est dans le jardin et le livre que vous nous présentez* – car s'il n'y a rien, la langue pose : elle est le plus puissant réificateur qui se puisse concevoir. *Le livre qui n'existe pas* (ou encore, plus poétiquement, avec Rilke : *das Tier, das es nicht gibt*²⁹) existe en langue et il existe précisément car on peut en parler (ou encore pour qu'on puisse en parler...). Seules n'existent pas les choses dont on ne peut rien dire, même pas dire qu'on ne peut rien en dire.

Les sujets grammaticaux : ils ne présupposent pas l'existence de leur référent, ils se contentent de les proposer comme objets du discours.

- a) *Ces ruines sont fausses.*
- b) *Ces ruines n'en sont pas.*
- c) *Ton 'lapin' est un lièvre.*

Ces deux derniers énoncés sont clairement métalinguistiques, dira-t-on. Soit. On pourrait arguer que a) ne l'est pas moins : comme de fausses ruines ne sont pas des ruines, le mot 'ruines' ne leur convient nullement. En fait, le caractère métalinguistique d'un énoncé est une question de degré. On peut très facilement l'augmenter en faisant figurer le mot ruines entre guillemets dans a)³⁰.

L'existence n'est pas en langue une propriété spéciale. Elle peut être prédiquée comme toute autre, attribuée ou refusée à un sujet. Il ne s'agit pas de l'existence conçue absolument, nous l'avons souligné, mais seulement de l'existence dans ce monde-ci, dit le monde réel. Les exemples de prédication relative à l'existence ne sont pas tous des exemples construits par des linguistes ou des philosophes. On trouve d) aussi bien que e).

- d) *[Il 'Temple du dégoût'] sarebbe affollatissimo quanto il famoso quarantunesimo seggio (il seggio che non esiste) dell'Académie française*³¹ (Macchia 1970:12).
- e) *Le roi de France n'existe pas.*

Notez que dans e), l'article défini – *pace* Russell – ne présuppose pas l'existence d'un référent pour le groupe nominal, il ne fait que présenter ce groupe nominal comme objet identifiable du discours. L'existence peut très bien lui être refusée. Ce qu'il importe de voir, c'est la différence avec

- f) *Il n'y a pas de roi de France.*

e) n'est approprié que si le roi de France a déjà été proposé comme objet du discours, proposition qui permet de rendre cet objet identifiable – cette proposition

s'expliquant sur l'un et sur l'autre » (Arnauld et Lancelot 1660:223).

29 Trad. : la bête qui n'existe pas (*Die Sonette an Orpheus*, II, iv).

30 Voyez Martin 1992:38 qui intègre ce type d'énoncés dans la discussion des *univers de croyance*.

31 Trad. : On se presserait au Temple du Dégoût tout autant qu'au quarante-et-unième siège de l'Académie française (le siège qui n'existe pas).

est ainsi reprise, et l'existence est niée. Ce que e) présuppose, c'est un énoncé qui a proposé le roi de France comme objet du discours, et sur lequel e) puisse venir se greffer. Par contre f) convient comme énoncé d'ouverture, même s'il s'adresse ou feint de s'adresser à un lecteur qui pourrait croire que la France est un royaume. Il n'empêche d'ailleurs que je peux commencer un discours par un énoncé de reprise – par là je ferai naître l'énoncé d'ouverture qu'il présuppose.

Pour bien distinguer la présupposition d'existence de sa discussion par le biais de la prédication, on peut se tourner à nouveau vers la bête de Rilke, la licorne, dont on sait qu'elle n'existe pas dans le monde que nous habitons ; elle hante un monde meilleur, qui ne manque ni de consistance ni de réalité.

En contexte extensionnel et en position syntaxique, c'est-à-dire dans une configuration syntaxique où il joue un rôle (sujet, objet, etc.), un groupe nominal avec article indéfini présuppose l'existence de son référent :

g) Une licorne a mangé mes salades.

Cette présupposition rend caducs les énoncés qui prédisent l'existence, en l'attribuant ou en la niant, d'un sujet marqué de l'article indéfini :

*h) * Une licorne existe.*

*i) * Une licorne n'existe pas.*

Notez que ces énoncés sont grammaticaux si l'article indéfini est remplacé par le quantificateur de même forme :

j) Une licorne existe (au moins une licorne existe, exactement une licorne existe).

k) Une licorne n'existe pas (au moins une licorne n'existe pas, exactement une licorne n'existe pas).

J'avance que k est grammatical – il faut bien se garder de confondre absurde et impossible en langue. Dès qu'une modalité affecte la prédication d'existence, les énoncés sont parfaitement grammaticaux, même s'ils ne sont pas nécessairement très sensés :

l) Une licorne peut très bien ne pas exister et néanmoins manger vos salades.

On peut affirmer ou nier l'existence du référent d'un groupe nominal accompagné de l'article indéfini (c'est même une des deux manières standard de prédiquer l'existence, l'autre faisant appel à la tournure impersonnelle il existe), mais il faut extraire ce groupe nominal de la proposition, et le reprendre par cela/ça, comme le fait Desnos :

m) Une licorne, ça n'existe pas.

Le groupe nominal est présenté comme sujet du discours, mais ne participe pas à la prédication, comme l'indique la rupture intonative marquée par la virgule, et la reprise par le démonstratif. Reprise et non référence. Cela/ça n'a évidemment pas un référent qui serait une licorne individuelle, dont l'existence serait affirmée ou niée. Le

démonstratif ne réfère pas, il reprend, il propose.

Quant à l'article défini, nous avons vu qu'il marque le groupe nominal comme identifiable, sans rien avancer quant à l'existence de son éventuel référent dans le monde :

- n) *La licorne, si elle existait, serait chauve.*
- o) *La licorne existe bel et bien.*
- p) *La licorne, qui n'existe pas, a mangé mes salades.*

En résistance à son caractère absurde, p) pourra recevoir une interprétation où la proposition énoncée par la relative est attribuée à une autre personne que le locuteur, par exemple le récepteur : qui soi-disant n'existe pas, dont vous vous acharnez à nier l'existence, etc.

Ontologie et existence

Pour une entité hypothétique donnée, l'accès à l'ontologie et l'attribution du prédicat d'existence semblent être le résultat d'une seule et même prise de position philosophique.

L'ontologie est l'ensemble des entités dont une métaphysique POSE la nécessité (pour les besoins et dans les limites de cette théorie), c'est-à-dire les éléments dont elle ne peut se passer, qu'elle ne peut REDUIRE.

À ces éléments elle est disposée à attribuer l'existence ; elle recourt pour cela à un prédicat à un argument, exister (formalisé par le quantificateur existentiel \exists). On notera tout d'abord que le quantificateur ne précède pas le prédicat *exister*, ni chronologiquement ni logiquement ; bien au contraire, il en dépend : il faut bien donner une interprétation en langue des symboles logiques si on désire utiliser la logique pour rendre compte d'interprétations d'énoncés en langue, car les interprétations elles-mêmes, se formulant en langue, ne peuvent rester extérieures à la langue.

Le prédicat *exister* a en français un certain nombre d'idiosyncrasies ; il convient d'utiliser l'impersonnel il existe si on veut introduire un sujet accompagné de l'article indéfini, comme précisément dans l'interprétation en langue du quantificateur existentiel :

$\exists x$ roi(x) : il existe un x tel que cet x est roi

Le sujet ne peut s'insérer en position normale (avant le prédicat) que s'il est défini : nom propre ou description définie :

La planète des singes existe.
Dieu existe.

Mais l'existence ne se prédique pas avec la même aisance de tout type de sujet, même si les règles de grammaire évoquées à l'instant sont respectées. Par exemple, l'énoncé discuté par Wittgenstein au §58 des PU, 'Le rouge existe', est

grammaticalement marginal. L'interprétation qu'en donne Wittgenstein (Le mot 'rouge' a une acception en français, fait partie de la langue française) est beaucoup plus naturelle, linguistiquement, que la prédication d'existence elle-même.

Quoiqu'il en soit, la question qui doit être résolue avant de pouvoir tout simplement transcrire le prédicat exister en quantificateur existentiel est d'établir l'univocité du prédicat. On sait que Quine eût aimé que le prédicat exister fût univoque, et qu'on pût ramener les différences d'interprétation des prédications d'existence aux seules différences sémantiques résidant dans les sujets. Dans cette optique, les énoncés

La planète des singes existe.

Les nombres existent.

Le rouge existe.

Dieu existe.

recevraient des interprétations différentes uniquement sur base des interprétations différentes qu'il convient d'attribuer à leurs sujets, à savoir la planète des singes, les nombres, le rouge et Dieu.

Toutefois, il est linguistiquement plus probable que l'interprétation de ces énoncés doive se faire sur la base de la totalité du nexus sujet+prédicat, l'interprétation du prédicat n'étant pas totalement indépendante du sujet qu'on lui passe en argument.

Prenons l'exemple de *Dieu existe*. Supposez que Dieu ne soit pas interprété comme un nom d'individu (même déclaré inconcevable, mais néanmoins ressenti comme individu), ni même un nom de chose, mais bien plutôt un nom d'événement, si l'on veut quelque chose comme le jour ou la nuit. Supposez que l'on puisse déclarer, parallèlement à

Il fait jour / Il fait nuit,

Il fait Dieu.

Serions-nous prêts à affirmer que dans ce nouvel énoncé *Dieu existe*, seul le 'sens' de Dieu a changé, et que nous avons toujours la même charge sémantique pour le prédicat *exister* ?

Certes, on peut résoudre la question par le biais d'une définition par stipulation. Exister, dans le langage de l'ontologie, est déclaré parfaitement univoque et traduit sans perte ni ajout par le quantificateur existentiel : il indique seulement l'admission à l'ontologie. Mais bien sûr nous ne pouvons plus alors parler d'interprétation du langage naturel – nous ne trouvons l'univocité que parce que nous l'imposons.

La différence entre exister et être posé/proposé (comme objet du discours) s'estompe dès que l'on quitte l'univers spatio-temporel. On ne possède un sens clair du prédicat d'existence que si on le limite à cet univers (*les chevaux existent ; les licornes n'existent pas ; il existe des chevaux, il n'existe pas de licorne ; il y a des chevaux, il n'y pas de licorne*), car à tout moment nous croyons connaître cet univers et pouvoir lui attribuer une certaine stabilité (qui s'avère d'ailleurs toujours bien précaire, les progrès de notre connaissance scientifique ne cessant de la bousculer).

On ne gagne rien à déclarer, par exemple, que les nombres existent ; cela ne veut rien dire d'autre que ceci : nous les trouvons nécessaires, pratiques, indispensables à une certaine praxis et à une certaine théorisation, un mode d'investigation de nous-mêmes et de ce qui nous entoure.

L'existence est semblable à l'identité : dès lors qu'un objet est posé, c'est-à-dire qu'il apparaît comme objet du discours, il dispose gratuitement de l'existence et de l'identité (avec lui-même). Si je veux aller plus loin dans les conditions que je désire reconnaître pour l'accès à l'existence 'réelle', je suis redevable d'une explication de ce que j'entends par 'réel' : il me sera vite apparent que je ne peux m'en tenir à l'existence telle que contrainte par des coordonnées spatiales, l'existence dite matérielle. Et je serai contraint d'admettre à l'existence exactement tout ce dont j'ai besoin pour rendre compte de ce dont je veux rendre compte : telle est l'inévitable évidence de l'ontologie.

La simplicité et l'élégance d'une théorie ne peuvent s'évaluer (si seulement elles le peuvent) qu'en prenant en compte tous les éléments et toutes les dimensions de cette théorie – non seulement les objets dont elle a besoin, mais encore toutes les propriétés, relations, symboles, opérateurs, etc. dont elle fait usage. Il n'y a aucun sens à ne mesurer qu'une dimension et à la féliciter de sa diète ontologique alors que les 'réductions' auxquelles elle procède pour maintenir son ontologie dans des limites très strictes sont elles-mêmes un facteur de complexité. Tout a du poids.

Article et référence

Commençons par examiner l'article zéro :

a) *Pierre qui roule n'amasse pas mousse.*

Ce que nous dit ici l'article zéro du groupe nominal, c'est quelque chose comme :

Ne me cherchez pas de référent – je suis fondé en langue et non pas en discours (en fait, il n'est pas question de pierre du tout !).

Il en va de même pour faire boule de neige, trouver chaussure à son pied, etc.

L'angliciste que je suis est bien sûr frappé par la divergence de fréquence d'emploi de l'article zéro dans les deux langues. En linguistique anglaise, pour expliquer l'emploi de l'article zéro, on parle volontiers d'un **pur renvoi à la notion**, explication trop facile car on a bien du mal à la prendre en défaut – elle n'est pas assez aisément falsifiable. S'il y a article zéro, on dit qu'il y a renvoi à la notion pure. Le renvoi à la notion pure se définit comme le type de renvoi que permet l'article zéro – on tourne en rond.

On pourrait avancer que plus la notion est abstraite, plus il est facile de renvoyer à la notion sans passer par la référence. Courage avec article zéro ne réfère pas, il ne pose pas d'objet, il n'effectue pas de découpe du réel. Par contre, si on lui donne une spécification :

b) *un courage digne de d'Artagnan*

c) *le courage dont vous avez fait preuve, etc.*

on crée un objet (mais cet objet n'a de réalité qu'en langue – un courage digne de d'Artagnan est une spécification de degré ; il n'y a pas d'objet extra-linguistique auquel je puis avoir accès en dehors de la langue). C'est ici le même type de référence que dans

d) *Lui avez-vous passé un coup de fil ? – Oui, je l'ai fait et j'en ai parlé à Pierre.*

où le 'le faire' et le 'en' sont une référence que la langue impose, en découpant dans

le réel le coup de fil et en le réifiant (mais notez qu'on ne dit pas Oui, je l'ai passé – c'est toute l'expression le faire qui renvoie à lui passer un coup de fil ; il n'est pas possible de trouver un référent au 'l' tout seul, car le coup de fil reste indéterminé dans sa lexie). De même le courage dont vous avez fait preuve procède à une découpe et individuation de l'abstrait qui n'est possible que parce que la langue s'est délivrée des liens qui lient trop étroitement référence et réel.

Que nous dit l'article défini du groupe nominal qu'il marque ?

Vous en savez assez pour m'identifier.

On en sait assez grâce au contexte situationnel (le Président) ou linguistique (fléchage de gauche et anaphore, fléchage de droite via la relative, pour reprendre la terminologie de la théorie des opérations énonciatives d'Antoine Culioli), ou parce que la référence s'étend à la classe tout entière.

On contrastera les prédications qui s'appliquent à la classe avec celles qui s'appliquent seulement aux membres de la classe, même si c'est à tous les membres :

a) *Le lion est en voie d'extinction* (→ classe)

b) *Le lion est connu depuis la plus haute Antiquité* (pas * un lion ! → classe)

c) *Un/Le lion est un animal dangereux* (Les lions ; les membres de la classe)

Notez l'importance du : **vous en savez assez** – on peut l'utiliser pour placer le lecteur in medias res comme dans

« *Il savait pourtant bien que la Mercedes était restée à l'arrêt une seconde de trop.* »
qui ferait un bon début de polar, je crois.

Finalement, que nous dit l'article indéfini du groupe nominal ?

Ne cherchez pas à établir ma référence. Je ne suis pas le seul membre de ma classe.

ce qui s'accompagnera souvent de :

A) mais je suis un échantillon typique :

a) *Un lion est un animal dangereux.*

Notez que la lecture générique doit être étayée : présent de l'indicatif, au besoin renforcé par un toujours, comme dans la phrase de Napoléon citée par Guillaume (*un enfant est toujours l'ouvrage de sa mère*), alors que l'article défini oblige à se tourner vers la classe tout entière si l'interprétation individuelle est exclue :

b) *À la fin du siècle dernier le soldat belge semblait prendre plaisir à massacrer les dauphins* ('un soldat' pointerait sur un individu)

B) mais je suis un échantillon, et c'est un échantillon qu'il vous faut, pas un individu :

a) *Un lion fera l'affaire* (lecture générique ou individuante)

C'est la valeur de ANY, bien connue des anglicistes (A (any) lion will do)

Noms propres et espèces naturelles

Un examen dans la même rubrique de ces deux catégories assez disparates peut paraître étonnant. Les noms propres désignent des individus (pas nécessairement

des humains, bien sûr) alors que les espèces naturelles (nous y adjoindrons les corps et substances naturels tels que l'or et l'eau) désignent des classes. De plus, les noms propres ne devraient pas poser de problème majeur à une étude du sens, puisqu'ils ne semblent pas présenter une polysémie aussi aiguë que les noms communs³².

Ce qui rapproche ces deux catégories c'est le concept de **désignateur rigide** (rigid designator) introduit par Saul Kripke dans son essai fondamental intitulé *Naming and Necessity* (traduit sous le titre *La logique des noms propres*), qui en fonderait les possibilités de référence. Les noms propres aussi bien que les noms d'espèces naturelles doivent être compris comme des désignateurs rigides.

Il nous faut tout d'abord fournir une définition du désignateur rigide. Nous l'empruntons à Fitch (2004:37) :

A term *d* is a rigid designator of an object *x* if and only if *d* designates *x* at every possible world where *x* exists and does not designate anything other than *x* at any possible world.³³

Il y a dans cette définition deux sources de problèmes :

a) la référence au concept leibnizien de monde possible, formalisé par la logique contemporaine pour pouvoir rendre compte sur le modèle ensembliste des concepts de base de la logique modale, possibilité et nécessité (quelque chose de nécessaire se retrouve dans tous les mondes possibles, quelque chose de possible se retrouve dans certains mondes possibles mais non dans tous, etc.)

b) l'attribution de la fonction de désignation (référence) aux expressions linguistiques et non aux locuteurs.

Commençons par le second point. Nous avons insisté déjà sur la nécessité absolue de ne pas perdre de vue que la référence est un acte qu'accomplit le locuteur. Nous pouvons aller un peu plus loin et préciser que l'acte de référence sans autre qualificatif désigne un acte de référence couronné de succès, c'est-à-dire que le visé de la référence est le même pour les deux interlocuteurs. Pour que cet acte réussisse, il faut bien sûr que le locuteur se conforme à toute une série de règles et conventions, qui sont en partie de nature grammaticale et lexicale, et en partie de nature rhétorique. Mais de toute façon, on ne peut appréhender la référence qu'à l'intérieur d'un acte d'énonciation, et pas seulement de son véhicule linguistique, l'énoncé. Dans une telle conception, *Aristote* ne réfère pas – je me sers du nom propre *Aristote* pour référer (au précepteur d'Alexandre, à l'auteur du corpus aristotélicien, au chat de ma voisine). Nous ne partageons donc pas le cadre même de discussion de Kripke, qui annonce d'emblée (note 36 de *Naming and Necessity*) :

Recall that, in these lectures, 'referent' is used in the technical sense of the thing named by a name

32 Notons que la frontière entre nom propre et nom commun est loin d'être étanche. Pas mal de noms propres sont constitués en tout ou en partie de noms communs qui préservent en tout ou en partie la signification qu'ils ont en dehors de leur appartenance au nom propre. D'autre part les noms propres sont souvent prêts à se convertir en noms communs pour marquer la typicité, construite autour d'une des propriétés saillantes du nom propre.

33 Le terme *d* est un désignateur rigide de l'objet *x* si et seulement si *d* désigne *x* dans tous les mondes possibles dans lesquels *x* existe et ne désigne pas autre chose que *x* dans aucun monde possible.

(or uniquely satisfying a description), and there should be no confusion³⁴.

Pourquoi attacher tant d'importance à cette distinction ? On pourrait dire en effet que Kripke ne fait que saisir la référence une étape plus loin, lorsque l'interprétation de l'énoncé a eu lieu, et qu'il est alors possible d'associer référent et expression linguistique de support. Si pour calculer les référents des groupes nominaux *la chaise sur laquelle je suis assis* et *le fauteuil dans lequel était vautré le Président*, je dois me rapporter à l'acte d'énonciation, pour fixer le référent du *je* et arrêter le présent sur la ligne du temps dans le premier cas et fixer le référent du groupe nominal défini *le Président* et conjointement la période désignée par l'imparfait, je dois procéder de même, cela est évident, pour calculer le référent de *Néron est mort en 68* (l'empereur romain Néron en 68 après Jésus-Christ, l'âne de mon grand-père en 1968). Mais une fois ce calcul fait, ne puis-je pas tout simplement dire que le nom propre Néron réfère à l'empereur romain sous la lecture appropriée ? Ce raccourci est-il dangereux ?

Il faut se reporter ici à la théorie des noms propres à laquelle s'oppose celle de Kripke. Il s'agit de l'analyse russellienne selon laquelle le nom propre est l'abrégé d'un paquet de descriptions définies, singularisantes dans leur ensemble. *Aristote* est l'abrégé des descriptions philosophe grec, précepteur d'Alexandre, auteur du corpus aristotélicien, etc. Un autre *Aristote* sera l'abrégé de chat de gouttière, animal familier de ma voisine, etc.

Cette conception du nom propre n'a pas sa source dans un acte qui fixerait la référence, comme par exemple l'acte de baptême proposé par Kripke, qui instaurerait le nom propre comme désignateur rigide, lien qui se propagerait d'abord de manière directe (c'est-à-dire par un contact direct entre l'individu baptisé et son entourage), puis de façon indirecte, par des actes de référence à cet individu posés par des locuteurs qui en ont une connaissance directe ou elle-même médiatisée.

Ce qui est très difficile à admettre pour Kripke, c'est la possibilité d'enregistrer des variations dans la référence concomitantes aux variations que peut subir le paquet de descriptions définies associées au nom propre.

Cette pierre d'achoppement provient, je crois, du très haut degré de saillance des individus (et ici je veux dire des humains) dans nos cultures. Or, les noms propres sont associés avant tout à des individus. Il est frappant de constater que les exemples enrôlés dans le débat mené en philosophie du langage ont trait à des individus humains (on discute d'Aristote plutôt que d'Athènes ou du Parthénon).

Or, la saillance des individus empêche de jamais les considérer comme une réalisation de l'ensemble de leurs propriétés. De sa naissance à sa mort, l'individu présente une continuité qui transcende tous les changements de situation qu'il subit et tous les changements intérieurs dont il fait montre, une continuité qui est elle-même définitoire de cet individu. C'est toujours lui ou elle, quoi qu'il lui arrive. Et on peut reporter ce quoi qu'il lui arrive dans le domaine des hypothèses (construire des mondes possibles où l'individu subit tel ou tel changement), c'est toujours lui ou elle

³⁴ Rappelez-vous que, dans ces conférences, j'emploie « référent » dans le sens technique de chose nommée par un nom (ou de chose satisfaisant une description singularisante) et qu'il ne doit y avoir aucune confusion. (page 74 de la traduction française)

– donc, son nom doit être interprété comme un désignateur rigide ; pour autant qu'on ne le prive pas d'existence (donc dans tous les monde possibles où il existe), son nom la ou le désigne, elle ou lui, en toute rigidité.

Toutefois, la saillance d'un individu donné n'est pas constante dans une culture donnée. Dans la nôtre, peu après la mort de l'individu en question elle subit une sérieuse chute de tension (au moment où j'écris (printemps 2005), Pierre Bourdieu en est un bel exemple en France – où sont les Bourdieumen d'antan et les interprétations bourdivines de naguère?), chute de tension qui s'accroît au fur et à mesure que disparaissent les personnes qui ont connu l'individu. Après un certain temps, le souvenir d'à peu près tout le monde s'éteint – ne restent en lice que les individus que certaines de leurs actions ou qualités ont rendus remarquables. Mais, précisément, c'est là le point, c'est uniquement par le biais de ces actions ou qualités que leur souvenir perdure. Le reste des informations les concernant est susceptible de se perdre. Si cela advient, il reste des individus fantômes, qui ne sont plus que des faisceaux de descriptions, mais auquel rien n'interdit de faire référence. Si toutefois on leur enlève une à une les qualités qui les rendent mémorables, ils vont tout simplement disparaître. Leur nom n'est plus un désignateur rigide – il est tout à fait capable de pointer sur le néant.

Il peut aussi pointer encore pour certains locuteurs, et ne plus pointer pour d'autres. Pour moi il existera toujours un Aristote aussi longtemps qu'existera le corpus aristotélicien – il est l'individu ou le groupe d'individus responsable de l'élaboration de ce corpus. Pour d'autres, Aristote disparaîtra s'il est établi qu'on ne peut plus avancer ni qu'il soit l'élève de Platon, ni qu'il soit le précepteur d'Alexandre, ni encore qu'il soit né à Stagyre – en un mot, si on ne sait plus rien sur lui, et que le nom n'est plus qu'une désignation commode de l'auteur ou des auteurs du corpus (comme c'est le cas pour Homère, je suppose).

Considérons l'exemple de Jonas. Kripke (1980:87) écrit :

Biblical scholars (...) think that Jonah really existed. It isn't because they think that someone ever was swallowed by a big fish or even went to Nineveh to preach. These conditions may be true of no one whatsoever and yet the name 'Jonah' really has a referent³⁵.

C'est ici que se révèle pleinement le danger d'isoler la référence de l'acte d'énonciation. Si je veux me référer à Jonas, que je ne connais que par le récit biblique, je ne puis le faire que si on ne l'a pas privé de toutes les propriétés que lui attribue ce récit. Pour moi qui me référais au prophète avalé par la Baleine et qui disputait avec Dieu, s'il n'a pas été avalé et s'il n'a pas disputé, il n'a pas non plus existé – un autre a existé, dont il m'importe peu de savoir qu'il portait lui aussi le nom de Jonas, car tout le monde sait que les noms sont utilisés de manière répétée, dans des actes de baptême innombrables et parallèles. Ma référence à Jonas se conformait au modèle russellien – pas question de réduire à zéro l'ensemble de descriptions définies singularisantes. Ou bien nous n'aurons plus qu'un nom dépourvu de référent – *nomina nuda tenemus*, comme cite Adso dans les dernières lignes du *Nom de la Rose*.

35 Les spécialistes de la Bible pensent (...) que Jonas a réellement existé. Ce n'est pas qu'ils pensent que quelqu'un ait été avalé par un gros poisson, ou même que quelqu'un soit allé prêcher à Ninive. Ces propriétés peuvent très bien n'être vraies d'absolument personne, sans que pour autant le nom 'Jonas' soit dépourvu de référent (traduction Jacob et Recanati)

On peut établir un fructueux parallèle avec la distinction introduite par Keith Donnellan (cf. Donnellan 1966) entre usage **attributif** et usage **référentiel** des descriptions définies. L'usage référentiel est à mettre en parallèle avec le nom comme désignateur rigide, l'usage attributif avec la conception russellienne des noms propres.

On sait que Walter Scott a écrit *Waverley*. Considérez l'énoncé

L'auteur de Waverley fumait la pipe.

En usage référentiel, *l'auteur de Waverley* est une variation élégante de *Walter Scott*, visant par exemple à éviter une répétition. Sous cette lecture, si Walter Scott fumait la pipe, l'énoncé est vrai. S'il fumait la pipe, mais n'avait pas écrit *Waverley*, l'énoncé serait vrai tout de même, après ajustement. Le syntagme *l'auteur de Waverley*, dans cette interprétation, ne sert qu'à fixer la référence ; dès lors que ce travail est fait, je peux jeter la description qui l'a rendu possible. C'est comme un billet de loterie portant un numéro gagnant ; dès lors que j'aurai été collecter mon lot, je pourrai en toute sécurité oublier le billet et le numéro qu'il portait.

Par contre dans un énoncé tel que

Cela me surprend de la part de l'auteur de Waverley.

la lecture où le groupe nominal *l'auteur de Waverley* est en usage attributif est tout à fait concevable. Il désigne Walter Scott en tant qu'auteur de *Waverley* ; mais si c'était quelqu'un d'autre qui avait fait la chose qui me surprend – chose qui ne me surprend que par ce qu'elle est attribuable à celui qui a écrit *Waverley* – ce serait ce quelqu'un d'autre qui serait visé, et on pourrait oublier Walter Scott.

Il suffit à présent de se rendre compte que les noms propres eux-mêmes – par exemple, *Walter Scott* – sont parfaitement ouverts aux deux lectures. *Walter Scott* peut fonctionner comme variation élégante de *l'auteur de Waverley*.

Cela me surprend de la part de Walter Scott

peut s'interpréter en contexte avec l'implication 'en tant qu'auteur de *Waverley*'. Nous avons affaire à un emploi attributif de *Walter Scott*. *Walter Scott* n'y joue pas le rôle de désignateur rigide qu'on tendra à lui donner dans *Walter Scott fumait la pipe*.

Il n'y a donc pas lieu de choisir une fois pour toutes entre désignateur rigide et abrégé de descriptions singularisantes dans l'interprétation des noms propres. Il convient de se pencher sur chaque acte d'énonciation, et d'y analyser l'acte de référence porté par le locuteur.

Il faut se dire que pour mener à bien un acte de référence le locuteur ne cherche pas à donner une description qui lui permette de repérer l'individu qui y satisfait – en tant que locuteur, il n'a nul besoin de description, il sait ce qu'il veut désigner, ce que sa référence vise. Ce qu'il fait, c'est fournir une description dont il estime qu'elle sera suffisante à son interlocuteur pour donner à sa description le même visé, ce qui fera de son acte de référence un acte couronné de succès, et pas seulement une tentative de référence. La référence est prise dans la communication. Il ne s'agit pas de dire

l'expression linguistique L réfère à l'objet x

mais

le locuteur A vise l'objet x à l'aide de l'expression référentielle L (tentative de

référence, dont on ne sait pas si elle est couronnée de succès)

et

le locuteur A réfère à l'objet x à l'aide de l'expression référentielle L (référence, le visé x étant partagé par le locuteur et son interlocuteur).

Sous la lecture attributive, les noms propres peuvent varier de signification d'un individu à l'autre (et bien sûr de référent). Je ne crois pas que cela constitue le moindre problème pour la théorie russellienne des noms propres. J'ai insisté sur le fait que nous ne pouvions nullement nous targuer de donner la même signification aux mots que nous employons, et que le dictionnaire n'avait pas pour fonction de nous mettre d'accord, étant lui-même rédigé en langue, et ne pouvant donc proposer qu'une perpétuelle fuite en avant. Si on devait s'assurer d'un parfait accord quant aux significations des termes qu'on emploie, on ne prendrait jamais le risque de la parole, conscients du fait que le premier mot de la première explication nous emporterait dans un dédale infini. Montaigne déjà avait excellemment saisi les limites du dictionnaire dans l'exploration des significations :

Je demande que c'est que nature, volupté, cercle, et substitution. La question est de parolles, et se paye de mesme. Une pierre c'est un corps : mais qui presseroit, Et corps qu'est-ce ? substance : et substance quoy ? ainsi de suite : acculeroit en fin le respondant au bout de son Calepin³⁶. On eschange un mot pour un autre mot, et souvent plus incogneu. Je sçay mieux que c'est qu'homme, que je ne sçay que c'est animal, ou mortel, ou raisonnable. Pour satisfaire à un doute, ils m'en donnent trois : C'est la teste d'Hydra.

(Michel de Montaigne, *Essais*, Livre III, Chapitre 13 : *De l'expérience*)

Avant de passer à une brève étude des noms d'espèces naturelles en tant que désignateurs rigides, je voudrais aborder le second danger que j'ai mentionné ci-dessus, à savoir l'argumentation sur la langue basée sur des intuitions que nous aurions relatives à notre maniement de cette langue dans la description de mondes possibles.

Un exemple extrême me paraît être l'argument de Putnam basé sur les significations que nous serions prêts à attribuer au mot papillon. Je suis d'ailleurs tenté de baptiser ce passage 'Baffling Butterflies' :

It is possible to give a word like 'butterfly' a sense in which butterflies would cease to be butterflies if they lost their wings – through mutation, say. Thus one can find a sense of 'butterfly' in which it is analytic that 'butterflies have wings'. But the most important sense of the term, I believe, is the one in which the wingless butterflies would still be butterflies³⁷. (Putnam 1975:250)

Voyez avec quelle désinvolture Putnam une fois donne (*give*) et une autre fois trouve

36 Vx (langue class.). Dictionnaire.

Étymologie : 1534, «dictionnaire»; de *Calepino*, lexicographe italien, auteur d'imposants dictionnaires multilingues. (Grand Robert)

37 Il est possible de donner au mot *papillon* une signification selon laquelle les papillons cesseraient d'être papillons s'ils venaient à perdre leurs ailes – disons par mutation. On peut ainsi trouver *une* acception de 'papillon' dans laquelle la propriété de posséder des ailes est analytique pour les papillons. Mais la signification la plus importante du terme est, je crois, celle selon laquelle des papillons sans ailes seraient toujours des papillons.

(*find*) des significations aux mots, et les juge ! Les papillons sans aile seront des papillons : ainsi en a décidé Putnam ! Wittgenstein nous avait pourtant bien mis en garde (§80 des PU) : une chaise disparaît, réapparaît, disparaît à nouveau – est-ce encore une chaise ? Nous n'en savons rien (ce qui ne nous empêche nullement d'utiliser le mot chaise sans angoisse). Nous n'avons pas à décider ce que ferait ou serait la langue dans un monde possible que nous forgeons à loisir : nous le forgeons à loisir, dis-je, mais pas la langue qui en rendrait compte – celle-là nous aurions à la décrire, pas à la créer ; elle ne serait pas nécessairement ce que les intuitions de certains locuteurs (en même temps philosophes empressés de défendre leur point de vue) veulent en faire.

L'apex de ce type d'interprétation est cependant illustré par Fitch, qui nous invite sérieusement à faire comme si la référence était affaire de langue et non d'énonciation (imaginons un monde possible où ce serait le cas, dit-il) et à vérifier que nos intuitions relatives à l'emploi des noms propres n'auraient pas varié (Fitch 2004:104). J'ai dit que je craignais bien que nos intuitions relatives aux mondes contrefactuels fussent bien peu fiables, mais je suis certain que si l'usage de la langue elle-même est présenté comme un donné qui est susceptible d'être soumis à des variations dues à l'élaboration de mondes possibles, nos intuitions ne seront pas assez solides pour fournir ne serait-ce qu'un argument secondaire dans la défense d'une théorie.

Passons aux espèces, substances et corps naturels. Leurs désignateurs (les noms communs tels que *le chat*, *l'eau*, *l'or*) seraient également des désignateurs rigides, car ils obtiendraient leur référence via un processus d'ostension : un chat, c'est cet animal ; de l'eau, c'est cette substance ; l'or, c'est ce corps, où *ce*, *cet* et *cette* pointerait vers des éléments de l'environnement physique des locuteurs. Mais il faudra bien sûr apporter des critères d'identification dès lors que l'identification sera remise en cause. Je trouve chez certains philosophes du langage, notamment Putnam, une grande naïveté face aux réponses (jugées 'définitives') des sciences naturelles. Nous savons à présent ce qu'est l'eau car nous en connaissons la formule chimique, ce qu'est l'or car nous en connaissons la position dans le tableau de Mendeleïev. Nous déléguons à des scientifiques le soin d'établir si une substance donnée est de l'eau, et nous nous contentons d'entériner leurs décisions.

Cette procédure est très sage, mais elle n'a pas grand-chose à voir avec la signification du mot eau en français. Cette signification a bien sûr changé au cours des temps, et change constamment. Ce n'est certainement pas la découverte de la formule chimique de l'eau qui constitue le moment essentiel de cette évolution. Beaucoup de choses différent entre l'eau des Anciens et la nôtre – nous savons ce qu'elle véhicule et peut être amenée à véhiculer, nous savons qu'elle est le composant principal du vivant, nous savons qu'elle est une ressource qu'il faut gérer car nous en connaissons la disponibilité, etc., etc. Toutes ces informations sont intrinsèquement liées à la **valeur** de l'eau dans notre culture.

Considérez un élément du relief tel que la Montagne Sainte-Victoire. Grosso modo je vois le même élément naturel que le Romain Marius quelque vingt siècles plus tôt (abstraction faite de la Croix de Provence). Mais la signification de cette montagne dans ma culture est bien différente de la sienne. Entre nous deux, il y a eu Cézanne, notamment. Et la signification de la Sainte-Victoire pour moi-même est quelque

chose d'unique et de personnel – elle ne serait pas la même si je ne l'avais pas vue se détacher dans la lumière du soir comme un vaisseau dans une toile de Magritte ; elle ne serait pas la même si mon imagination n'avait pas suivi Jacqueline de Romilly dans les promenades qu'elle relate avec tant de charme dans *Sur les chemins de la Sainte-Victoire*.

Bien, mais la référence dans tout cela ? N'a-t-on pas affaire à un désignateur rigide – la Sainte Victoire, c'est cette montagne-là et ça le resterait dans tous les mondes possibles ? Je dois avouer que je ne vois pas le profit qu'il y a à tirer d'une telle approche – le substrat physique est sans doute le même, mais on ne peut aller plus loin. D'autre part, dans bien des cas, il y a pas mal d'éléments qui nous portent à croire que ce ne sera plus le cas très longtemps, notamment pour ce qui est des espèces naturelles – certains progrès de l'ingénierie génétique, par exemple...

Variation sur le thème *Nom propre et référence*

Cette section pourrait s'intituler *Pour déterminer la référence, examinez la prédication* ou encore *Ce à quoi je me réfère n'est pas indépendant de ce que j'en prédique*.

Supposons un instant que Shakespeare (ci-après :Sh.) ait bel et bien existé, qu'il soit l'auteur de l'entier corpus shakespearien, et qu'en outre il se soit exprimé en français dans la conversation courante. À lui-même qui dit 'je' et aux autres qui le connaissent en personne, un très grand nombre de prédications sont disponibles qui peuvent fournir, au besoin, des 'variations élégantes' au nom 'Shakespeare' et au pronom personnel 'je'. Par exemple : 'my neighbour / mon voisin' (locuteur A : Sh. est son voisin), 'votre serviteur' (locuteur B : Sh. en personne), 'l'auteur de « Hamlet »' (locuteur C : il sait que Sh. est l'auteur de « Hamlet »). Il me paraît certain que si Sh. déménage et cesse ainsi d'être le voisin du locuteur A, ce dernier cessera aussi d'utiliser le syntagme nominal 'mon voisin' pour se référer à Sh. – il dira par exemple : 'mon ancien voisin / my former neighbour'. Et s'il est établi que Sh. n'est pas en fin de compte l'auteur de « Hamlet », le locuteur C dira 'l'auteur de « Othello »' ou encore, tout simplement, 'Shakespeare'. Il est extravagant de penser que le locuteur A ou le locuteur C pourraient dire ou estimer que Sh. n'existe plus. En aucune façon je ne puis imaginer un locuteur A qui dirait qu'il importe peu que son voisin ne soit plus le Sh. d'antan, dès lors que celui qui est Sh., c'est son voisin. De même pour 'l'auteur de « Hamlet »' - on ne dira pas que l'auteur de « Hamlet » (le 'nouvel' auteur) est tout simplement 'devenu' Sh. On a donc bel et bien un 'Shakespeare' désignateur rigide, en tout point kripkéen. Ce 'Shakespeare' persiste à désigner l'individu Sh., indépendamment de ce que l'on peut en prédiquer, semble-t-il. Son nom résulte d'un 'baptême', performatif par excellence, ou de l'application de règles et coutumes de filiation en Angleterre à son époque, ce qui est du même ordre : une fixation explicite du nom, permettant sa diffusion.

Le pas à ne pas franchir est de poser que le nom 'Shakespeare' ne peut pas être utilisé autrement, tout au long de l'histoire de l'humanité et des langues. En fait, on aboutit très vite à une situation où le locuteur vise un référent qui correspond à ce qu'il en prédique. Supposons toujours que Sh. ait existé et soit l'auteur du corpus associé à son nom. Si je dis (aujourd'hui, en 2007) : 'Shakespeare croyait-il à la folie

d'Hamlet ?' (question oiseuse, s'il en est, mais cela n'importe pas ici) et qu'il appert quelque temps après que Sh. n'a pas écrit 'Hamlet' et allait jusqu'à ignorer l'existence de tout Hamlet, vais-je me contenter de la réponse 'non', vais-je la considérer comme conforme à la vérité ? Je crois plutôt que je dirai : par 'Shakespeare' je n'entendais pas Sh., mais l'auteur de « Hamlet » - je ne savais pas qu'il s'agissait de personnes distinctes. La question reste posée, seul le référent a changé, **et ce pour s'accorder à la prédication qui le concerne**. Il est donc clair que 'Shakespeare' dans 'Shakespeare croyait-il à la folie d'Hamlet ?' n'est pas un désignateur rigide – le référent doit convenir à la prédication, il doit être capable d'être l'auteur de « Hamlet », donc à tout le moins un ou une dramaturge de génie (je laisse ouverte la question de savoir s'il peut s'agir d'un groupe d'auteurs ou d'auteures, ou d'un groupe d'auteurs et auteures).

Mais cette conception de la référence n'est-elle pas plausible uniquement en vertu de l'exemple choisi, à savoir Shakespeare, dont l'existence même est à mettre en doute ? (notons qu'il est impossible de mettre en doute l'existence de Sh. si on fait de 'Shakespeare' un désignateur rigide, car avec un tel désignateur l'existence est posée).

Considérez

Walter Scott pensait-il écrire un chef d'œuvre en rédigeant « Waverley » ?

S'il est établi que WS n'a pas écrit « Waverley » (ci-après :W), le référent visé par 'Walter Scott' devient ipso facto l'auteur de W. C'est 'Walter Scott' qui sera ici variation élégante de « l'auteur de Waverley », et non le contraire, comme dans :

L'auteur de « Waverley » fumait la pipe.

Pour ce dernier énoncé, s'il appert que WS n'a pas écrit W, « l'auteur de Waverley » cède la place à « Walter Scott » se référant à WS ; c'est seulement si ce dernier ne fumait pas la pipe que l'énoncé peut être déclaré faux sans autre forme de procès. On essaiera d'abord de le 'sauver' en récupérant le référent qui était visé par le locuteur – car il convient de répéter que ce n'est pas le groupe nominal (qu'il s'agisse d'un nom propre ou d'une description) qui réfère, mais le locuteur qui se sert du groupe nominal pour référer. Si ce n'était pas le cas, il n'y aurait aucune différence entre les actes d'énonciation A et B aboutissant à l'énoncé suivant :

L'auteur de Waverley fumait la pipe.

A : vrai ou faux selon que WS fumait ou ne fumait pas la pipe

B : vrai ou faux selon que l'auteur de W, qu'il soit ou non WS, fumait la pipe

La différence entre A et B existe bel et bien. On peut (en fait : on doit) la ramener à une question de 'vouloir dire' (vouloir+dire), de 'visée', concepts qui trouvent leur ancrage dans l'acte de communication, et qui sont à associer au locuteur, pas à l'énoncé.

La question qui se pose alors est de savoir si on peut néanmoins rendre compte de la référence sans passer par l'acte de communication, en prenant un raccourci qui ferait l'économie du locuteur, et dans lequel ce serait le groupe nominal qui réfère ou

ne réfère pas (on ne pourrait évidemment plus parler de visée, de tentative de référence, de référence réussie, etc., tous concepts qui mettent en jeu le locuteur). Je crois que dans ce cas on arriverait vite à la conclusion qu'on ne peut déterminer la référence qu'en fonction de l'autre pôle de l'acte de communication, le récepteur. Or, celui-ci n'établit pas d'attributions sans se poser la question du vouloir dire du locuteur – lequel est remis en selle *with a vengeance*, pour mêler les langues aussi bien que les métaphores.

Bien sûr, je peux prendre mes distances par rapport à un acte de communication donné, comme je suis d'ailleurs souvent amené à le faire (pensons à tous les énoncés seconds, toute la fiction pour commencer). Je construis alors un locuteur 'type' et un récepteur 'standard', suffisants pour un acte de communication appauvri et spectral. De 'l'auteur de Waverley', ce récepteur type fera « l'auteur de Waverley » (n'y touchant pas, ne sachant pas que Waverley est un roman) ou 'l'auteur du roman Waverley' (il ne sait pas qu'il s'agit de WS) ou 'Walter Scott', qu'il sait être WS (comme vous et moi). Il n'est donc pas standard du tout, ce récepteur. Je peux certes avancer que, confronté à

Néron est mort en 68.

il verra dans 'Néron' une référence à un empereur romain plutôt qu'à l'âne de mon grand-père, et il fera de '68' une expression de temps se référant à l'année 68 après Jésus-Christ, et non une forme abrégée de '1968' (cette interprétation n'a elle-même qu'un temps, 'en standard' ; pensez à la visée qu'on y associera dès que 2068 sera derrière nous).

Mais ce que j'aurai fait par là ce n'est rien d'autre que formuler des hypothèses relatives au récepteur – je ne l'aurai pas fait disparaître, pour la bonne et simple raison que la référence s'évanouit avec lui, de même qu'elle ne peut prendre naissance sans un locuteur pour la lui donner.

Le nom

Nom commun et nom propre ne sont pas du tout semblables, même s'ils partagent un certain potentiel grammatical (celui de constituer le centre d'un groupe nominal). Le nom propre sert à nommer, pas à caractériser. 'Mirza' désigne un chat, mais pourrait désigner un chien. 'Un chat' ne peut désigner qu'un chat, pas un chien.

L'emploi du nom propre permet ou aide l'acte de référence mais surtout, mais avant tout, il offre une anse.

Sont primaires :

Mirza, prends garde à ce que tu fais !

Le chat de ma voisine porte le même nom que le vôtre.

Sont secondaires :

Chat de ma voisine, prends garde à ce que tu fais !

Le Mirza que vous connaissez n'est pas le chat de ma voisine, même s'il porte le même nom.

On baptise (performatif par excellence) afin de pouvoir saisir (afin d'avoir l'anse).
Quand je dis :

Je suis Archibald

je donne à savoir, non pas qui je suis, mais comment on m'appelle (je donne l'anse).
Le 'qui je suis' se résumerait ici au choix dans une liste [Pierre, Paul, Archibald – moi, c'est Archibald]. Ceux qui me connaissent (m'ont dans leur liste) peuvent ainsi m'interpeller (fonction du vocatif, qui paraissait étrange à Wittgenstein – cf. PU §27).

Le nom qui trahirait qui je suis serait bien différent. Je ne peux l'approcher que via une auto-référence, vide de contenu car tautologique :

Je suis moi.

(et non pas : *Je suis Archibald / Je suis Archibald Michiels* qui est strictement à consommation externe, pour les autres)

Pour libérer cette référence de sa prison du moi, il ne me reste qu'à faire comme Dieu et proclamer

Je suis celui qui suis.

L'incorrection grammaticale est ici essentielle (c'est le cas de le dire). En français, si on a en effet

C'est moi qui suis venu vous trouver hier

on a aussi

Je suis celui qui est venu vous trouver hier

et non

* *Je suis celui qui suis venu vous trouver hier*

Je suis celui qui est signifierait seulement (!!!) que je suis celui qui élève l'existence au niveau de l'essence, mais encore une fois, à consommation strictement externe.

Le nom que l'on a pour soi ne peut pas être celui par lequel on est désigné, car ce dernier est irrémédiablement extérieur. Notre vrai nom nous appartient à nous seul, mais nous ne le connaissons pas, nous n'avons que le tautologique *Je suis moi*.

D'où l'immensité inouïe du cadeau que promet l'Apocalypse (2:17):

καὶ δώσω αὐτῷ ψῆφον λευκὴν, καὶ ἐπὶ τὴν ψῆφον ὄνομα καινὸν γεγραμμένον ὃ οὐδεὶς οἶδεν εἰ μὴ ὁ λαμβάνων. (et je lui donnerai un galet blanc et sur ce galet un nom nouveau écrit que personne ne sait sinon le recevant (traduction littérale))

Remarquez bien que celui qui écrit le nom sur le galet ne le sait pas – personne ne le sait hormis celui qui le reçoit. Notre vrai nom, dès lors qu'il serait connu par quelqu'un d'autre que nous, cesserait d'être notre vrai nom et redeviendrait l'anse par laquelle on nous saisit.

Si la fascination pour le prédicat est toute grecque, celle pour le nom est biblique. Elle va d'Adam à Scholem.

Adam qui donne aux animaux le nom qui est le leur – Dieu le regarde faire, et apprend de lui (19 adduxit ea ad Adam ut videret quid vocaret ea / omne enim quod vocavit Adam animae viventis ipsum est nomen eius / 20 appellavit Adam nominibus suis cuncta animantia / et

universa volatilia caeli et omnes bestias terrae – Gn 2, 19-20, dans la traduction de Jérôme³⁸).

On peut écrire (on a sans doute écrit...) de nombreuses pages sur la différence qui sépare les versets 19 et 20 – 19 nous montre un Adam baptiseur souverain : il choisit un nom et ipso facto ce nom devient celui de l'animal auquel il l'attribue ; Dieu est spectateur, attentif et amusé, dirait-on. Si 20 n'est pas une simple expansion/répétition de 19, on y voit un Adam qui sait d'instinct quels noms conviennent aux vivants de la Création ; il sait le nom qu'ils doivent avoir pour se réaliser pleinement, pour accéder à leur propre essence – ce nom leur appartient dès leur création, Adam ne fait que le révéler à eux-mêmes.

Dans sa lettre à Rosenzweig commentée dans l'opuscule de Derrida (*Les yeux de la langue*), Scholem dit que la langue est noms (*Sprache ist Namen*), ce qu'il faut comprendre comme l'attribution aux noms de l'essence même de la langue – c'est dans les noms que la langue elle-même pourrait se révéler, ce sont eux qui emprisonnent le mystère de la langue, le pouvoir qu'elle a sur la chose. Au creux de chaque nom – de chaque vrai nom, du nom adamique au nom promis par l'Apocalypse – repose l'essence de la chose et le destin de l'être.

Existence et essence

Ces fragments n'ont rien à ajouter à la question de l'être, si ce n'est ceci : la langue ne peut pas exprimer l'être sans se faire violence. L'usage du verbe être en arité 1 (usage absolu : *X est*) exprime l'existence et non l'être. Si en disant *Dieu est* je ne veux pas dire que Dieu existe, mais bien attribuer à Dieu la propriété d'être, je m'écarte de l'usage et je me vois contraint de gloser mon énoncé (Dieu possède la propriété d'être) en réduisant l'essence à une simple propriété que l'on peut prédiquer au même titre que toute autre.

Exister n'est pas être, ce n'est qu'accéder à l'être : toute existence a un début, et peut donc avoir une fin, même si cette fin est niée dans l'énoncé même (*X existe éternellement*).

La distorsion à laquelle force l'expression de l'être peut être étudiée dans la péricope 247 de la synopse de Aland (Aland 1978:328), péricope dont la désignation même en allemand offre le redressement de la violation entraînée par le désir d'exprimer l'être en opposition à la simple existence. Le titre allemand de la péricope est en effet *Ehe Abraham war, war ich* dans lequel le second war effectue le redressement. On a en effet dans le texte original (Jean 8:58) :

πρὶν Ἀβραὰμ γενέσθαι ἐγὼ εἰμί.

où le εἰμί va à l'encontre de la concordance des temps, violation respectée par la traduction latine (Vulgate) et les traductions françaises et anglaises :

Antequam Abraham fieret, ego sum
avant qu'Abraham fût, je suis.

³⁸ La traduction de Jérôme, par son emploi de la paire *apellavit/nominibus*, maintient une tautologie qui se trouve dans le texte hébreu (et également dans la traduction grecque de l'Ancien Testament, la Septante). Bon nombre de traductions françaises et anglaises, qui ont recours aux lexies *donner un nom* et *give a name*, font disparaître le problème de l'origine des noms au verset 20 – le verset 20 ne fait alors que reprendre le verset 19)

before Abraham was, I am

Le γένεσθαι du grec et le fieret du latin désignent d'ailleurs le devenir plutôt que l'être³⁹, reprenant la distinction ἦν / ἐγένετο qui est capitale pour la compréhension du Prologue de l'évangile de Jean (voir à ce sujet l'article John de Frank Kermode dans Alter et Kermode 1987). Saint Augustin était parfaitement conscient de cette distinction cruciale, et de la distorsion qu'elle introduisait, proposant lui-même le rejet du redressement obtenu par la substitution de *sum* par *eram* :

Intellege, fieret ad humanam facturam, sum vero ad diuinam pertinere substantiam. (...) Non dixit : Antequam Abraham esset, ego eram. (Augustin, In Iohannis Euangelium Tractatus CXXIV : XLIII, 17 (p.380))

39 Jean Grosjean traduit : *avant qu'Abraham ait existé, je suis* (La Bible, Nouveau Testament, Pléiade, p.303)

4. Sens et lexique/grammaire

Comment cerner le sens ?

=== Que décrit donc le dictionnaire ? Pas le savoir de qui que ce soit. Bien plutôt une norme, basée sur des observations qui ne concernent jamais directement le sens, car ce dernier n'est pas observable. Même les énoncés métalinguistiques les plus nets (x veut dire y / je donnerai à x la définition suivante : ...) ne donnent pas du sens, mais de la langue.

=== Le lexicographe tente de cerner les acceptions des mots qu'il veut définir en se basant sur trois types de ressources :

- a) le corpus lexicographique – ce que ses prédécesseurs ont fait, tant dans les dictionnaires monolingues que bilingues et multilingues.
- b) un corpus linguistique, dont la taille augmente sans cesse (des millions de mots) et qu'il faut analyser avec des outils informatiques appropriés (le calcul de divers types de cooccurrence joue ici un rôle de premier plan)
- c) son intuition – comme nous tous, le lexicographe pense qu'il connaît les acceptions principales des mots les plus fréquents de la langue ; il lui répugne d'avoir à aller à rebours de cette intuition. Si un ou plusieurs exemples du corpus le gênent, il dispose des concepts que l'on peut regrouper, avec Patrick Hanks (cf. Hanks 1998), sous l'appellation d'exploitations (métaphores, métonymies, dont il faut rendre compte, bien sûr, mais aussi emplois bizarroïdes qu'on se permet de gommer comme trop idiosyncrasiques).

=== S'il est vrai que les mots se tiennent et ne peuvent se définir qu'en opposition avec les autres du même champ lexical, il faut posséder ce champ lexical pour définir le mot. Mais il n'appartient au savoir de personne – le locuteur idéal est une vue de l'esprit. Selon le degré de richesse qu'on attribue au champ, les limites des items du champ varient. La définition est détermination des fines, des limites du territoire occupé par le mot. Un marteau doit être défini différemment selon qu'il s'oppose à maillet ou à pince et tournevis. Le problème est que non seulement le champ lexical à décrire n'a pas d'existence dans le savoir de quiconque à l'exception du lexicographe, mais son degré de structuration est lui-même variable pour un locuteur donné. Le dictionnaire doit choisir un niveau de description qu'il propose comme norme. Il n'est dès lors pas étonnant que le nombre et la précision des acceptions varient en fonction de la taille du dictionnaire. Rien ne fait mieux voir que les acceptions sont des artefacts et non des réalités à observer et à décrire.

Si les autres items du même champ me sont en grande partie inconnus, la définition d'un item donné ne me sera pas très utile : sorte de plante exotique ou terme technique désignant un outil de menuiserie me seront tout aussi profitables que des définitions plus acceptables pour les connaisseurs des domaines en question. Le dictionnaire ne peut s'adapter à la compétence lexicale de l'individu qui le consulte. Il positionne les définitions en fonction de la rareté de l'acception à cerner : un terme très technique, ou une acception restreinte à un domaine très spécifique, seront définis de manière très pointue. C'est donc le lexicographe qui décide de la

connaissance du champ lexical nécessaire à la pleine compréhension de la définition ; il se forge un locuteur qui possède la compétence lexicale adéquate. En conséquence, il ne peut que fixer une norme, même s'il s'affiche descriptif et résolument non normatif.

=== Dans son aimable récit *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, Eric-Emmanuel Schmitt met dans la bouche de son héros Momo (à la fois Moïse et Mohammed) une boutade portant sur l'utilité toute relative des dictionnaires : « Les dictionnaires n'expliquent bien que les mots qu'on connaît déjà » (p.37). A vrai dire on ne les connaît pas tout à fait, sans quoi on ne consulterait pas le dictionnaire, mais à tout le moins leur place est d'ores et déjà réservée dans notre représentation de l'univers – il ne manque que le mot. Un peu comme l'explication que donne un des interlocuteurs fictifs de Wittgenstein sur ce qu'est le roi aux échecs – si on sait tout du roi sauf qu'il s'appelle le roi, il ne reste qu'une place à remplir (et on peut décider de la remplir avec un autre mot que le mot roi, mais alors pour un usage strictement personnel). Momo consulte le dictionnaire pour comprendre le lexème **soufisme**. La définition donnée (courant mystique de l'islam, né au VIII^e siècle. Opposé au **légalisme**, il met l'accent sur la religion intérieure) l'envoie se promener à l'entrée **légalisme** (souci de respecter minutieusement la loi) et c'est là la pierre d'achoppement – Momo lit le syntagme défini 'la loi' en le décontextualisant, ou mieux en l'insérant dans le contexte de la vie de tous les jours – et voilà les voleurs, et la profession de son père (avocat) qui viennent se mêler au soufisme : Momo s'est égaré dans ce parcours pourtant relativement bref parce qu'il ne savait pas à quoi s'attendre – il craignait d'ailleurs que le soufisme fût une maladie...

=== Dès lors qu'un mot est acquis à la langue (et à un locuteur de cette langue), le mouvement va de la définition vers le mot à définir. La langue et le locuteur peuvent se passer de la périphrase que constituerait l'emploi en texte de la définition et la remplacer par le terme approprié, par nature beaucoup plus compact. L'utilisation de la périphrase sera désormais souvent ressentie comme trahissant une connaissance insuffisante de la langue, de ses ressources – il existe un terme approprié pour désigner ce que vise la périphrase, et il convient de l'utiliser. Et cependant, curieusement, le mouvement inverse se produit aussi : l'utilisation de la définition en lieu et place du terme qu'elle définit. Il est intéressant de traquer les occurrences de la lexie '**donner à voir**' (=montrer, tout simplement) dans les textes contemporains, tant littéraires que philosophiques. On constatera qu'au départ donner à voir est utilisé quand voir est conjoint à un autre verbe (donner à voir et à apprécier, par exemple), mais qu'il n'en va plus de même dans les occurrences récentes, où donner à voir est utilisé tout seul, et pourrait sans dommage être remplacé par montrer. Question de mode stylistique, sans doute, et rien de plus. Mais il n'est pas exclu que la lexie vienne à acquérir un sens propre, distinct de celui de montrer. Je n'ai pas pu observer que ce soit déjà le cas.

=== Si on pouvait directement observer les lexèmes et leurs acceptions ou les dériver algorithmiquement de données directement observables, il n'y aurait pas tant de latitude entre traitement polysémique et traitement homonymique d'une différence d'acception.

=== La définition ne peut et ne doit que présenter le positionnement du mot dans la langue, côté signification.

Définition de nom vs. définition de chose.

Relire Pascal, *De l'esprit géométrique*.

Dans la définition de nom, j'impose un mot au moment même où je définis le concept que ce mot est dorénavant censé recouvrir. Par exemple, je décris ce qu'est un nombre pair, et au même moment je donne à ce concept le nom de nombre pair. Dans la définition de chose, la chose préexiste à ma définition, et cette dernière est censée décrire ce que le commun des mortels entend par le nom qui désigne la chose. Lorsque la chose est un des primitifs de l'expérience humaine (temps, espace, grandeur, etc.), soit la définition de chose n'apportera aucun éclaircissement car elle tendra à être beaucoup plus complexe que la connaissance innée ou acquise que nous en avons, soit elle imposera une signification particulière sous le couvert de la simple description d'une signification reçue. On croira ainsi avoir accompli un grand pas en avant alors qu'on aura fait qu'offusquer le sens commun.

Où répertorier le sens ?

==== Le dictionnaire n'est pas l'œuvre de Dieu. Il se base sur une tradition, longue et respectable, certes. C'est un outil indispensable. Certes encore. Mais il ne détient le dernier mot sur rien. Ni dans sa macrostructure, ni dans sa microstructure, ni dans ce qu'il dit d'une entrée quelconque.

==== Caveat avant d'ouvrir le dictionnaire. La signification d'un item en contexte :

- a) ne peut pas être décrite exhaustivement (toute paraphrase entraîne une perte par rapport à l'énoncé paraphrasé) ;
- b) ne se trouve pas au dictionnaire ; le lexicographe n'a pas envisagé l'item dans cet énoncé précis ;
- c) varie ou en tout cas est susceptible de varier d'un locuteur à un autre ;
- d) n'est pertinente que pour ce contexte (contexte global d'énonciation et pas seulement contexte linguistique) ;
- e) n'est pas nécessairement dissociable de la signification de ses voisins (existence de lexies).

==== Il est intéressant d'étudier l'emploi du mot 'ou' dans les définitions. Partout où il y a disjonction, pourquoi ne pas distinguer deux acceptions ? On dira que cela dépend du degré d'enchâssement de l'opérateur de disjonction. Personne ne pense à définir porte comme ouverture du bâtiment **ou** (électr.) circuit possédant plusieurs entrées et une seule sortie.

Mais un ou dans un complément circonstanciel de lieu (en Afrique **ou** en Asie) ? Et que dire des x ou non, comme le avec ou sans anse examiné par Labov ou, pour prendre un exemple du Grand Robert (PORTE 1,2 Monument en forme d'arc de triomphe, **situé ou non** sur l'emplacement des portes (d'une ville)). Comment décide-t-on ? Mais on examine si les deux acceptions sont différentes, pardi ! C'est bien ce que je craignais...

==== Une investigation des acceptions des lexèmes. D'accord, mais ni lexème ni a

fortiori acception ne sont des données observables. Il s'agit d'artefacts, qui ne trouvent leur justification que dans la théorie dont ils sont des composants. Ce qui est observable, ce sont les mots en tant qu'entités typographiques (car nous sommes dans une culture de l'écrit). S'il nous plaît de rattacher les formes table et tables au lexème TABLE, s'il nous plaît d'y distinguer TABLE meuble et TABLE tableau de données, c'est notre affaire. Nous avons de bonnes raisons (distributionnelles) d'opérer le rattachement et de bonnes raisons pratiques de distinguer les deux acceptions. Dans la mesure où le dictionnaire s'engage à nous donner des acceptions, autant qu'il s'arrange pour qu'elles soient raisonnables. Mais il n'y a aucune garantie :

- a) d'une part qu'elles couvrent tout l'espace sémantique couvert par TABLE, puisque cet espace est à la fois indéterminé et extensible ;
- b) d'autre part, qu'elles soient reliées entre elles de manière systématique, de telle sorte qu'on puisse prédire l'existence d'une acception y si on a l'acception x.

J'entends quelque chose de beaucoup plus structuré et précis que le Par ext. ou le Par métonymie de nos dictionnaires. Notez que le concept de métonymie est lui-même entaché de métaphore, car la contiguïté sur laquelle se fondent les métonymies reçoit une interprétation volontiers métaphorique (contiguïté non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps, dans la chaîne de causalité, etc.).

=== Le nombre d'acceptions varie en fonction de la taille du dictionnaire, ce qui suffit à démontrer que la description de la signification que le dictionnaire offre n'est nullement contraignante.

=== Les acceptions décrivent des pôles. Au départ de ces pôles, on construit l'interprétation qui convient à l'énoncé. Il est parfois possible de passer d'un pôle à l'autre de manière raisonnée voire continue, et parfois le passage est discret et l'itinéraire en est perdu (absolument, ou seulement dans la compétence linguistique d'un locuteur donné). Il n'y a pas de pont entre PERCHE bâton et PERCHE poisson, quels que soient les enseignements de l'étymologie (j'ajoute que je les ignorais encore il y a quelques minutes ; et me relisant quelque temps après, je constate que je les ai déjà oubliés).

=== « Le mot x a deux acceptions. »

a) D'abord, comment détermine-t-on qu'il n'y a qu'un mot x avec deux acceptions y et y', et non deux mots x et x' monosémiques ? Réglons le problème en privilégiant la polysémie au détriment de l'homonymie, la question n'étant pertinente qu'au niveau de la présentation de l'information. Supposons donc deux acceptions.

b) Tout énoncé comprenant x a donc au moins deux interprétations ? Nullement. Donc, l'interprétation comporterait la sélection (le plus souvent automatique, inconsciente) de l'acception appropriée au contexte.

c) Partant, x ne peut avoir deux acceptions que parce que j'ai repéré deux interprétations suffisamment différentes de la même forme x ou de formes que j'ai appris à associer à x par des règles linguistiques fiables basées sur une récurrence

systematique, comme par exemple singulier/pluriel, masculin/féminin, 1^e/2^e/3^e personnes, etc.

d) L'interprétation est donc antérieure à la délimitation d'acceptions telle que pratiquée par le dictionnaire.

e) Donc, interpréter, ce n'est pas choisir une acception appropriée au contexte. Les acceptions résultent de l'analyse de l'interprétation, qui est recherche et attribution d'un vouloir dire.

=== La distinction dictionnaire (s'occupe de la langue) / encyclopédie (s'occupe des choses) est difficile à maintenir si le dictionnaire doit donner des définitions. En principe on devrait écrire :

CHAT : nom d'une espèce de félin... / nom donné à ...

DÉTRAQUER : verbe qui signifie...

mais on fait bien sûr l'économie des ouvertures métalinguistiques superflues, car parfaitement prévisibles. Insidieusement, on se met ainsi plus facilement à parler du chat réel, et on oublie le chat en langue. Or ce ne sont pas les mêmes animaux...

=== La distinction chose/mot est beaucoup plus nette si le mot vient à disparaître :

CHAT : nom donné anciennement au MINOU...

Qu'on ne dise pas que cette définition n'aurait alors plus de place dans un dictionnaire qui se voudrait synchronique. Le lecteur cultivé doit avoir accès à de nombreux mots qui ne sont plus d'emploi courant – un mot ne meurt pas, s'il a eu le bonheur d'être utilisé dans un grand texte, un de ceux qui fondent notre culture.

=== La définition aristotélicienne (genus+differentiae) est loin de convenir à tous les lexèmes dans toutes leurs acceptions. On consultera les 'définitions' de ENFIN dans le Grand Robert pour s'en convaincre.

C'est que la langue ne sert pas qu'à classer, qu'à décrire ; depuis Wittgenstein et Austin, on est beaucoup plus attentif à l'aspect faire de la langue ; je reviendrai sur cet aspect performatif. Il y a des mots dont on ne peut dire que ce que l'on en fait : si je dis que x est un juron, je ne me contente pas de le classer, j'indique sa fonction dans la langue. *Bordel !* dans ma phrase est bien différent de *bordel*.

=== Les dictionnaires donnent beaucoup d'informations. Question de tradition, question aussi de disponibilité de l'information (pensez aux indications de fréquence dans un corpus, dont on ne disposait pas il y a quelques dizaines d'années seulement). Peut-être est-il souhaitable de considérer les fonctions du dictionnaire ab ovo. Un type d'information qu'on n'y trouve pas de manière systématique, loin s'en faut, est le pouvoir de négocier la signification : quels sont les lexèmes qui acceptent le plus facilement de faire métaphore ? Dans un ensemble tel que verbe+objet, lequel des deux tend à rester littéral, lequel cède et laisse sa signification se négocier ? Dans briser une carrière, briser cède plus que carrière. Il ne faut pas se hâter d'en conclure que c'est toujours le verbe seul qui cède dans le groupe verbe+objet : qu'on pense à retourner toute la maison (pour trouver quelque chose).

=== Dans une entrée polysémique, quelle acception a priorité dans la conscience linguistique du locuteur ? De deux entrées homonymiques, laquelle est

prédominante ? On peut imaginer le petit test que voici, sous forme de squelette de dialogue où X est l'item (dans l'exemple : perche) dont on cherche l'acception (ou l'homonyme) prioritaire et Y/Z (dans l'exemple : poisson/bâton) une explicitation de l'acception dont on veut établir le caractère non prioritaire.

A : – on a parlé de 'perche' (X).

B : – perche perche (XX) ou perche poisson (XY) ?

B' : – perche perche (XX) ou perche bâton (XZ) ?

B'' : – perche poisson (XY) ou perche bâton (XZ) ?

Si B et B' semblent tous deux assez obscurs, alors que B'' est seul parfaitement acceptable, on en conclura qu'aucun des deux homonymes (ou aucune des deux acceptions) ne ressort vraiment. Si j'applique le test à VOLER, je constate que, pour moi, B est de loin supérieur à B', presque aussi bon que B'' :

A : – on a parlé de 'voler'

B : – voler voler ou voler dérober ?

B' : – voler voler ou voler comme l'oiseau ?

B'' : – voler comme l'oiseau ou voler dérober ?

Il serait intéressant de déterminer si ce test donne des résultats convergents ou divergents sur un échantillon de locuteurs statistiquement pertinent.

==== La linguistique a pour tâche de rendre compte de la distribution des éléments linguistiques. Ces éléments eux-mêmes ne sont pas des données, mais des artefacts qui permettent l'expression la plus économique et générale des phénomènes de distribution. Ici aussi, tout se tient.

Toutefois, dès qu'on veut, non seulement décrire un corpus donné, mais aussi prédire, il faut passer aux déterminants de la distribution elle-même. On retrouve alors tous les problèmes liés à la détermination et à la caractérisation des interprétations.

Prenez lire. L'objet de lire désigne de l'information, typiquement de l'information écrite, mais par extension tout type d'information :

a) *Il sait lire l'avenir dans les fonds de tasse de thé.*

b) *Je lis la mer.*

a) est un emploi stéréotypé et sera sans doute attesté, mais b) ? Pour comprendre b), il faut avoir dégagé l'élément information des objets de lire. Or, le vent, la mer, etc. ne seront pas classés comme information sur base d'une analyse de leurs occurrences dans un corpus, aussi vaste soit-il. Il faut aller au-delà d'une analyse distributionnelle pour rendre compte des exploitations de la norme.

==== Les progrès de la dictionnaire permettent d'envisager une organisation du lexique où tout item (lexème ou élément de lexie) peut jouer le rôle de centre à partir duquel explorer tout le lexique, et ce selon un réseau de relations de diverses natures :

a) formelles : mots voisins dans l'ordre lexicographique ; homophones et mots proches phonétiquement ; mots de même terminaison, de même longueur, etc.

b) morphologiques : produits de la morphologie inflectionnelle et dérivationnelle de

l'item (dérivés attestés ou non, dans le cas de suffixes et préfixes productifs)

c) syntaxiques : valence, facettes (slots), etc., toute la description de l'environnement syntagmatique dans lequel l'item peut s'insérer

d) phraséologiques : lexies atteintes au départ de l'item (et vice versa, s'il s'agit d'une lexie)

e) sémantiques : liens thésauriques (hyperonyme, hyponyme, synonymes, antonymes) ; liens définitoires (A se retrouve sous l'acception x dans la définition de B sous son acception y, etc.)

f) relations de valeur : orientation positive ou négative ; est le négatif de... ; est le positif de...

g) relations de pouvoir de négociation de la signification : métaphorique pour x ; métonymique pour z, etc.

h) performatives : actes de langage auxquels l'item a part

i) rhétoriques : rôle de l'item dans l'organisation du discours ; corrélatifs, connecteurs de même valeur ou de valeur opposée, etc.

j) stylistiques : items de même niveau de langue, etc.

k) étymologiques : relations sur base d'un étymon commun
etc.

==== Pour chaque lexie, le dictionnaire devrait fournir :

a) la forme la plus canonique possible (souvent le dictionnaire se contente d'un exemple, sans tenter de faire le départ entre ce qui appartient à la lexie et ce qui appartient à son environnement)

b) pour chaque élément acceptant variation, la nature et le degré de cette variation, ainsi que les variations structurelles affectant la lexie tout entière (on peut convenir qu'en l'absence d'information contraire les formes non marquées – singulier pour le nom, infinitif pour le verbe, etc. – sont susceptibles de varier, alors que les formes marquées ne représenteraient qu'elles-mêmes).

C'est là beaucoup demander – on peut fixer des limites, mais elles auront quelque chose d'arbitraire. Les lexies se laissent manipuler plus qu'on ne le pense – c'est la composante du lexique où la créativité se manifeste le plus ; tant que la lexie est reconnaissable, la variation est permise. Reconnaissable pour qui ? c'est là la question – en langue autant qu'ailleurs, *intelligenti pauca*...

c) une référence à la lexie sous chacun de ses composants, y compris les mots outils (nécessaire à l'étude de ces mots outils)

d) pour chaque item lexicalement plein de la lexie, là où c'est possible, relier l'acception en lexie à une acception proche hors lexie (pour l'étude de la malléabilité des acceptions)

e) origine et nature de la lexie (proverbe, citation, etc.). Dans le cas des citations, distinguer nettement dictionnaire de citations et dictionnaire de langue. Il faut qu'une citation soit manipulable pour qu'elle entre dans la langue. L'inconscient est structuré comme un langage : pour le dictionnaire de citations ; le cœur a ses raisons : citation tronquée pour le dictionnaire de langue

f) justification textuelle (fréquence dans un corpus) pour la forme canonique et les variantes.

Les lexies.

On les définit fréquemment comme des structures dont l'interprétation est non-

compositionnelle. Une oie blanche qui reçoit le même type d'interprétation qu'un ballon rouge, c'est un groupe nominal standard. On calcule le sens de oie blanche au départ des acceptions pertinentes de oie et de blanche, qu'on combine selon des règles de composition du sens ; on a dès lors une interprétation compositionnelle. Oie blanche qui reçoit l'interprétation de fille niaise, reçoit cette interprétation en bloc, de manière non-compositionnelle ; on ne tente pas de donner une acception de oie qui soit fille, et de blanche qui soit niaise.

Tout cela semble très raisonnable, jusqu'au moment où on exige de voir ces règles de composition du sens. Quelle est la règle de composition qui unit un objet au verbe transitif qui le régit ? On est bien incapable de la formuler ; on soupçonne qu'il y a un grand nombre de telles règles, peut-être une 'règle' pour chaque cas, ce qui enlève au concept de règle toute valeur opératoire.

On en revient au critère distributionnel ; je pose *oie blanche* (fille niaise) comme lexie, car je n'ai pas d'autre contexte où oie=filles et blanche=niaise. On remarquera que le découpage sémantique suit ici la découpe syntaxique ; la distribution s'applique aux items, pas à leurs acceptions. Cependant, pour déterminer les acceptions de oie et de blanche, j'ai dû prendre en compte les couples oie+blanche que me fournissait mon corpus, avec l'interprétation que leur insertion dans le corpus suggérait, c'est-à-dire, dans un certain nombre de cas, fille niaise. Cette méthodologie n'est pas dépourvue de circularité.

Il y a une autre façon d'aborder les lexies. Dans cette conception, les lexies sont des structures qui présentent un certain nombre de restrictions, plus ou moins sévères, sur leur potentiel de variation lexicale et de manipulation syntaxique. La difficulté ici est que la langue permet pratiquement tout, si bien que les manipulations exclues apparaissent bel et bien, mais dans des énoncés dont tout le sel réside dans la reconnaissance du caractère normalement exclu de la manipulation. La blancheur de cette oie – pas de problème hors lexie, blanc a généré blancheur selon une règle de nominalisation bien établie. *La blancheur de cette oie est à vous couper le souffle* – la lecture préservant la lexie est possible, mais l'énoncé est perçu comme un jeu avec la langue. De même pour *Cette oie est encore bien blanche* et d'autres énoncés qui jouent à transgresser la fixité de la lexie.

Notez que cette approche rejoint la première dans son fondement – la fixité est sans nul doute à attribuer au manque d'indépendance sémantique des items constituant la lexie. Les considérations pertinentes dans le choix de l'approche sont de nature méthodologique – privilégions ce qui est directement observable.

La décomposition en sèmes

La décomposition sémique pose le problème de la nature des sèmes.

a) S'il s'agit d'éléments de la langue, la décomposition sémique n'est qu'une variante pauvre de la paraphrase, pauvre car les sèmes sont donnés en alignement, concaténés, alors que la paraphrase fait jouer toute la structure du discours. De plus, ces concaténations de sèmes sont des paraphrases peu acceptables, et en conséquence on ne peut pas estimer la pertinence de l'équivalence d'interprétation entre concaténation de sèmes et lexème sous une acception donnée.

Une telle décomposition sémique n'est pas supérieure aux postulats de sens

(meaning postulates).

Rastier a raison de souligner que le sens est une structure et non un inventaire de traits et que donc l'énumération de sèmes ne permet pas de représenter la structure des significations lexicales. (in Rastier et al. 1994:48-50).

b) Mais on répliquera qu'il ne s'agit pas d'éléments de langue. Les sèmes sont de purs artefacts, et on aurait pu tout aussi bien les appeler S^1 , S^2 , ... S^n . Notez que personne ne le fait. On invoque la très piètre lisibilité des analyses qui découleraient de l'utilisation d'un tel système de sèmes. En fait, on veut jouer sur deux tableaux : ce sont des éléments de langue, et ce n'en sont pas.

Si les sèmes ne sont pas des éléments lexicaux, on ne pourra en établir la pertinence qu'en les reliant à de tels éléments⁴⁰. Si cette relation prend la forme d'une paraphrase ou d'une définition, on n'aura rien gagné. Si elle prend une autre forme (laquelle ?), il faudra démontrer qu'elle est linguistiquement pertinente, sinon la décomposition sémique ne pourra pas avoir la prétention d'expliquer quoi que ce soit.

La définition cœur du dictionnaire monolingue

Les dictionnaires monolingues ont pour but essentiel d'aider à l'interprétation, en associant aux items lexicaux (formes textuelles redressées) des **définitions** assorties de conditions.

La définition est centrale au dictionnaire monolingue, comme la traduction l'est au dictionnaire bilingue ou multilingue. Centrale, c'est-à-dire que tout tend vers elle, tout la sert. Les différents autres types d'information que donne le dictionnaire monolingue sont en effet des **conditions** sous lesquelles la définition peut être associée à la forme textuelle rencontrée, la définition offrant elle un **potentiel de signification** à **négoier** pour établir le **vouloir_dire** du texte.

Concrètement, confronté à

S'estimant l'unique possesseur désormais de ce savoir occulte, il souriait d'aise
je ne lis pas la **définition** de *savoir, n.* pour établir que la forme textuelle *savoir* de mon texte est à ramener au **nom savoir**. J'utilise ma connaissance de la morphologie et de la syntaxe du français pour établir qu'est satisfaite la condition grammaticale sur le potentiel de signification encapsulé dans la définition de *savoir, n.*

On croit souvent qu'une bonne définition doit pouvoir se substituer en contexte au terme à définir. Il n'en est rien. La définition donne un ensemble de significations – il appartient à l'utilisateur du dictionnaire de choisir celle qui convient et de **négoier** son apport sémantique à l'élaboration d'une interprétation pour l'énoncé dans lequel figure l'item en question.

Il est aisé de démontrer que l'exigence de substituabilité du *definiendum* par le *definiens* conduit à une impasse dans le cas de certaines parties du discours, comme par exemple de très nombreux adverbes (ceux qui ont une valeur

⁴⁰ Comme le souligne Benveniste, « la langue occupe une situation particulière dans l'univers des systèmes de signes. Si l'on convient de désigner par S l'ensemble de ces systèmes et par L la langue, la conversion se fait toujours dans le sens S->L, jamais à l'inverse. » (Benveniste 1974:54)

essentiellement discursive) et toutes les interjections. Pour satisfaire à l'exigence de substituabilité, il faudrait une définition telle que:

Purée ! (int.) : *Putain !*

et vice-versa, je suppose.

Mais même dans le cas des noms et des verbes, il s'agit vraiment de négocier la contribution sémantique de la définition. On se souvient du Père jésuite de la Quatrième Provinciale, qui dit:

« *Oùy, c'est à dire que vous voulez que ie substituë la definition à la place du definy, cela ne change iamais le sens du discours, ie le veux bien* ».

Mais en y regardant de plus près on constate que la définition qui est donnée du definiendum **grace actuelle**, à savoir *vne inspiration de Dieu par laquelle il nous fait connoistre sa volonté, & par laquelle il nous excite à la vouloir accomplir*, n'est nullement substituée au definiendum par le Père, qui affirme:

« *Nous soutenons donc comme vn principe indubitable, qu'une action ne peut estre imputée à peché si Dieu ne nous donne auant que de la commettre, la connoissance du mal qui y est, & une inspiration qui nous excite à l'euyer* »

On remarquera l'effet du glissement de l'action à accomplir vers l'action à éviter, qui conduit à la transformation de *faire connaître sa volonté* en *donner la connaissance du mal qui y est* et à *la vouloir accomplir* en *à l'éviter*. Le Père a véritablement négocié l'apport sémantique de la définition, c'est-à-dire qu'il en a repris les éléments essentiels, et leur a fait subir les transformations qu'imposait la construction d'une interprétation pour l'énoncé hôte. Cette malléabilité des définitions devrait être examinée soigneusement dans le cadre d'une étude de l'interprétation.

Parmi les services qu'on attend d'un dictionnaire, on trouve donc en tout premier lieu une aide à la constitution d'une interprétation. Le dictionnaire est censé donner les significations d'un mot, qu'on peut définir ici comme une chaîne de caractères (incluant ou non des espaces) que l'on peut ramener à une des entrées du dictionnaire, en respectant les conditions sur la chaîne qui concernent notamment sa possibilité de redressement morphologique sur la forme de l'entrée (je peux ramener l'élément textuel *savons* au nom **savon** et au verbe **savoir**, par redressement morphologique), mais aussi le contexte dans lequel la chaîne s'insère (à la fois le contexte local – par exemple polarité négative ou plus généralement contexte non-affirmatif – et contexte global – par exemple étiquette matière telle que méd(ecine). ou agr(iculture)). Par exemple, si mon énoncé est 'Y doit pas s'emmerder dans son nouveau boulot, t'as vu sa nouvelle bagnole?', il importe que le dictionnaire spécifie la nécessité d'une négation sur *s'emmerder* pour dégager l'acception **ne pas s'emmerder** = gagner beaucoup d'argent⁴¹, et il importe que je sois capable de redresser pas en **ne pas**, ce que je suis autorisé à faire sur base d'une autre étiquette, de style cette fois, telle que *fam(ilier)*.

Dès lors que la ou les significations potentielles (qui répondent aux conditions spécifiées sur la chaîne et son environnement, ou du moins n'y contreviennent pas trop ouvertement) sont isolées, le lecteur fait l'essai des significations proposées, à la recherche du meilleur appariement (ce n'est que rarement que le lecteur décide que l'acception qui conviendrait à l'énoncé n'est pas reprise au dictionnaire, et peut-être

⁴¹il s'agit d'une acception assez récente, je crois.

a-t-il tort d'avoir autant de confiance dans l'exhaustivité du répertoire des significations répertoriées au dictionnaire).

Nous l'avons souligné, ce meilleur appariement ne signifie pas que la signification retenue est insérable en contexte, en lieu et place du definiendum. Il faut développer une contribution sémantique de l'item qui ne s'éloigne pas trop, mais surtout ne s'éloigne pas trop de manière non standard, de l'acception donnée par le dictionnaire et retenue comme la plus pertinente au contexte. L'éloignement standard, c'est-à-dire essentiellement par métaphore ou métonymie, le lecteur est généralement disposé à en accepter la nécessité, le cas échéant. Il lui arrivera de préférer un sens éloigné au sens répertorié, s'il peut atteindre ce sens via les voies familières de la métonymie ou de la métaphore, se disant que ces mécanismes d'extension du sens sont implicitement permis par la pratique lexicographique (tout ce qui se cache derrière le *Par ext.* des dictionnaires).

Le lecteur est toujours guidé par des configurations de signification en train de se former; ces configurations correspondent généralement aux structures syntaxiques également en train de se former, mais il convient de souligner à nouveau que les structures syntaxiques n'ont aucun invariant sémantique (qu'on pense quelques instants à la relation sujet – groupe verbal dans les énoncés suivants: *white cars were blocking the road / white cars sell well / white cars are a nuisance to keep clean / white cars enjoy my preference*). La configuration qui permet clôture est l'énoncé tout entier, et la taille de cet énoncé est très variable, et ne se découvre qu'après coup, c'est-à-dire à l'issue du processus interprétatif.

La propriété du sens de se laisser 'négocier' en contexte assure la possibilité de créativité lexicale. Une nouvelle lexie s'établit parce que 'prend' et puis s'impose une extension 'standard' de ses éléments. Il est aisé après coup de rendre compte de ce qui s'est passé, mais il ne l'est pas du tout de prédire les extensions sémantiques qui donneront lieu à l'établissement de nouvelles lexies. Pour comprendre comment est née la lexie 'faire flèche de tout bois', on se resituera sans peine dans un monde où la fabrication de flèches était une nécessité pressante. On pourra aussi, du côté purement formel, indiquer comment l'absence d'article devant flèche est un signal de lexicalisation en français. On pourra même expliquer des 'corruptions' de la lexie telles que faire feu de tout bois. Mais on aura bien de la peine à prédire les nouvelles lexies qui se formeront dans le futur autour des items lexicaux flèche, feu et bois.

Nous avons parlé des acceptions comme s'il s'agissait de données qu'il suffisait au lexicographe de collecter; notre utilisation du verbe répertorier a également contribué à faire croire que nous épousions cette vue simpliste. Il n'en est rien – il est évident pour nous que les acceptions sont des constructs, c'est-à-dire des objets qui naissent d'un travail animé par des visées théoriques établies pour simplifier la tâche du lexicographe – rendre compte de la contribution sémantique des items lexicaux au processus d'interprétation des énoncés.

Comparez (nous supposerons pour les besoins de l'exemple que tous les dictionnaires donnent exactement deux acceptions du mot *flèche* – c'est de toute évidence faux, mais on verra que cette simplification est innocente pour notre argument):

A. a) *L'homme a deux bras.*

- b) L'anatomie attribue deux bras à l'homme.*
B. a) Le mot flèche a deux sens.
b) La lexicographie attribue deux sens au mot flèche.

On conviendra que A.a est central, tout comme B.b. La lexicographie est 'après coup', tout comme l'anatomie. On entend par là que ces disciplines ont pour objet d'étude un champ du réel, qu'elles ne peuvent pas 'malmener' au-delà de certaines limites. Mais ce qui les rend fort différentes, c'est le rapport entre **l'observable** et **le posé**. En anatomie (mais peut-être seulement dans une vue simpliste de cette discipline que je ne possède pas), l'observable prend le pas sur le posé. En lexicographie, le rapport est beaucoup moins direct entre ce que l'on observe et ce que l'on pose pour en rendre compte. Autrement dit, l'observable pourrait conduire à un posé tout différent, et le posé pourrait s'imposer à un observable tout différent. Le posé a acquis de l'indépendance, mais il y a un prix à payer – il se retrouve en compagnie potentielle d'autres posés qui auraient autant de 'réalité' que lui.

Les définitions naïves

J'entends par là celles que l'on construit pour expliquer le sens et/ou l'usage des mots aux enfants, ou aux étrangers qui s'efforcent de parler notre langue tant bien que mal, et dont nous ne connaissons pas la langue.

- *Qu'est-ce que ça veut dire 'Il pleut' ?*
- *C'est quand il y a de l'eau qui tombe du ciel.*

L'exemple est quelque peu controuvé, j'en conviens. La définition se fera par monstration pour l'enfant, et l'étranger qui connaît les mots eau, tomber et ciel, sans parler du gallicisme 'il y a + nom + relative' maîtrisera en toute vraisemblance la locution 'Il pleut'. Mais là n'est pas la question. La propriété qu'il faut mettre en exergue, c'est que le définiens ne peut nullement se substituer au definiendum : *Il tombe de l'eau du ciel / Il y a de l'eau qui tombe du ciel* seront utilisés uniquement s'il y a de l'eau qui tombe du ciel mais... qu'il ne pleut pas !

Dès lors qu'il existe une manière 'standard' de dire quelque chose, c'est-à-dire l'association reçue d'une expression linguistique et d'une situation, seule l'expression en question peut être utilisée pour se référer à la situation en question. Si elle ne l'est pas, l'interlocuteur se pose la question de savoir pourquoi elle ne l'a pas été ; en dehors d'un contexte métalinguistique (comme celui de la définition naïve), il conclut que si elle ne l'a pas été, c'est parce qu'elle n'était pas appropriée, et qu'elle ne l'était pas parce que la situation n'était pas celle qui est associée de manière standard à l'expression linguistique en question.

'Il pleut' si et seulement si 'il y a de l'eau qui tombe du ciel' ne peut être lu que sur l'axe métalinguistique, celui de la langue qui parle d'elle-même. Cet énoncé n'implique en rien l'équivalence de ses deux énoncés membres.

D'une manière plus générale, il faut se garder de croire que le concept de littéralité va nous aider beaucoup dans notre exploration du sens. Pourquoi un sens est-il littéral et un autre pas ? Il n'est pas possible de dissocier la langue de ses emplois, y

compris bien sûr l'emploi métalinguistique, particulier mais nullement pathologique ou déviant.

=== Qu'est-ce qu'on prend la peine de nommer ? Et pourquoi ?

Considérons l'image d'un intérieur de maison, salle à manger ou salon. Si je découpe un morceau arbitraire de cette image, je n'aurai pas de nom pour désigner le morceau de réel que l'image représente. J'aurai un morceau d'image, et un morceau de réel, c'est tout.

Si maintenant je découpe la table et les six chaises assorties, je n'ai toujours pas de nom, mais je suis tout prêt à accepter que c'est peut-être dû à un trou dans mon vocabulaire, à ma connaissance insuffisante du français. Je ne serais nullement étonné d'apprendre qu'il y a un terme qui désigne une table et les chaises assorties. On nomme donc ce qu'on risque de retrouver, c'est-à-dire des éléments semblables dans une configuration semblable. Je reverrai demain une table et ses chaises. Je risque de ne pas revoir, formant le même ensemble, une manche du veston du mari, un demi-chat, le dossier d'une chaise, un pied d'une autre, un morceau de table. Le réel est découpé par la langue, détaché du fond, et par là l'homme se l'approprie mentalement.

J'appelle mon morceau arbitraire d'image un *borque* (remarquez que *barque* est pris, mais il y a *birque*, *burque*, *bourque*, *berque*, etc. – il reste énormément de place dans le dictionnaire, en dépit des contraintes phonologiques sur la forme du mot). Aucune d'objection à cela, mais il y a très peu de chances que le mot prenne – et s'il venait à prendre, il est certain qu'il ne désignerait pas ce morceau d'image auquel je fais allusion. Mais il pourrait désigner un morceau arbitraire d'image. Il pourrait même désigner un mot dont on n'a que faire car il désigne une configuration que l'on ne rencontrera plus. Nous voilà dans la métalangue.

=== Pour lire le texte du dictionnaire on met en oeuvre des stratégies d'interprétation tout à fait spécifiques. Rastier (dans Rastier et al. 1994:48) donne comme exemple de définition 'dictionnaire' CHEVÊCHE : petite chouette. Or, si une petite chouette est à coup sûr une chouette, elle n'est pas nécessairement une chevêche. La lecture appropriée repose sur le caractère incongru d'une lexicalisation de petite chouette en CHEVÊCHE sur le modèle de petit garçon en GARÇONNET⁴².

=== L'enrichissement du lexique se fait le plus souvent grâce aux ressources d'une morphologie dérivationnelle ou compositionnelle productive, et les processus permettant la création de mots nouveaux au départ de mots existant déjà sont légion. Mais il y a aussi des mots et des acceptions qui tombent en désuétude. Cependant, dans une culture fondée sur l'écrit, il faut que nous assurions la lisibilité de notre héritage. La traduction pure et simple s'impose quand on remonte suffisamment loin dans le passé. Mais il y a une zone dangereuse (Montaigne s'y trouve déjà, Racine s'y trouve encore) où l'on n'a pas le sentiment qu'on ait vraiment besoin d'aide

⁴² On notera en passant que le Petit Robert (édition 2003) ne donne pas de définition de *chevêche*, mais renvoie à l'article 1. *Chouette*. Mais dans cet article on trouve seulement un renvoi, à savoir *chouette chevêche* → *chevêche*. Après cette petite promenade, on sait seulement que la chevêche est une chouette, et nullement en quoi elle se distingue de ses cousines...

lexicale. Or, si le contresens nous met en alerte, le faux sens ne nous arrête pas nécessairement.

=== On sait que les enfants se plaisent à jouer avec des mots qui ne veulent rien dire. Les chansons pour enfants, les comptines, les refrains nous en donnent maint exemple. Les poètes sont censés partager ce goût. Le Jabberwocky de Lewis Carroll n'en est-il pas la preuve ? Oui, mais le poète estime souvent nécessaire le clin d'œil à l'adulte, la référence qui échappera à l'enfant et qui fait, croit-il, tout le sel de son invention lexicale. Car le mauvais réflexe, c'est bien celui de l'adulte, celui qui nous fait dire d'emblée : « Mais ça ne veut rien dire ». On me permettra de donner une fois encore un de mes textes en exemple. Il s'agit de la chanson enfantine que voici :

La p'tite roche de rien

Mais que fait-elle que fait-elle donc
la p'tite roche de rien ?
Ah ! que fait-elle que fait-elle
la p'tite roche de rien ?
Trestel ? Elle ne tresse point.
Trégastel ? Elle ne trégasse point.
Plougastel ? Elle ne plougasse point.
Mais que fait-elle que fait-elle donc
la p'tite roche de rien ?
Ah ! que fait-elle que fait-elle
la p'tite roche de rien ?
Elle fait rien, rien, rien,
la p'tite roche de rien.
Elle fait rien, rien, rien.
Rien.
Que dalle !

Remarquez que les créations lexicales – les verbes plougasser et trégasser – n'y sont introduits que par clin d'œil à la toponymie bretonne. Tout le texte est d'ailleurs construit autour de noms de villes des Côtes-d'Armor : La Roche Derrien, Trestel, Trégastel, Plougastel. Voilà donc encore un univers poétique qui a besoin de justification pour se permettre de créer un mot – la belle affaire ! Quand pour encourager le mouvement des flots, les jours de grande marée et de grand vent, je crie d'abord – phase préparatoire – 'à la brouexhais, à la brouexhais, à la brouexhais', et quand se présente une grosse vague dont le vent va écrêter la gerbe d'écume et me couvrir d'embruns, 'à la dominière !', j'emprunte encore à des toponymes de la Bretagne (à tout le moins, la brouexhais et la dominière en ont l'air – quartiers des environs de Rennes et de Saint-Brieuc, par exemple, où on a bel et bien La Brohinière, Le Crouais, etc.). Mais qu'on ne m'objecte pas que « ça ne veut rien dire ! ». Je viens précisément de vous expliquer ce que ça voulait dire (le **jeu de langage**, dirait Wittgenstein) : c'est l'encouragement à la marée montante – et peu me chaut qu'elle n'en ait rien à faire... Le besoin d'appropriation est mien – la langue est toujours tournée vers nous.

=== On peut explorer les mécanismes de l'interprétation en considérant les questions suivantes (je reviendrai sur les quatre dernières) :

a) Quel type de nouveau mot peut-on imaginer ? Pourquoi essentiellement des noms désignant des objets ?

- b) Quelles nouvelles acceptions peut-on imaginer pour un nom, un verbe, un adjectif ? Dans quelles directions une acception donnée se laisse-t-elle « tirer » ?
- c) Où se situent les principales disparités entre acceptions dans deux dictionnaires monolingues de granularité semblable ?
- d) Quelles sont les polysémies régulières, comme celle qui génère l'acception contenu en présence de l'acception contenant (tout un wagon de charbon, tout un coffre de pommes) ?
- e) Comment remplit-on les fossés entre verbe et objet, par exemple lorsque le verbe semble réclamer une action et reçoit un nom (commencer, finir les escaliers) ?
- f) Quelle attitude adoptons-nous face à un texte produit aléatoirement et dont on connaît le mode de production – ou dont on ne connaît pas le mode de production et qu'on nous présente comme de la littérature ?
- g) Quelles interprétations donne-t-on à des composés nominaux nouveaux
- 1) construits avec des éléments connus (une forêt de vaches)
 - 2) construits avec des éléments inconnus (un blorque de table/ de tables/ à tables) ?

Définition et analyticité

Est dit **analytique** un énoncé dont on peut établir la vérité ou la fausseté sans « consulter le monde », par simple connaissance de la langue de l'énoncé en question.

L'analyticité est ainsi liée directement au travail lexicographique, car il faudra se reporter aux définitions des items pour saisir leurs caractéristiques essentielles, les choses que l'on sait sur le mot et la chose qu'il désigne si l'on se prétend capable de comprendre et d'utiliser ce mot dans l'acception envisagée.

Le lexicographe rédige, on le sait, des définitions plus ou moins 'encyclopédiques', c'est-à-dire parlant plus ou moins de la portion de réel que le mot est censé recouvrir. On pourra dès lors considérer comme analytiques des énoncés que la plupart des philosophes r pudieraient comme tels, désirant s'en tenir à une caractérisation moins large de l'analyticité. Martin (Martin 1992:24) considère analytiques les énoncés suivants :

Les chimpanzés vivent en Afrique.

Les chimpanzés ne sont pas carnivores.

sur base de la définition 'commune' du chimpanzé, qui est en grande partie 'encyclopédique'.

L'analyticité est beaucoup plus pertinente dans le cas de définitions par stipulation, les définitions de nom de Pascal évoquées au point précédent.

Il ne faut pas dire qu'un énoncé analytique ne nous apprend rien ; il ne nous apprend rien que si nous possédons la définition à laquelle il correspond. Mais cela revient à dire que nous n'apprenons rien quand on nous dit ce que nous savons déjà (ce point même est d'ailleurs contestable) ; or nous apprenons la langue en même temps que le monde, nous n'allons pas à la découverte du monde munis d'une connaissance de la langue qui inclurait tout l'appareil lexicographique de la langue, et notamment le corpus entier des définitions.

Il est à noter que la définition lexicographique n'a pas pour unique but l'identification

de l'item qu'elle caractérise ; elle ne sert pas uniquement à 'fixer la référence'. Si c'était son unique but, elle s'en tiendrait souvent aux propriétés les plus utiles pour l'identification, qui sont les plus saillantes des caractéristiques physiques, au premier chef les visuelles. Mais comme le dit Pascal, on est très mal servi par une définition de l'homme qui en fait un bipède sans plumes. Le lexicographe offrira ce qui est saillant dans la culture véhiculée et en large part construite par la langue, et le concept d'analyticité aura donc une définition large.

Le lexicographe ne cherche pas non plus à donner des définitions uniquement correctes du point de vue de l'état des connaissances dans les différentes sciences. On pourrait concevoir des définitions de l'homme tout à fait précises et univoques, qui feraient par exemple état de la formule chromosomique (comme on pourrait définir les individus par référence à leur ADN), mais qui n'auraient aucune place dans un dictionnaire de langue.

Si l'analyticité est liée à la définition, la définition est liée à la culture d'une communauté donnée à une époque donnée. Dans son célèbre essai intitulé *The meaning of 'meaning'* (dans Putnam 1975) Putnam imagine de donner à notre Terre une planète miroir (Twin Earth), où tout est comme chez nous excepté la formule chimique de l'eau (toutes les autres caractéristiques de l'eau sont partagées). Il place sur ces deux planètes respectivement deux individus, Oscar 1 et Oscar 2, qu'il fait vivre vers 1750, avant que la formule chimique de l'eau ne soit découverte. Les deux Oscar partagent donc entièrement le concept d'eau, et les dictionnaires consultables sur la Terre et sur sa planète miroir sont censés donner exactement les mêmes informations. Putnam écrit alors cette phrase absolument étonnante :
it would have taken their scientific communities about fifty years to discover that they understood the term 'water' differently⁴³.

La surprise est dans le terme 'understood'. Nous comprendrions donc ce qu'ils voulaient dire, les pauvres Oscar, mais eux ne le savaient pas. Il y a une vérité absolue, nous la possédons, ils ne la possédaient pas. Nous seuls savons ce qu'ils comprenaient. Le problème est que nous sommes bien sûr les Oscar des générations futures, et donc que nous ne comprenons à peu près rien de ce que nous disons, car il y a énormément de chances que les progrès de la connaissance scientifique nous amènent (nous=l'Humanité) à réviser toutes nos connaissances, y compris les plus fondamentales.

Il faut s'y résigner : la vérité est une vérité au temps x. Il n'est pas nécessaire d'attendre éternellement pour savoir ce qu'on veut dire.

Un problème similaire est posé par un passage de l'œuvre posthume de Gareth Evans, *The Varieties of Reference* (Evans 1982). Il imagine un locuteur à qui on a fait croire que l'individu appelé Harold Macmillan possédait exactement toutes les propriétés associées dans le monde réel à Edward Heath. Dans une telle situation, lorsque ce locuteur porte son attention sur l'individu en question, Evans avance « qu'il est certainement raisonnable de dire qu'il pense à Edward Heath et nourrit la fausse croyance que ce dernier s'appelle 'Harold Macmillan' » (Evans 1982:402)⁴⁴.

43 Il aurait fallu environ 50 ans à leurs communautés scientifiques pour découvrir qu'ils comprenaient ce terme différemment.

44 « it is surely reasonable to say that the subject is thinking of Edward Heath and falsely believes that 'Harold Macmillan' is his name »

Je ne crois pas que l'on puisse affirmer que quelqu'un pense à un autre individu que celui auquel il croit penser. Le 'penser à' de ce paragraphe est parallèle au 'comprendre' du point précédent.

Ce qui est intéressant à remarquer, cependant, c'est que vouloir dire ne se comporte pas de la même façon, car le vouloir dire est essentiellement quelque chose de partagé. Je crois qu'on peut contraster :

?? *Il pense à (is thinking of) Edward Heath mais il ne le sait pas.*

Il veut dire (means) Edward Heath mais il ne le sait pas.

Nous pouvons juger de la réussite d'un acte de référence (l'acte de référence est couronné de succès si l'interlocuteur en comprend la visée de la même façon que le locuteur), mais nous ne pouvons pas remettre en cause les processus mentaux qui appartiennent à un individu – il comprend ce qu'il comprend et pense ce qu'il pense. Mais il ne veut dire ce qu'il veut dire que si vouloir dire n'est pas lu comme lexie (lu comme *want to say*, vouloir+dire et non *mean*, vouloir_dire). S'il s'agit de la lexie, nous avons notre mot à dire, car le vouloir dire est inséré dans un acte de communication, un acte partagé.

Catégories syntaxiques et sens

Les items lexicaux se présentent nécessairement munis d'une catégorisation syntaxique (parties du discours, divers types de sous-catégorisation lexicale, etc.), ce qui rend ardue la tâche de découvrir ce qui en profondeur les unit, et qui appartiendrait en propre à la sémantique. Tâche plus ardue encore du fait que toutes les définitions et caractérisations que nous pouvons donner de ces items sont en langue, et donc participent à cette distribution en parties du discours que précisément nous voudrions momentanément écarter. Prenons la triade nom/verbe/adjectif et le champ sémantique de la **confiance** (j'ai choisi le nom pour désigner ce champ car il faut bien choisir). Quelle en sera la catégorie sémantique ? Si je parle de comportement ou d'attitude, par le choix que je fais de prolonger le caractère nominal, je repousse au second rang la facette 'adjectif' et la facette 'verbe' de ce même sens :

Nom : confiance

Verbe : se fier à

Adjectif : confiant

Mais à côté de se fier à on trouve faire confiance, où faire est un simple verbe support, pratiquement dépourvu de sémantisme, et en face de confiant (« qui fait confiance ») on trouve fiable (« à qui on peut faire confiance »). On sent bien qu'il y a un substrat de sens qui est partagé, mais on ne sait pas le cerner, et, a fortiori, le décrire.

La catégorie syntaxique est absolument essentielle pour nombre d'opérations qui, débordant la syntaxe, ont des implications sémantiques immédiates. C'est le cas de l'individuation, la reconnaissance ou délimitation d'un individu, un type de découpe du réel qui est au cœur même de propriétés sémantiques essentielles telles que la possibilité de faire l'objet d'un acte de référence. L'individuation est caractéristique des groupes nominaux marqués par l'article défini :

1. *L'homme que j'ai aperçu / la femme de Pierre / les paroles prononcées à cette*

occasion par le Président de la République

Considérez à présent

2. *La confiance dont il a fait preuve à mon égard (m'a étonné)*

Y a-t-il individuation, ou seulement utilisation d'un schéma syntaxique qui la permet ?

Pour y voir plus clair considérez

3. *La fille avec laquelle il s'est laissé photographier m'a étonné.*

Il y a une paraphrase (a) dont le type convient bien à l'énoncé 2 :

le fait qu'il se soit laissé photographier avec cette fille m'a étonné

Mais on peut aisément continuer la phrase de manière à être amené à rejeter cette paraphrase :

(b) la fille avec laquelle il s'est laissé photographier m'a étonné (en me révélant qu'elle ne le connaissait pas)

ou encore :

(a) Ce qui m'a étonné, c'est la fille avec laquelle il s'est laissé photographier
versus

(b) Celle qui m'a étonné, c'est...

Or on peut arguer qu'il n'y a réelle individuation que dans l'interprétation (b).

L'individuation de (a) est une simple question de présentation de l'information. On a ainsi un énoncé 2 qui semble nous présenter un individu « la confiance » tout semblable à celui que présente l'énoncé 4 :

4. *La confiance dont il a fait preuve à mon égard (a été dûment récompensée).*

Dans les deux cas on conviendra que le groupe nominal crée un individu qui n'existe pas en dehors de la langue. Ceci nous amène à nous poser la question des liens entre individuation et référence.

Le sens littéral : un sens construit ?

On peut être tenté de croire que le sens littéral, non figuré, non métaphorique, est un sens plus immédiat, plus simple, plus fondamental, le fondement précisément, la base de toute extension de l'interprétation.

Mais il faut alors que ce sens affleure, qu'on puisse démontrer qu'il a fallu passer par lui pour atteindre les extensions qui constituent des interprétations supplémentaires, même si dans certains cas ces dernières arriveront à s'imposer et à repousser à l'arrière-plan le sens littéral dont elles se seront servi comme tremplin.

Si ce n'est pas le cas, si le sens littéral n'est pas disponible à la conscience du locuteur, il ne peut s'agir que d'un artefact dont on ne pourra mesurer la pertinence que dans le cadre de l'évaluation de la théorie du sens dans son ensemble. On ne peut pas faire comme si le simple fait de baptiser cette construction 'sens littéral' lui donnait le statut d'un élément observable, qui devait constituer le point de départ de l'analyse.

Recanati (2004:8 et 74) reprend un exemple de Kent Bach. Le scénario est le suivant : un petit enfant s'est fait un bobo et sa mère tente de le rassurer en lui disant :

You are not going to die. (Tu ne vas pas mourir).

Recanati commente :

What is meant is : « You are not going to die from that cut.' But literally the utterance expresses the proposition that the kid will not die tout court – as if he or she were immortal.

Mais ce soi-disant sens littéral censé exprimer le sens premier de l'énoncé n'est tout simplement pas exprimable par l'énoncé en question. On n'imagine pas le serpent dire à Eve « Vous n'allez pas mourir ». La sentence est bien « Vous ne mourrez pas » (Traduction Louis Segond Genèse 3:4 Alors le serpent dit à la femme: Vous ne mourrez point - Bible de Jérusalem : Le serpent répliqua à la femme : Pas du tout ! Vous ne mourrez pas! - New American Bible : But the serpent said to the woman: "You certainly will not die!). Mieux, l'addition même de 'never' à l'énoncé proposé par Kent Bach ne ferait que nier un énoncé premier et n'introduirait pas l'idée d'une extension de la période considérée au 'futur infini' :

You're never going to die ! (Il n'est absolument pas vrai que tu vas mourir).

On pourrait faire des observations similaires à propos des autres exemples donnés par Recanati pour illustrer le sens 'littéral'. Contrairement à ce qu'avance Recanati, *I've had breakfast* ou *J'ai déjeuné* ne peuvent pas servir à véhiculer un sens littéral qui serait celui d'un énoncé tel que 'Il m'est déjà arrivé de déjeuner dans ma vie'.

On peut seulement conclure que Recanati se base sur une analyse de l'apport du passé composé qui lui confère une interprétation unique (positionnement du procès à un point quelconque situé à gauche du moment présent sur la ligne du temps). Cette analyse est tout simplement une simplification par trop sommaire d'une sémantique complexe. Considérez l'énoncé

As-tu vu la Tour Eiffel ?

passible des deux interprétations suivantes, dont l'une n'est pas plus littérale que l'autre :

- a) as-tu vu la Tour Eiffel, cela fait-il partie de ton expérience (de ton vécu, dirait-on aujourd'hui) ?
- b) as-tu vu la Tour Eiffel, comme ils l'ont asticotée, affublée, etc.

À tout le moins conviendra-t-on que le sens littéral n'est opposable à un sens figuré que s'il fournit une interprétation licite de l'énoncé. On conviendra également qu'il peut s'estomper au cours du temps au point de disparaître dans la conscience des locuteurs : c'est le cas des expressions figées dont l'origine métaphorique n'est plus directement accessible aux locuteurs mais nécessite une explication pour qu'elle puisse se réinstaurer. Ici aussi le sens littéral n'est qu'un produit de l'analyse lexicologique et ne jouit d'aucune légitimité qui lui viendrait de la qualification de 'littéral'.

Peut-on parler de sens littéral à propos d'un énoncé qui n'en a pas d'autre, pas de sens figuré, métaphorique, etc. ? Il ne me le semble pas. Le sens littéral s'entend en opposition à des 'extensions' qui vont 'au-delà' de ce sens, perçu comme 'premier'. Dans cette perspective,

La somme des angles d'un triangle est égale à 180°.

n'aurait pas de sens littéral.

Considérez un autre exemple de Recanati, le ET qui marque une séquence et non une simple coordination :

Il sortit sa clé et ouvrit la porte.

Si on veut exprimer la simple coordination, c'est-à-dire produire un énoncé qui permette d'attribuer à l'interprétation

Il ouvrit la porte et sortit sa clé

la valeur de vérité VRAI, il **faut** lui donner une autre forme, une forme beaucoup plus complexe, qui lutte explicitement contre l'interprétation normale, séquentielle du ET :

Il fit deux choses, ouvrir la porte et sortir sa clé, sans qu'il soit possible d'établir dans quel ordre il accomplit ces deux actions.

De même, certaines lectures métaphoriques contrecarrent (anglais *pre-empt*) la lecture littérale, laquelle n'arrive pas à la surface en tant qu'interprétation :

Vous vous battez contre des moulins à vent.

Il ne sert à rien d'ajouter un 'littéralement' qui, on le sait, ne fait que renforcer la lecture métaphorique :

Vous vous battez littéralement contre des moulins à vent.

On peut imaginer un petit échange tel que celui-ci :

A : C'est l'histoire du type qui se battait contre des moulins à vent – je veux dire de vrais moulins à vent, avec des ailes qui tournent et tout le reste. Il avait une grande lance dont il pourfendait les ailes tournoyantes de ces terribles engins...

B : Il ne s'appelait pas Don Quichotte, par hasard, ce type ?

Se battre contre des moulins à vent, il semblerait qu'on ne puisse plus le faire qu'en se référant aux prouesses du valeureux DQ – de toute façon et lui et ses moulins ont la meilleure part, la littéralité ne les atteindra pas...

Le sens littéral d'une expression linguistique, nous dit encore Recanati (2004:81), c'est pour le sémanticien celui qui s'instaure sur base même des conventions de la langue (*the semantic value which the conventions of the language assign to that expression*). Mais ces conventions de la langue ne sont pas un donné ; la langue ne se préface pas des conventions qui en régissent l'usage. Le sens littéral est inévitablement une construction théorique – on en fera relever ce qu'exige la théorie qu'on propose.

De même, lorsqu'on trouve chez Recanati (2004:131) mention des 'context-independent meanings of our words', il faut d'abord se poser la question de savoir si

de telles significations existent bel et bien en tant qu'observables. Si ce ne sont que des abstractions, des constructs, la discussion des positions épousées par le littéralisme et le contextualisme telles que présentées par Recanati dans son livre est une discussion méthodologique et non empirique. Elle peut avoir une certaine importance, mais on n'y mettra pas fin en présentant tel ou tel énoncé et son ou ses interprétations. Selon le degré de richesse et de spécificité que l'on réservera à ces significations, la contribution du contexte à l'interprétation variera de raisonnablement importante à tout simplement énorme.

D'autre part, on ne perdra pas de vue que les définitions sont des textes, et qu'elles ne prennent pas nécessairement position quant au jeu réservé au contexte dans l'établissement de l'interprétation. Si je définis *rouge* comme *ayant la couleur du sang humain*, par exemple, le mot *couleur* amène avec lui le problème de la distribution de la couleur rouge sur la surface de l'objet désigné comme rouge. Je devrai certes prévoir des entrées lexicales qui rendent compte des groupements les plus idiosyncrasiques (*feu rouge*, *vin rouge*, etc.) mais pour le reste je transmets par le mot *couleur* la plupart des problèmes d'interprétation que poseront les paires nom-adjectif où l'adjectif est *rouge*.

Le sens 'littéral' : une affaire de lexique, pas de discours

L'opposition sens littéral / sens figuré est affaire de dictionnaire, et l'erreur consiste à vouloir l'utiliser dans l'interprétation des énoncés.

Le dictionnaire doit organiser les acceptions qu'il associe à un item lexical. Il peut le faire sur une base historique (c'est-à-dire selon les acceptions que le lexicographe attribue à l'item dans les citations récoltées et disposées chronologiquement) ou sur le critère de la fréquence de l'acception dans l'usage contemporain. Quoi qu'il en soit, un bon dictionnaire tentera souvent de montrer comment les diverses acceptions d'un item sont reliées entre elles. Le lexicographe utilisera alors le concept d'extension de sens, qui peut se faire selon diverses voies, notamment métonymiques et métaphoriques. Dans le cas d'extension métaphorique, il sera possible de parler d'un sens littéral (la flèche en tant qu'objet matériel) et d'un ou plusieurs sens figurés, imagés (la flèche en tant que signe).

Cette opposition sens littéral / sens figuré ne sera pas applicable à tous les items polysémiques. Le lexicographe se retrouvera souvent en présence de toute une série d'acceptions, nombre d'entre elles emprisonnées dans des lexies ou collocations, et l'organisation de l'entrée du dictionnaire tendra alors à suivre la tradition lexicographique, dont le fondement est bien sûr le classement chronologique des acceptions, sur base de l'interprétation des citations datables.

Quel serait par exemple le sens littéral d'ouvrir (open, abriter, etc.)? On pensera peut-être d'abord à *ouvrir une porte* ou *ouvrir une fenêtre* plutôt qu'à *ouvrir un livre*, *ouvrir un débat* ou *ouvrir un compte en banque*, mais quel serait le sens littéral d'ouvrir, indépendamment des lexies ou semi-lexies (collocations) que nous venons de proposer? Pourquoi est-ce que confronté à *ouvrir un livre* je devrais me mettre à la recherche d'un sens 'littéral' d'ouvrir (pour de toute façon le rejeter?). En fait, on dispose d'un ensemble de paires ouvrir+**objet**, où **objet** se diversifie en fonction de

classes thésauriques (livre, dictionnaire, journal, revue, prospectus, dépliant, cahier, document, registre, carton, dossier, etc – cf. l'entrée du Grand Robert ci-dessous)

Le sens littéral d'un énoncé serait celui que l'on obtient en sélectionnant, comme contribution sémantique des items lexicaux pleins, le sens dit littéral de ces items, en maximisant les isotopies. Mais le sens de tout énoncé est un sens construit : l'énoncé se laisse interpréter en fonction d'un ensemble de paramètres parmi lesquels interviennent les éventails d'acceptions des items lexicaux, sans priorité aucune accordée aux acceptions qualifiées de littérales.

Dès que l'on croit pouvoir isoler une acception première, littérale pour les items lexicaux (préalable à l'insertion de ces items dans des contextes particuliers), on tombe dans le piège. On croit alors pouvoir partir d'un sens littéral de l'énoncé, sens qu'il faut postuler pour tous les énoncés dont on veut montrer que l'interprétation retenue n'est précisément pas littérale. Se poserait alors la question de savoir comment on passe de l'interprétation littérale (à rejeter) à une interprétation appropriée au contexte.

Or, il y a toujours un contexte. Pris 'hors contexte' signifie pris dans un contexte particulier, comme dans une démonstration linguistique, par exemple en vue d'établir le bien-fondé du passage par un sens littéral dans le processus interprétatif.

Les contextes se libèrent (c'est-à-dire qu'ils se multiplient) dès lors que l'interaction entre les interlocuteurs est médiatisée, par exemple dans le cas de l'écriture. Dès que je lis quelque chose (ou que j'en entends un enregistrement audio, peu importe ici le mode de médiatisation) je crée un contexte dans lequel va s'insérer l'interprétation que je propose pour l'énoncé médiatisé. Je peux donc créer le contexte qui accompagne une interprétation; par contre, je ne peux pas interpréter hors contexte car cela supposerait une absence de connexion entre l'énoncé et un monde. Interpréter, c'est précisément relier un énoncé à un monde, qui peut bien sûr être un monde créé, comme c'est le cas dans la fiction (mais il sera de toute façon très semblable à l'éventail des mondes connus, c'est une condition de son intelligibilité).

Rappelons que nous ne mettons pas en question l'opposition acception littérale / acception figurée dans le cadre du travail lexicographique. On passe du lion félin au lion homme selon des lignes d'extension du sens qui sont familières et productives (l'extension métaphorique est à tout moment capable de générer de nouvelles acceptions : ces dernières naissent en discours, se répandent, et finissent par se fixer; à ce point peut intervenir le lexicographe, dont la tâche est de rendre compte de l'usage). Mais reconnaître un sens littéral et un sens figuré à *lion* ne nous force pas à passer par une interprétation littérale de *lion* lorsque nous sommes confrontés à

Alfred est un lion

et que le contexte nous pousse à choisir une interprétation qui relie cet énoncé à un monde dans lequel Alfred désigne un individu qui est à la fois chauffeur de taxi et notre voisin.

Il faut récuser l'existence d'un sens littéral qui se présenterait en premier pour les énoncés, par lequel il faudrait passer, et qui ne laisserait place à d'autres

interprétations que s'il s'avérait caduc.

Nous allons poursuivre notre étude en nous penchant sur les syntagmes *ouvrir un livre* et, très brièvement, *suivre une flèche*, que les dictionnaires ne reconnaissent pas en tant que lexies (unités phraséologiques) mais dont ils fournissent néanmoins une définition, montrant bien par là que les interprétations ne résultent pas d'une fonction compositionnelle appliquée aux verbes (ouvrir, suivre) et aux objets (livre, flèche).

'Ouvrir un livre'

Reprenons quelques entrées de dictionnaire pour le syntagme *ouvrir un livre* (*aprire un libro, abrir un libro*), que nous allons soumettre à l'examen:

Le Grand Robert (version CD-ROM)

Écarter* ou déplier* (les parties d'un organe, les éléments d'un objet), **et, par ext.**, mettre dans une nouvelle disposition qui assure la communication ou le contact avec l'extérieur. - Ouvrir un livre, un registre, un carton, un dossier...

Le Littré (s.v. ouvrir)

Ouvrir un livre, en écarter la couverture, pour le lire

[ouvrir son livre]

[ouvrir Grenade, Rodriguès, saint François de Sales]

[ouvrir les lois saliques et ripuaires]

[ouvrir quelques brochures]

Emidio De Felice et Aldo Duro, **Vocabolario Italiano**, Palumbo editore, Palerme, 1993 (s.v. aprire):

aprire un libro, un giornale, spiegarne le pagine, i fogli

Diccionario del estudiante, Real Academia Española, 2005 (s.v. abrir):

5. Separar las hojas (de un libro, cuaderno u objeto similar) de manera que se puedan ver las páginas interiores. Abrió el libro y leyó el poema

6. Separar las hojas unidas (de un libro) cortando los bordes. Dame un cuchillo para abrir el libro.

Ouvrir un livre n'est donc pas une lexie, comme le montrent les exemples mêmes des dictionnaires, notamment ceux du Littré. L'objet est ici une classe thésaurique, disons celle des documents écrits, dont livre peut être considéré comme le représentant, sinon le plus fréquent, du moins celui qui a le plus de poids lexicographique, et devrait donc être le plus typique. Les exemples du Littré indiquent à suffisance que la classe thésaurique en question est soumise à des polysémies régulières (le nom d'un auteur pour les livres qu'il a écrits (saint François de Sales), le contenu d'une œuvre pour l'œuvre elle-même (les lois saliques et ripuaires), etc., sans parler de toutes les polysémies qui affectent la classe tout entière des **documents**, telle que la polysémie **contenant / contenu**, modalisée ici en **support d'information / information**.

Peut-on parler de **collocation** dans le cas d'*ouvrir un livre*? Je ne le crois pas, le mot livre étant ici le représentant de toute une classe. Ce qui fait que le syntagme *ouvrir*

un livre mérite un traitement individuel sous l'entrée *ouvrir* (ou *aprire* ou *abrir*) est précisément la définition qu'il convient de donner ici à *ouvrir*, qui n'est subsumable sous aucune autre acception de ce verbe, nous devons le présumer.

Mais ici nous sommes vraiment dans l'embarras. Nous sommes forcés de reconnaître que nous ne pourrions comprendre ces définitions si nous ne savions ce qu'*ouvrir un livre* veut dire. Le concept d'écarter qui semble crucial ici doit se comprendre dans le sens qui convient. Si je découpe un livre et que j'en écarte les feuillets de manière à ce que la distance entre deux feuillets soit d'au moins 500 mètres, je n'aurai guère ouvert le livre dans le sens où nous sommes invités à l'entendre en lisant ces définitions.

Le 'pour le lire' du Littré est le bienvenu – il indique ce pourquoi on ouvre un livre, communément. Mais on peut ouvrir un livre au beau milieu. La définition de Littré nous pousse à considérer qu'un livre doit s'ouvrir à la page de titre.

'La communication ou le contact avec l'extérieur' du Grand Robert tombent dans le piège bien connu de définitions bien plus compliquées à entendre que l'expression qu'elles tentent de définir.

Au 'spiegarne le pagine' du Vocabolario italiano on aimerait ajouter 'aprendolo' (en l'ouvrant) ce qui donnerait une définition plus exacte mais parfaitement tautologique et inutile.

Le dictionnaire espagnol est le plus spécifique car il y a deux acceptions de 'aprire un libro' : soit on l'ouvre, soit on en coupe les pages (comme on le fait avec un coupe-papier).

On pourrait dire qu'ouvrir un livre c'est le préparer à la consommation, dans la mesure où la consommation typique d'un livre en est la lecture (souvenons-nous de la théorie des qualia – commencer ou finir un livre, c'est typiquement, c'est-à-dire en interprétation par défaut, en commencer ou en finir la production ou la consommation, c'est-à-dire l'écriture ou la lecture). Mais dans ce cas ouvrir un livre serait assez proche d'ouvrir une bouteille – j'ouvre une bouteille pour la consommer, c'est-à-dire en boire le contenu, comme j'ouvre un livre pour le consommer, c'est-à-dire le lire. Nous aurions à présent une classe d'objet qui recouvre d'autres contenants que le livre – comme le livre contient de l'information à consommer par la lecture, la bouteille contient du vin à consommer en le buvant.

Nous avons décrit là une pratique lexicographique inexistante, sans doute pour d'excellentes raisons. Mais elle a le mérite de nous montrer que l'entrée pour ouvrir pourrait s'organiser de manière bien différente, et ceci laisse soupçonner qu'ouvrir un livre n'est ni une lexie ni une collocation.

En fait, nous apprenons en partie ce que signifient *ouvrir* et *livre* en apprenant ce que signifie *ouvrir un livre*. Et nous apprenons *ouvrir un livre* comme une pratique, pas en consultant les entrées *ouvrir* ou *livre* de nos dictionnaires.

Y a-t-il quelque chose de commun à toutes les acceptions d'*ouvrir* où *ouvrir* ne fait pas partie d'une lexie? On retrouve le problème évoqué par Wittgenstein au sujet des

jeux – ne pas s'imaginer qu'il doit y avoir quelque chose en commun à tous les jeux puisqu'ils s'appellent *jeux*. De même, ne nous imaginons pas que tous les actes auxquels convient le verbe *ouvrir* doivent avoir dans leur sémantisme quelque sème commun.

Des voies d'exploration nous sont ouvertes par les interprétations que nous sommes amenés à forger lorsque nous sommes confrontés à des paires incongrues, telles qu'ouvrir le ciel, ouvrir le soir, ouvrir la mort, ouvrir un pape, etc. Nous verrons que nous ne cherchons pas la solution dans un apport sémantique minimal de *ouvrir* – ce que nous faisons, c'est rapprocher la paire incongrue d'une paire connue (ouvrir le ciel – ouvrir des voies dans le ciel; ouvrir un pape, ouvrir le corps d'un pape; ouvrir le soir, ouvrir la soirée, la fête, le bal), la ramener à une pratique culturelle que nous connaissons et que nous avons apprise à désigner par une paire verbe / objet dont le verbe est *ouvrir*.

En présence de *ouvrir un livre*, je ne passe donc pas par un sens plus littéral de *ouvrir*, celui que l'on associerait peut-être à ouvrir dans *ouvrir une porte* ou *ouvrir une fenêtre*. On me dira que l'acception d'*ouvrir* dans *ouvrir un livre* n'est tout simplement pas un sens figuré, et que donc ici l'opposition sens littéral / sens figuré n'entre pas en jeu. Mais je crois que personne ne niera que le lexicographe peut marquer de non-littéral le sens qu'il attribue à *ouvrir* dans *ouvrir un débat* ou *ouvrir le bal*. Et pourtant, pas plus ici que dans le cas de *ouvrir un livre*, je ne passe par un sens littéral dont je mesure l'inadéquation avant de passer au sens figuré qui convient au syntagme.

Dans *suivre une flèche*, il ne convient pas plus d'opposer un sens littéral de suivre et de flèche, à un sens figuré de ces deux items. Supposez qu'une flèche traverse le ciel dans mon champ de vision. Est-ce que, en suivant la flèche de telle manière à ce que la distance entre mon corps et la flèche n'augmente pas, je la suis plus littéralement que si je me contente de me déplacer dans la direction qu'elle indique? Si on me dit 'Suis la flèche', dois-je passer par la première interprétation, la rejeter en constatant que la flèche se déplace trop vite pour moi et qu'on ne peut s'attendre à ce que je parvienne à maintenir une distance constante entre elle et moi, et sur base de ce rejet, opter pour une interprétation où suivre est figuré (suivre la direction indiquée) et la flèche, d'objet matériel, s'est à présent transformée en signe?

Tous les mots ont-ils un sens littéral ?

Je peux considérer qu'ENDOSCOPIE n'acquiert un sens littéral que si je peux le confronter à une lecture métaphorique. Tous les mots sont-ils susceptibles de faire l'objet d'une lecture métaphorique ? On penserait à exclure certains termes techniques (au sens large : aussi juridiques, économiques, etc.) et des mots abstraits, tels que ceux que l'on choisit dans l'analyse sémique précisément à cause de leur caractère monosémique : ROTONDITÉ⁴⁵, ANTÉRIORITÉ, etc.

Ou bien alors on considère que tous les mots ont une acception littérale, à laquelle s'ajoute éventuellement une ou plusieurs acceptions de type métonymique ou métaphorique.

⁴⁵ Ce serait oublier Brassens (in *Tonton Nestor* in Brassens 1993:113) : « Vous osâtes porter / Votre fichue / Patte crochue / Sur sa rotondité »

Les choses se compliquent lorsqu'on parle du sens littéral des énoncés. Le sens littéral de l'énoncé est-il composé au départ des sens littéraux de tous ses composants, en excluant absolument la possibilité qu'une acception non littérale puisse se retrouver composante d'un sens littéral ?

La reconnaissance d'un sens littéral des énoncés est absolument essentielle pour une théorie qui oppose *meaning* et *force* – le *meaning* est le sens littéral, le sens de l'énoncé lui-même (que j'appellerais plus volontiers la signification de la phrase sous-tendant l'énoncé), la *force* est le sens qu'un locuteur lui donne (pour nous : le sens tout court).

Interprétabilité.

Recanati (2004:92 et suivantes), à la suite de Searle, se penche sur l'absence d'interprétabilité du syntagme *couper le soleil*, dans le sens où l'on ne parvient pas à se figurer la 'situation', l'état du monde, qui rendrait ce syntagme vrai (ou, pour être plus précis, rendrait vrai un énoncé où ce syntagme fait partie de ce qui est affirmé, comme dans *Il a coupé le soleil*).

Je ne crois pas que cela soit vrai. Si quelqu'un coupe le soleil en deux hémisphères égaux, par exemple, je conclurais (à supposer que je sois encore là pour le faire) qu'il a bel et bien coupé le soleil. De même s'il le coupait en tranches, comme le pain.

Ce que l'exemple fait voir, c'est toute la différence qu'il y a entre couper x, où x ne se coupe pas, et couper l'herbe, couper un steak, couper un livre, etc. pour lesquels notre interaction normale avec le monde prévoit un mode opératoire assez précis, dont on ne peut s'écarter indûment sous prétexte que l'on s'en tient au 'sens littéral'. Si je coupe un livre en petits morceaux, si je coupe l'herbe dans le sens de la longueur, etc. ou si je prétends qu'en faisant de telles choses je me conforme à l'interprétation littérale des énoncés décrivant mes actes, je ne fais rien de bien profond ou intelligent – je suis tout simplement facétieux, et, qui plus est, de manière gratuite et lassante.

D'autre part, si l'interprétation littérale d'ouvrir une porte, ouvrir un livre, etc. n'est pas celle qui vient directement à l'esprit, quelle est-elle ? Il n'y a pas ici de langue 'pure', découplée du monde et de la culture qui l'interprète, que l'on pourrait opposer à la nôtre.

Ce qui peut induire en erreur, ici encore, c'est le dictionnaire ; ou plutôt l'oubli que le dictionnaire est un produit du travail sur la langue, et non le dépositaire de la langue même. On aurait pu concevoir qu'on ne trouve pas au dictionnaire la lexie ouvrir un livre, pour la bonne raison que ce n'en est pas une. Nous interprétons ouvrir un livre sur base d'un savoir partagé, que nous ne puissions pas dans le dictionnaire. Si ce dernier était construit à l'usage de qui ne connaît pas la langue (proposition absurde, dès lors que le dictionnaire est écrit en langue naturelle), il faudrait fournir une définition, non pas d'ouvrir et de livre, mais de la paire ouvrir un livre, et il en irait de même d'innombrables autres paires verbe-objet, et bien sûr également de triplets sujet-verbe-objet, etc. En abstrayant une description sémantique d'ouvrir au départ

des usages de ce verbe dans les paires et triplets qui l'exemplifient, je me condamne à un niveau de généralité qui ne permet pas au lecteur de construire l'interprétation d'ouvrir un livre, etc. par simple composition des définitions d'ouvrir et de livre. Le dictionnaire s'attend à ce que je sache comment ma culture se comporte vis-à-vis d'un de ses produits, à savoir ici le livre. Quelqu'un qui ne connaît pas la langue, c'est-à-dire ne possède pas déjà l'essentiel des outils qui permettent l'interprétation des énoncés dans cette langue, ne peut rien faire du dictionnaire, qui ne prétend d'ailleurs pas avoir été conçu pour lui.

Il n'y a pas grand profit à baptiser de 'littérale' une interprétation d'un énoncé choisie dans l'immense spectre d'interprétations que fournissent par composition les entrées de dictionnaire de cet énoncé. Par exemple, pour reprendre l'exemple de Searle,

Bring me a steak with fried potatoes

n'a pas l'interprétation littérale 'apportez-moi un steak en vous servant de frites pour me l'apporter' (sur base de l'interprétation du *with* dans *Study the virus with a powerful microscope*).

Ce soi-disant sens littéral n'est autre qu'un sens construit en abusant de l'outil lexicographique, en attribuant à un élément d'énoncé l'interprétation qu'il reçoit ou peut recevoir dans un autre énoncé. Cette combinatoire nous donne une idée des énormes difficultés auxquelles est confrontée toute tentative de production automatique d'interprétations sur base compositionnelle ; mais c'est à peu près tout. Les acceptions des items telles que répertoriées dans le dictionnaire résultent d'un processus d'analyse et d'abstraction et ne sont pas un donné qui justifierait une construction compositionnelle du sens basée sur ces acceptions.

Les polysémies régulières.

C'est le caractère systématique de ces polysémies qui fait leur intérêt : elles peuvent servir à rendre le dictionnaire ou plus bref ou plus cohérent. Plus bref si les polysémies régulières sont données comme moyen mécanique de produire de nouvelles acceptions au départ des acceptions enregistrées par le dictionnaire. Plus cohérent si elles sont utilisées pour assurer que des acceptions prévisibles ne manquent pas au dictionnaire et soient représentées selon le même schéma définitoire.

Les polysémies régulières partent des éléments saillants d'une acception pour générer une acception nouvelle. Par exemple, un contenant sert à contenir un contenu – on passe ainsi du contenant au contenu. Un processus prend place (!) en un certain lieu, occupe un certain temps et produit un certain résultat – de processus on passe à temps pris par ce processus, lieu où il se déroule et résultat produit :

a) *Il a cassé la bouteille.*

b) *Il en a bu toute une bouteille.*⁴⁶

⁴⁶ On peut utiliser le schéma « il/elle en a Xé tout un/toute une CONTENANT », où X est un verbe qui convient au contenu du CONTENANT tel que *manger, brûler, voler*, etc. et où CONTENANT désigne le contenant pour lequel on désire investiguer l'existence de la polysémie régulière Contenant/Contenu.

- c) *La moisson/leçon se déroulait normalement.*
- d) *Il se rendait à la moisson/leçon.*
- e) *C'était pendant la moisson/leçon.*
- f) *La moisson/leçon est excellente.*

Faut-il mettre sur le même pied lieu, temps et résultat, tous trois comme polysémies régulières de processus ?

Voyons RÉCOLTE dans le GR :

1. Action de recueillir (les produits de la terre, notamment les produits cultivés).
Durée d'une récolte. C'était pendant la récolte.
2. (1558) Par métonymie. Les produits recueillis.
3. (1690) Ce qu'on recueille à la suite d'une quête, d'une recherche.

Pas de trace du lieu, alors que le temps a droit à une sous-définition dans 1.

À l'entrée MOISSON on trouve :

1. Travail agricole qui consiste à récolter les céréales, particulièrement le blé, lorsqu'elles sont parvenues à maturité.
2. Époque, saison à laquelle se fait la moisson.
3. (V. 1223). Les céréales elles-mêmes qui sont ou seront l'objet de la moisson.
4. (XIIIe). Par métaphore, fig. Action de recueillir, d'amasser en grande quantité (des récompenses, des gains, des renseignements...). Ce qu'on recueille

Ici le temps est l'objet d'une acception séparée, qui mérite le statut d'acception à part entière, avec son numéro propre.

Voyons sous LEÇON. On ne retrouve plus le temps non plus...

On pourrait étendre les investigations, très longuement – les polysémies régulières ne sont pas traitées systématiquement !

On vérifiera sur :

- Bâtiment - Institution (école, prison,...)
- Acte - Document (candidature, démission,...)
- Animal - Viande (poulet, lapin,...)
- Arbre - Bois (sapin, chêne,...)
- etc.

Une variante intéressante de contenant-contenu est document en tant que support physique – document en tant qu'information (le mot DOCUMENT est lui-même sujet à la polysémie en question) : livre, journal, ...

La question centrale est de savoir si ces polysémies sont vraiment régulières, c'est-à-dire affectent tous les items qui portent la signification voulue (celle de gauche, si on considère qu'une acception est dérivée systématiquement de l'autre). Ce n'est que dans ce cas que le dictionnaire peut se passer de les répertorier.

Une autre question concerne leur statut : sont-elles liées à une langue seulement ou à toute une famille de langues ? Par exemple, la polysémie régulière contenant-contenu est très systématique : elle pourrait même servir à déterminer si un mot est

un contenant – un tel mot devrait alors véhiculer les deux acceptions de contenant et de contenu.

Dans un système de définition contrôlée, on peut attribuer la double lecture à l'item dont on se sert principalement comme hyperonyme (genus). Par exemple, on attribuerait la double lecture à DOCUMENT, et on définirait TRAITÉ, MANUEL, etc. comme étant des DOCUMENTS.

Cette stratégie n'est possible que si on choisit l'hyperonyme avec soin et qu'on garantit

- soit que l'hyperonyme qui sert de genus dans une définition puisse être lu dans toutes les acceptions que le dictionnaire en question enregistre ;
- soit que les acceptions valides pour la définition soient clairement indiquées, par exemple à l'aide d'un ou plusieurs numéros suscrits renvoyant aux numéros d'acceptions dans la définition du genus lui-même.

En général, ce travail de désambiguïsation des genus n'est pas accompli dans les dictionnaires actuels, qu'il s'agisse de dictionnaires sur support papier ou de dictionnaires informatisés. C'est même une des premières tâches à effectuer par et/ou pour les programmes de désambiguïsation de la langue qui se proposent de prendre pour base, du moins en partie, les définitions données par un ou des dictionnaires existants.

Interprétation des composés nominaux

« Ainsi, pour prendre un exemple schématique, si je détermine l'idée d'un oiseau par celle d'un arbre, on suppose immédiatement qu'il s'agit d'un oiseau qui est sur cet arbre. De même en entendant les mots Kaffeemühle et Windmühle on n'aurait pas l'idée qu'on pût parler d'un moulin mû par le café ou servant à broyer du vent, tandis que les combinaisons d'idées contraires sont toutes naturelles » (Sechehaye 1950:69).

Oui, mais voilà : on peut parler d'un moulin mû par le café, et on peut parler d'un moulin servant à broyer du vent – la langue ne nous en empêche pas, comme le montre à suffisance le texte même de Sechehaye.

Les composés nominaux sont un des nombreux endroits où la *connaissance du monde* (rappelons que c'est ainsi qu'on appelle ce faisceau d'informations qui regroupe absolument tout ce qui peut être pertinent pour quoi que ce soit – on ne peut guère être plus général) entre de plain-pied dans la langue. On peut bien sûr lexicaliser *moulin à café* et *moulin à vent* – on aura réglé le compte de ces composés-là, mais rien de plus.

On peut mener des expériences sur deux types de composés :

a) composés construits à l'aide de composants appartenant déjà à la langue, mais non lexicalisés et décidément bizarres :

une forêt de vaches

une forêt à vaches

a cow forest

b) des composés faits d'éléments qui n'appartiennent pas à la langue (excepté l'armature du composé) :

(un) *blorque de table(s)*

(le) *blorque à table(s)*

(a) *table blork*

Les locuteurs, on le verra, ne renonceront pas vite à faire sens : ils laisseront courir leur imagination, mais celle-ci n'échappera jamais à la langue, sa frontière ultime. On aura ainsi un début d'accès aux mécanismes qui permettent de faire sens. Dans la mesure où les interprétations proposées seront reconnaissables et plausibles, on pourra avancer que les mécanismes qui y donnent lieu sont partagés. Après tout, un moulin à café aurait très bien pu être un moulin mû par du café, mais pas un moulin pendant ou en dépit du café...

Au-delà de l'assertion

La langue fait bien plus que décrire le monde. Le schéma aristotélicien de la définition (genus+differentiae) est impuissant à rendre compte des éléments de la langue qui n'entrent pas dans une taxinomie. Pour pas mal de mots et expressions, je dois dire à quoi ils servent (les performatifs), et je dois souvent dire quelle attitude ils révèlent chez le locuteur.

Tournons-nous vers BIEN. Dans la série ci-dessous on passe de BIEN servant à confirmer – il ne peut s'utiliser que dans des énoncés de reprise – à BIEN signifiant AU MOINS. Cette deuxième lecture gagne en probabilité si on s'éloigne d'ensembles trop aisément énumérables et comportant trop peu de termes pour nécessiter une évaluation floue :

a) *Il y en a bien un.* (confirmation)

b) *Il y en a bien deux.* (confirmation)

c) *Il y en a bien trois.* (confirmation (à l'avant-plan) / au moins (à l'arrière-plan))

d) *Il y en a bien une centaine.* (au moins (à l'avant-plan) / confirmation (à l'arrière-plan))

Ce *bien* n'a rien à voir avec le *bien* de

e) *Il a bien fait son travail* (convenablement).

(Qu'on pourrait bien sûr interpréter également comme une confirmation)

Pratiquement et théoriquement ne servent pas, la plupart du temps, à spécifier le mode d'approche : théorique ou pratique, comme dans

f) *La question doit être résolue pratiquement et théoriquement.*

Bien plus fréquents sont les usages suivants :

g) *Le ciel est théoriquement bleu.* (il devrait l'être, mais ne l'est pas)

h) *Le ciel est pratiquement bleu.* (pour ainsi dire bleu)

Les adverbes sont le domaine de choix de l'expression de l'attitude du locuteur.

Comme ils s'ancrent fermement dans l'énoncé, ils ne manquent pas de poser des problèmes aux théories qui insistent sur une distinction nette entre meaning et force, sens de la phrase en elle-même et sens conféré à l'énoncé par le locuteur. Peut-on toujours distinguer entre contenu d'une part et attitude vis-à-vis de ce contenu d'autre part ?

Le mot MÉDIOCRE : on a envie de distinguer ce qu'il veut dire (moyen) de ce qu'on l'utilise pour dire (insuffisant). Le GR nous donne tort : tout simplement deux acceptions, dont la première est vieillie. N'est-ce pas aller un peu vite en besogne ?

– 1. Vx ou littér. Qui est moyen*.

– 2. (1588). Mod. et cour. Qui est au-dessous de la moyenne, qui est insuffisant* en quantité ou en qualité

Pendant des siècles les études philosophiques et linguistiques ont privilégié l'assertion au détriment des autres actes de langage. Ce déséquilibre n'a pas été sans effet sur nos dictionnaires et nos grammaires.

Nos grammaires réservent bien peu de place à des parties du discours pragmatiquement riches, comme l'adverbe. Jusqu'il y a peu, elles ne traitaient pas systématiquement des moyens mis en oeuvre pour faire passer une attitude vis-à-vis d'un contenu propositionnel.

Nos dictionnaires ont longtemps donné la priorité aux définitions qui se soumettent au schéma aristotélien. Longtemps ils ont hésité à admettre de plein droit toute une phraséologie liée aux actes de langage et à l'aspect rhétorique du discours.

Pour clore cette section, considérons l'adverbe DÉJÀ. Une sémantique vériconditionnelle sera impuissante à distinguer les énoncés suivants :

a) *Il est là.*

b) *Il est déjà là.*

c) *Il est encore là.*

car ils peuvent tous trois s'appliquer à la même configuration du réel. Ils sont toutefois très différents en ce que, alors que a est neutre, b et c sont révélateurs des attentes que veut afficher le locuteur. Il est déjà là suggère qu'il était raisonnable de s'attendre à ce qu'il ne soit pas encore là, et Il est encore là à ce qu'il ne le soit plus. L'existence du couple déjà – pas encore (already – not yet, etc.) nous amène à nous intéresser aux négations de déjà qui se distinguent par le maintien du mot déjà, à savoir pas déjà et déjà pas.

On peut trouver *pas déjà* dans des *énoncés seconds* marquant la surprise, le désarroi, l'irritation, etc. :

d) *Il n'est pas déjà là tout de même* (= ne me dis pas qu'il est déjà là).

Tout autre est *déjà pas* (qui lui-même a comme variante *pas déjà*, ce qui complique un peu les choses). Considérons

e) *Le verbe n'est déjà pas à la bonne place.*

f) *Pour commencer, le verbe n'est pas à la bonne place.*

Il y a bien série ici, mais elle n'est pas temporelle⁴⁷. Il s'agit du premier élément (ou mieux de l'élément présenté en premier) d'un ensemble que souvent on ne prend

47 Comme le dit Robert Martin (Martin 1992:52) « déjà signifie la réalité d'un premier résultat (favorable ou défavorable), d'une première étape dans une série qui peut en compter d'autres »

pas la peine de développer, car l'élément donné en accompagnement du déjà ou du pour commencer est suffisant pour emporter l'adhésion à la thèse (souvent implicite) du locuteur (ici, quelque chose comme la phrase est mal torchée, l'énoncé est incorrect, etc.). La base de données FRANTEXT nous donne des exemples de ce pas déjà et de sa variante déjà pas. Nous nous contenterons d'épingler quelques exemples tirés de *À la Recherche* :

g) *Il n'y a déjà pas tant de distractions ici (À l'ombre...)*

h) *Je ne suis déjà pas si bien que cela avec elle (Sodome et Gomorrhe)*

i) *Mon pauvre fils, tu n'avais pas déjà beaucoup de sens commun, je suis désolée de te voir tombé dans un milieu qui va achever de te détraquer (À l'ombre...)*

j) *que ma tante, qui ne l'amuse pas déjà beaucoup comme vieille maîtresse, lui paraisse inutile comme nouvelle épouse (Guermantes II)*

Un bref examen du traitement lexicographique de déjà nous permettra de mesurer le chemin parcouru et celui qui reste à accomplir.

Littré utilise un type de définition qui ne permet guère l'inclusion de commentaires sur les fonctions discursives des éléments du lexique. Déjà y est classifié comme 'adverbe de temps', et les définitions du Littré concernent toutes trois une interprétation strictement temporelle de déjà (dès l'heure présente, dès ce moment ; dès lors ; auparavant). Or, des deux exemples donnés pour illustrer la troisième signification (à savoir : auparavant), le deuxième s'accommode bien mal du remplacement du definiendum (déjà) par le definiens (auparavant), et la signification temporelle est loin de l'épuiser. Il s'agit de l'exemple suivant, tiré de Racine, Britannicus, II, 3 :

k) *Je vous ai déjà dit que je la répudie.*

On peut aisément construire une série qui fasse passer du sens temporel (incluant le definiens auparavant), à l'exemple racinien, dont la portée discursive est de prévenir une argumentation inutile (n'insistez pas !) :

l) *Je vous avais dit auparavant que je la répudiais.*

m) *Je vous ai dit auparavant que je la répudiais.*

n) *Je vous ai dit auparavant que je la répudie.*

(=j) *Je vous ai déjà dit que je la répudie.*

Remarquons que l'emploi des temps n'est vraiment naturel qu'aux deux extrémités de cette série – auparavant est tourné vers le passé alors que déjà est ancré dans le présent. En fait, l pourrait introduire un changement d'attitude de la part du locuteur (je vous avais dit auparavant que je la répudiais, mais tout bien considéré etc.), ce que j se plaît à repousser énergiquement (cf. le n'insistez pas qui en est la valeur discursive). La fonction discursive de ce déjà apparaît très clairement quand on fait varier la personne grammaticale pour bloquer l'échange argumentatif. Si on exclut l'interprétation syncopée (cf. ci-dessous), le passage à la troisième personne entraîne le glissement à une interprétation temporelle de déjà, interprétation dans laquelle l'équivalence avec auparavant postulée par Littré n'est pas dépourvue de toute pertinence, bien que le caractère argumentatif de déjà persiste :

o) Il nous avait déjà dit qu'il la répudiait (et donc nous le savions)

L'interprétation syncopée maintient la valeur discursive originale du déjà (syncope de *Il nous avait dit* : *Je vous ai déjà dit que je la répudie*).

Le traitement lexicographique des éléments à fonction discursive a progressé depuis Littré. Les dictionnaires contemporains du français ne se contentent pas d'explorer la valeur temporelle de déjà, ils font une place à d'autres lectures. Le Petit Robert mentionne en troisième signification une valeur de déjà présente selon ce dictionnaire dans le registre familier, « Renforçant une constatation ». Cette notation est bien vague. Les exemples donnés sont les suivants :

p) C'est déjà bien beau.

q) Ce n'est déjà pas si mal.

On retrouve cette valeur répertoriée dans le Hachette, avec le commentaire et l'exemple suivants : « Marquant, dans une affirmation, que la chose affirmée n'est pas sans importance »,

r) C'est déjà gentil d'être venu.

On conviendra que ces explications sont très vagues et bien peu convaincantes. Pour bien mettre à jour cette valeur discursive de déjà, il faut introduire cet adverbe dans un énoncé quelconque et tenter d'en caractériser l'apport. Soit s :

s) Il y a déjà un tigre.

Imaginons un récit destiné à éveiller un sentiment de peur chez le lecteur et une interprétation du type *Il y a déjà un tigre* dans ce récit, pas besoin d'ajouter des lions. Le déjà ne renforce rien, et il ne se contente pas d'indiquer que la chose affirmée n'est pas sans importance. Pour cerner l'apport de ce déjà, il faut souligner qu'il suppose une échelle, une gradation (ici de dangerosité) et un positionnement sur cette échelle : un premier échelon a (déjà !) été gravi. On rejoint ainsi la valeur du déjà de notre exemple e.

Le Grand Robert n'ajoute pas grand-chose. Voici l'essentiel de l'entrée :

- 1. Dès l'heure présente, dès maintenant (avant ce qui était prévu). Il a déjà fini son travail. Il est déjà quatre heures : le temps passe vite. Vous êtes déjà là? Je ne vous attendais pas si tôt. Il a déjà oublié sa leçon.

Dès lors, dès ce temps (en parlant du passé ou de l'avenir). Il était déjà marié à ce moment-là. Il est déjà venu hier. Quand il arriva, son ami était déjà parti; il n'était déjà plus là. Quand vous lirez cette lettre, je serai déjà loin. Dans deux jours, il aura déjà reçu ma lettre. Il l'aurait déjà reçue, si... Déjà en 1900...

- 2. - Auparavant, avant. Je l'ai déjà rencontré ce matin. Je vous ai déjà dit cela, je ne le répéterai pas. Tout cela, c'est du déjà vu. - Déjà-vu.

- 3. Fam. Pour renforcer une constatation. C'est déjà bien beau, c'est déjà beaucoup si..., ce n'est pas si mal. J'avais déjà trop de travail : j'avais trop de travail comme cela.

On constate que la distinction entre les deux significations données sous 1 repose uniquement sur l'indication de l'attente (avant ce qui était prévu), indication qu'on

suppose être invité à reporter sur la deuxième signification (dès lors, dès ce temps) car la position temporelle du procès marqué par déjà est ici sans importance.

Un exemple donné pour illustrer la signification introduite sous 2 est proche de celui tiré de Britannicus, à savoir Je vous ai déjà dit cela, je ne le répéterai pas. Quant à la troisième signification, c'est celle qui est reprise dans le Petit Robert.

À certains égards, le TLF fait moins bien. La description du sens temporel se veut plus précise, mais elle est alambiquée et inexacte : la référence est à une date (au lieu d'un moment), le 'attendu pour plus tard' en dit de trop, et le 'censé se produire' est inexplicable :

I. Sens temp. « Déjà » exprime la précocité de survenance d'un procès qui, attendu pour plus tard, aurait pu ne pas se produire à la date à laquelle il est censé se produire.

Mais c'est surtout quand on lit les exemples donnés en illustration de ce sens qu'on est persuadé que le lexicographe n'a pas vraiment fait son travail. En effet, l'exemple suivant (repris ici comme t) n'illustre pas le déjà temporel ; il s'agit bel et bien du déjà argumentatif de nos exemples p-s.

t) *Car ma connaissance de mon adversaire n'est-elle point déjà une arme ?* (Saint-Exupéry, Citadelle, 1944, p.860)

Toutefois, le TLF est supérieur dans la description de ce qu'il appelle le sens logique (argumentatif conviendrait mieux), restreint à la langue familière (est-ce bien avéré ?). Le TLF dégage un sens où « Déjà marque un degré relatif et signifie qu'un résultat partiel est acquis dès le moment considéré », avec pour exemple, notamment

u) *Ce sera déjà un miracle si elle arrive jusqu'à Epinal* (Barrès, Cahiers).

Le TLF ajoute : « La négation de ce tour est fournie par déjà pas et plus rarement par pas déjà » Progrès, donc. Mais progrès partiel. Le point capital est que déjà est, dans tous ses emplois, un mot qui invite l'interlocuteur (le lecteur) à se poser la question de la raison de son emploi dans la bouche (sous la plume) du locuteur (de l'auteur). Auparavant n'est jamais un équivalent exact de déjà car il n'a pas la même orientation discursive.

Que l'on considère pour finir la plaisanterie bien connue qui tend à établir que les carottes sont bonnes pour la vue car les lapins, qui en consomment beaucoup, ne portent pas de lunettes, signe indubitable de la bonne vue dont ils jouissent tous. On sait que la plaisanterie culmine en v :

v) *Tu as déjà vu un lapin qui portait des lunettes ?*

Le déjà est fortement argumentatif, c'est lui qui concentre tout le développement que nous venons de mentionner. Il a ce pouvoir de forcer chez l'interlocuteur la recherche même de sa contribution à la cohérence du discours, chose que auparavant ne fait pas, ou seulement dans une bien moindre mesure (comme la plupart des items du discours). En conséquence, que

w) *Il a déjà répondu*

reçoive l'interprétation *dès à présent, plus vite peut-être qu'on ne s'y attendait* ou

l'interprétation *c'est fait et donc ce n'est plus à faire*, le point essentiel est que *déjà* invite de telles interprétations, qu'il souligne le caractère argumentatif et orienté du discours.

On notera que les attentes véhiculées par *déjà* ne sont pas nécessairement celles du locuteur, mais bien celles qu'il affiche telles. Supposez que je sache que Monsieur X quitte le bureau à 17h précises, tous les jours de la semaine ; je peux néanmoins répondre à Monsieur Y, qui à 17h30 demande où est Monsieur X :

x) Oh, je crains qu'il ne soit déjà parti.

prenant par politesse à mon compte les attentes que je suppose être celles de mon interlocuteur.

5. Sens et traduction

Interprétation générique et lecture métalinguistique

══ La métalangue ne nous permet pas de sortir de la langue et de la considérer de plus haut ou de l'extérieur. Soit elle est dissociée de la langue, et on ne lui donne pas d'interprétation en langue – on ne peut alors rien conclure de la métalangue à la langue. Soit la métalangue a une traduction en langue, et elle est donc remplaçable par cette traduction. Son seul but est d'exposition, pas d'explication.

══ Les langues exotiques ne nous permettent pas non plus de quitter la langue, mais seulement notre langue, ou nos langues (indo-européennes). L'explication du fonctionnement d'une langue amérindienne se fait en langue, et par là même met en doute l'irréductibilité d'une langue à une autre (comprenons-nous ou ne comprenons-nous pas ? – si nous ne comprenons pas, comment accorder foi à l'hypothèse Sapir-Whorf dans sa version 'dure' (incompatibilité totale des visions du monde), puisque nous n'avons pas plein accès aux éléments de preuve ? et si nous comprenons, eh bien, la même chose, précisément parce que nous comprenons...)

══ On se rappelle le concept de 'traduction radicale' (radical translation) introduit par Quine, et l'usage qu'il en fait pour démontrer le caractère indéterminé de toute description du sens d'un énoncé. La traduction radicale conduit aux limites de la traduction tout court. Si le célèbre 'gavagai' finit par se 'traduire' (?) par un groupe nominal qui ressemblerait à « quelque chose comme une épiphanie de Sa Seigneurie La Lapinité », on peut très bien décider de ne plus parler de traduction dans ce cas, mais d'explication par le biais d'une paraphrase bancale. Si trop de termes doivent être expliqués (ne peuvent pas être simplement traduits), on peut en conclure que la langue source 'ne passe pas' dans la langue cible. Pour vraiment comprendre, il faut alors 'go native' – s'appropriier la vision du monde adéquate en habitant la langue source, en cessant d'essayer de la traduire. Si les croyances attachées à un terme dans la langue source diffèrent trop profondément des croyances véhiculées par la langue cible, le terme ne sera pas traduit par sa 'traduction', mais trahi. On pourra lire à ce sujet l'article de Richard Rorty, *Inquiry as Recontextualization* dans Rorty 1991a.

══ Il ne faut cependant pas être trop pressé d'opposer des systèmes linguistiques et de conclure à l'impossibilité de traduire. Prenons un exemple trivial :

a) *I'd like to have a neighbour.*

Voisin ou voisine ?

Voisin fera l'affaire – bon, 'voisin ou voisine', si vous y tenez.

Ou encore :

b) *I met my neighbour in the street.*

Voisin ou voisine ? Vous ne le savez donc pas ? Attendez – le texte ne se réduit sans doute pas à cette seule ligne ; vous en saurez plus, certainement, sur chacun des éléments de cet énoncé – I, neighbour, met, street – continuez donc votre lecture !

Ou bien, non – ça s'arrête là. Mais alors optez pour voisin, le terme non marqué – ça

n'a vraiment pas d'importance.

=== L'opération de traduction ne nous en apprend pas tellement sur la langue, mais sur les deux langues en présence, langue source et langue cible. Elle nous permet d'échanger nos lunettes, pas de nous en débarrasser (cf. § 103 des PU).

En passant de J'ai froid à I'm cold, on se rend compte (pour autant qu'on ne l'ait pas encore fait) que froid n'est pas l'objet d'une possession quelconque (l'absence d'article était bien sûr un indice), mais on n'approche pas davantage d'une description neutre de la sensation – une telle description n'existe pas. Que dire de J'ai raison et I'm right ? Seulement que AVOIR et ÊTRE sont bien pratiques...

L'étude des écarts entre les langues est une bonne thérapeutique pour se convaincre que la langue que le hasard nous a donnée comme langue maternelle ne colle pas à la réalité, mais impose sa marque – le problème est que la réalité n'est accessible que via la langue, j'entends la réalité telle qu'elle compte pour l'homme.

=== Les outils qui nous permettent d'apprendre une langue (grammaires, dictionnaires, etc.) ne nous seraient d'aucune utilité si nous ne possédions déjà une langue au moment où nous nous tournons vers eux. En conséquence, ils ne sont pas tenus de nous dire quoi que ce soit sur la langue – ils passent tout de suite à l'exposé d'une langue particulière.

=== La paraphrase est sans doute notre outil le plus précieux pour l'exploration de l'interprétation et du sens, et pourtant elle est par nature inadéquate : la paraphrase parfaite, celle qui donnerait lieu toujours et pour tous à la même interprétation que l'énoncé paraphrasé, n'existe pas. Même la répétition d'un énoncé ne produit pas un deuxième énoncé identique au premier – il s'agit d'un énoncé répété. De paraphrase en paraphrase, le sens originel s'écoule, se perd, et de nouvelles interprétations apparaissent.

=== « J'aime ma Picardie maritime quand elle pleut » (Philippe Lacoche, in TERRE SAUVAGE, n°112, décembre 1996). La paraphrase redresse : « quand il y pleut ». Et pourtant, nous avons interprété différemment. Nous voulions faire sens, donc nous n'avons pas rejeté l'énoncé. Nous ne l'avons pas redressé sans plus, comme le fait la paraphrase donnée. Nous avons compris que la pluie n'est pas un fléau extérieur qui vient frapper la Picardie maritime ; elle est quelque chose qui lui appartient, qu'elle a fait sien, auquel elle tient par sa nature même. On trouve le même mouvement d'appropriation dans le 'ma' de 'ma Picardie', appropriation qui est à l'antipode de la possession à laquelle on nous pousse, toujours aliénante pour le possesseur, aliénante aussi pour le possédé, pour peu qu'il puisse ressentir cette aliénation. On pouvait dire tout cela dans la paraphrase – oui, mais en le disant, en tentant de fermer le sens, de le fixer.

=== Quand je construis la paraphrase d'un énoncé, mon but est souvent d'explicitier l'énoncé, d'en faciliter ou d'en orienter l'interprétation. Et pourtant, inévitablement, je m'en écarte. En redressant la déviance même, je perds cet élément de déviance – et rien ne me sert d'ajouter à ma paraphrase que l'énoncé était déviant ; je dois dire de quelle manière, exactement – je ne peux le faire qu'en citant l'énoncé. Mais la citation d'un énoncé n'en éclaire pas le sens.

=== La plupart des manipulations de la langue ne sont pas strictement linguistiques : grammaire et dictionnaire ne suffisent pas à en rendre compte.

Résumer, traduire, paraphraser : nous voilà dans le domaine du sens.

À y bien réfléchir, il n'y a guère que les manipulations de traitement de texte (changer la casse et le corps, indenter, etc.) qui peuvent s'accomplir en négligeant le sens véhiculé (il n'y a bien sûr aucune obligation à les exécuter de cette manière aveugle). Des opérations qui semblent à prime abord strictement linguistiques (mettre au pluriel, changer de voix) et liées à la reconnaissance de paradigmes morphologiques et de structures syntaxiques, ne peuvent s'exécuter de manière mécanique (c'est-à-dire sans recours à l'interprétation) sous peine de générer des énoncés sémantiquement déviants (bien qu'à coup sûr récupérables à ce niveau – quel énoncé ne l'est pas ?).

==== La traduction, tout le monde le sait, n'est pas une substitution de mot à mot, même si *the cat is on the mat* se traduit mot à mot par *le chat est sur le paillason*. Pour démontrer que la traduction n'est pas une opération sur les mots, il suffit de faire état d'énoncés qui ne peuvent pas se traduire mot à mot. La traduction n'est pas non plus une opération sur des structures syntaxiques décorées d'items lexicaux à acception spécifiée, c'est-à-dire aussi loin que la linguistique peut aller. On ne peut pas faire l'économie de l'interprétation, comme Jérôme l'avait déjà parfaitement vu.⁴⁸ Dans le paragraphe suivant (extrait de *The Economist*), la phrase soulignée a donné lieu à une quarantaine de traductions différentes, représentant une trentaine d'interprétations bien distinctes, dans un test de traduction anglais-français administré à des étudiants de troisième année en traduction et interprétariat :

Nobody is sure what is happening to the German economy : for once, its statistics are almost as distorted as Italy's. A six-week strike in the motor industry, uncertainty about which car exhausts will be legal, a freezing winter – all have played havoc with the figures. Depending on which quarter is compared with which, the Christian Democrats have been able to claim a lively expansion and the Social Democrats a fearful slump. Outsiders are better off with broad averages. Real gross national product rose by 1.4 % in 1983 and 2.6 % in 1984, with 2.5 % or so likely for this year. The unemployment rate jumped from 8.5 % at the end of 1982 to 9 % a year later, and is now about 9.5%⁴⁹.

On pourrait proposer quelque chose comme : *Ceux qui ne participent pas à ces débats politiques feraient mieux de s'en tenir à des moyennes calculées sur des périodes plus longues*. Une telle traduction est bien sûr passée par l'interprétation du texte à un niveau plus profond que syntaxe et lexicale : on a tenté de capter un vouloir dire et de le rendre en se libérant autant que nécessaire de la gangue formelle de la langue source. Les endroits où une traduction littérale n'est pas une traduction acceptable peuvent être révélateurs de la nature de l'interprétation. Il ne s'agit pas d'attribuer une acception à chacun des items lexicaux de l'énoncé posant problème ; en effet, *outsider* ne signifie pas 'personne ne participant pas aux débats politiques en cours'. Le sens se construit, il ne résulte pas de la concaténation ou de l'amalgame d'acceptions, même bien choisies, dans un lexique quelconque –

⁴⁸ *hoc unum scio non potuisse me interpretari nisi quod ante intellexeram* (ce que je peux affirmer, c'est que je n'aurais pas pu traduire ce que je n'avais pas d'abord compris – préface de Jérôme à sa traduction du livre de Job, *Biblia Sacra Vulgata*, p.731)

⁴⁹ Trad. : Personne ne sait avec certitude ce qu'il advient de l'économie de l'Allemagne : une fois n'est pas coutume, les statistiques y présentent autant de distorsions qu'en Italie. Une grève de six semaines dans l'industrie automobile, des doutes relatifs au choix des systèmes d'échappement à légaliser, un hiver rigoureux – tous ces facteurs ont chamboulé les données. En choisissant les trimestres entre lesquels ils établissent leurs comparaisons, les Chrétiens Démocrates sont parvenus à découvrir une expansion de bonne tenue et les Sociaux Démocrates une redoutable récession. *Outsiders are better off with broad averages*. Le PIB a crû de 1,4% en 1983, de 2,6% en 1984, et on prévoit une croissance d'environ 2,5% pour l'année en cours. Le taux de chômage est passé de 8,5% à la fin de 1982 à 9% un an plus tard, et se situe à présent aux alentours de 9,5%.

dictionnaire sur le marché ou lexique rendant compte du savoir lexical d'un locuteur donné.

Dans notre test, bon nombre d'interprétations erronées résultaient de l'import pur et simple des acceptions les plus courantes de outsider et de well off. En effet, RC (LE ROBERT ET COLLINS) et OH (L'OXFORD HACHETTE) donnent tous deux étranger pour outsider, et riche pour well off, ce qui donne : Les étrangers sont plus riches...

L'OED (L'OXFORD ENGLISH DICTIONARY), quant à lui, rend compte des sens appropriés au contexte, ou du moins leur fait une place :

OUTSIDER : ...one who is outside of or does not belong to a specified company, set, or party, a non-member ; hence, one unconnected or unacquainted with a matter...

WELL OFF : fortunately situated

Encore faut-il interpréter non-member et fortunately situated, ce qui ne peut se faire sans une appréhension globale du sens de l'énoncé dans le contexte de tout le paragraphe (il faut au moins accéder à tout le paragraphe pour pouvoir traduire correctement).

==== On sait que la traduction a tendance à diluer, à allonger, comme si le sens était exprimé de manière plus dense dans le texte original. On peut donner de ce mécanisme de très nombreux exemples, et pour de nombreuses paires de langues. En voici un. Le texte original (11 mots) est celui de Tacite (Annalium Liber I, LXVI, 1) :

Forte equus, abruptis vinculis, vagus et clamore territus quosdam occurrentium obturbavit.

La traduction (24 mots) est celle de J-L Burnouf, revue par Henri Bornecque (Classiques Garnier, Tome Premier, p. 91) :

Le hasard voulut qu'un cheval, ayant rompu ses liens et fuyant au hasard épouvanté par le bruit, renversât quelques hommes sur son passage.

Notez que le « au hasard » est ajouté par Bornecque, et pourrait certes être gommé, mais il est néanmoins présent dans le vagus du latin.

La traduction anglaise (25 mots) n'est pas plus succincte :

It chanced that a horse, which had broken its halter and wandered wildly in fright at the uproar, overthrew some men against whom it dashed. (traduction de Alfred John Church et William Jackson Brodribb)

==== Jusqu'à quel point le sens peut-il se concentrer ? Un seul mot peut-il contenir toute une proposition ? Peut-il en contenir plusieurs ? Plus le sens est concentré, plus le texte apparaît numineux. Peut-on imaginer un instant précédant un big bang linguistique, un instant où le sens de toute proposition est hyper-concentré, prisonnier d'un noyau dont toutes les langues ne pourront assurer que l'expansion (et l'écoulement, la déperdition) ? On ne peut le faire sur un plan rationnel. Mais il est indéniable que la puissance d'interprétation du Daniel biblique (Daniel 5:26-28) provient de la haute concentration des trois mots écrits sur le mur, derrière le Roi, par la main mystérieuse. Dans la traduction française de Frank Michaéli (La Bible en Pléiade, II, p.645) :

26 Voici l'explication de la chose : Mené, Dieu a compté ta royauté et l'a achevée.

27 Teqèl : tu as été pesé dans la balance et tu as été trouvé insuffisant.

28 Perès : ton royaume est divisé et donné aux Mèdes et à la Perse.

à chaque mot correspond une proposition entière, elle-même construite autour d'une

coordination. Le sens se déplie, s'ouvre comme une fleur empoisonnée. Le caractère définitif, indiscutable de l'arrêt est souligné par cette haute concentration. On a le sentiment de se rapprocher de la langue adamique, une constellation de diamants qui font briller le sens sans le disperser.

On peut certes étudier les trois mots mystérieux, en interroger l'étymologie. Mais dès lors que la traduction isole chaque fois un terme français correspondant et le met en exergue, la version française perd de sa force : les trois mots hébreux sont traduits par trois mots français, et la traduction en propositions n'est plus qu'une paraphrase, voire une explication. C'est le cas de la traduction Louis Segond :

26 Et voici l'explication de ces mots. Compté: Dieu a compté ton règne, et y a mis fin.

27 Pesé: Tu as été pesé dans la balance, et tu as été trouvé léger.

28 Divisé: Ton royaume sera divisé, et donné aux Mèdes et aux Perses.

6. Le calcul du sens

Introduction

Nous ne sommes pas fort avancés dans le calcul du sens. Par exemple, nous savons que la relation verbe-objet, même si elle est syntaxiquement une (j'entends avec de vrais objets, dans des structures qui peuvent être passivisées), est sémantiquement tout à fait hétérogène. Si je lis un livre, le livre reste et moi je change ; si j'écris un livre, le livre prend existence par mon écriture ; si je brûle un livre, il n'y a plus de livre au terme de l'action ; si je réalise un souhait, ce n'est plus un souhait.

Tournons-nous vers des relations que l'on croit pouvoir calculer avec succès. Considérez le calcul du sens de un ballon rouge. Il s'accomplit comme suit : prenez toutes les choses qui sont des ballons et toutes les choses qui sont rouges ; saisissez-vous des membres de l'intersection de ces deux ensembles, et sélectionnez un élément au hasard⁵⁰.

Ce n'est certes pas comme ça qu'on procède. Faut-il donc s'écarter d'une lecture procédurale au profit d'une lecture déclarative : élément quelconque appartenant à l'intersection des ensembles constitués par... ? C'est bien sûr la même chose, la même interprétation présentée différemment. Ce n'est pas l'interprétation dont on a besoin. Considérez les bribes et dialogues suivants :

1. A – *J'ai vu un ballon rouge.*

2. A – *Je désirerais un ballon rouge.*

B – *N'importe lequel ?*

ou (B – *Oui...* ou B – *De quel type ?*)

A – *Oh non. Un assez gros, pas trop cher, peut-être avec des pois verts. Faites voir ce que vous avez...*

3. A – *Je voudrais un ballon rouge tel qu'il n'en existe pas*⁵¹.

Dans 1, le un est un certain – indéterminé, mais néanmoins déterminable si on le souhaite. Surtout pas un élément quelconque de l'intersection etc.

Dans 2, un indique un début de description. B, peut-être légèrement irrité du peu d'informations que A lui donne, se doute que la description n'est que partielle, une

⁵⁰ Il est à noter que même avec les noms et les adjectifs les plus innocents (les adjectifs de couleur, par exemple) l'interprétation qui consiste à sélectionner l'intersection des référents du nom et des choses susceptibles d'être qualifiées par l'adjectif – intersection des ballons et des choses rouges – ne tarde pas à rencontrer d'énormes difficultés. Thayse et al. (1989 :103) opposent la lecture de *maison grise* et de *maison suivante* ; dans le premier cas on peut calculer l'extension par intersection. Mais le sens du mot *gris* varie en fonction de l'élément qu'il modifie, une journée grise n'est pas grise comme le sont des cheveux gris, sans parler des lectures dites idiomatiques qu'on ne peut éliminer d'entrée de jeu, sous peine de circularité (des touristes un peu gris, du vin blanc, nos vertes années, etc.).

⁵¹ « Le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques ; (elles n'existent pas). » (Rimbaud, *Barbare* dans *Illuminations*)

amorce pour s'orienter.

Dans 3, il n'y a pas d'objet à choisir – intension⁵² sans extension...

Cherchez la licorne...

- *On peut savoir ce que vous faites ici, mon brave ?*
- *Moi ? Je cherche une licorne.*
- *Je vois... Vous essayez d'en trouver une. Car tout le monde sait que chercher, c'est essayer de trouver. C'est là un des premiers postulats de sens que l'on apprend à l'école.*
- *Si vous voulez...*
- *Je dirais même qu'en fait vous essayez de faire en sorte que le monde soit tel qu'il y existe un être tel qu'il soit une licorne (qu'il y existe une licorne, pour faire bref) et que vous le trouviez.*
- *Monsieur, j'ai toujours été un être rationnel, et je le suis encore. Pour chercher une licorne, vous conviendrez qu'il me suffit de croire qu'il n'est pas nécessaire qu'il n'en existe pas. Pensez bien que je n'ai pas l'intention de faire quoi que ce soit afin que le monde que je parcours en contienne. Vite, regardez, là, derrière vous !*
- *Où ça ? Je ne vois rien.*
- *Où avais-je la tête ? La licorne est invisible à qui ne croit pas à son existence.*

Argument : une notation logique non paraphrasable de manière satisfaisante en langue naturelle ne peut représenter le sens de façon adéquate, même si elle est susceptible de fournir des inférences intéressantes. Chercher, c'est essayer de trouver, ce n'est pas essayer de modifier l'arrière-plan présupposé, qui se base sur les croyances que doit posséder le chercheur pour chercher rationnellement.

Abordons la question des interprétations de dicto et de re, qui motivent la notation montagovienne dont je viens d'essayer de fournir une paraphrase. La lecture de dicto (je cherche quelque chose qui ait la propriété d'être une licorne), qui n'implique pas l'existence de la chose désignée par le groupe nominal, ici l'objet direct de chercher, ne serait possible qu'avec des verbes dits intensionnels, tels chercher et vouloir, alors que la lecture de re (il y a une certaine licorne que je cherche), lecture qui elle implique l'existence du référé, serait possible avec les verbes tant intensionnels (comme chercher) qu'extensionnels (comme trouver).

Notons tout de suite que la logique a fait de la propriété d'existence, liée aux quantificateurs, la propriété par excellence, celle dont doivent rendre compte toutes les représentations logiques des énoncés de la langue naturelle. De là l'appareil formel lié aux articles, qui risque de dérouter à première vue, ces éléments étant considérés comme tout à fait mineurs dans la représentation linguistique de ces mêmes énoncés.

Quant à la primauté de l'existence, pour incontestable qu'elle soit quand il s'agit de relier réalité et langue, et comprendre la vérité comme l'adéquation au réel, à ce qui est donné en dehors de la langue, elle perd de sa pertinence face à la langue conçue comme en grande partie constitutive du réel que nous connaissons par elle, certes, mais aussi en elle.

Dans une analyse au départ plus linguistique que logique, nous dirons que dans

⁵² Rappelons que l'intension est ce qui permet le calcul de l'extension. Ainsi, grâce à ce que l'on sait de *Paris* et de *la capitale du royaume*, on peut calculer qu'au temps de Pascal ces deux groupes nominaux avaient la même extension. Mais il n'est pas inutile de se rappeler ce que dit Pascal, à savoir qu'« il y a des lieux où il faut appeler Paris, Paris, et d'autres où il la faut appeler capitale du royaume » (Pensée 49, édition Brunschvicg).

l'interprétation *de re*, l'article indéfini indique la spécifiabilité, laquelle implique l'existence. Spécifiable, mais non spécifié par le discours ou le contexte, sans quoi nous aurions l'article défini. Dans l'interprétation *de dicto*, l'article indéfini est plus près de la lecture en logique, à savoir « quelque chose qui soit un x », in casu une licorne. La spécifiabilité n'est pas affirmée, et l'existence n'est pas impliquée.

Il est aisé de montrer que la différence d'interprétation n'est pas liée à la nature du verbe uniquement. La lecture où l'article indéfini ne marque pas la spécifiabilité apparaît possible dès que le verbe est au futur – la raison en est que le futur, comme par ailleurs le conditionnel⁵³, est insondable et peut remettre tout l'univers en question : tiendra-t-il jusque là ? pourrait-on dire - nous sommes par ailleurs de plus en plus conscients de la fragilité de tout l'édifice.

Quand je serai grand, j'apprivoiserai une licorne. (deux interprétations de l'article indéfini, selon que la licorne est ou n'est pas spécifiable dès à présent – en paraphrasant dans l'esprit des représentations logiques : il existe une licorne telle que je l'apprivoiserai versus il existera une licorne telle que je l'apprivoiserai)
Quand j'étais petit, j'ai apprivoisé une licorne. (interprétation *de re* seule possible)

Chercher, avons-nous dit, présuppose la croyance que la chose que l'on cherche n'est pas nécessairement privée d'existence. Mais il faut noter que cette croyance peut être remise en question par le locuteur-chercheur, sans verser dans l'irrationalité :

Je cherche la sagesse, bien que je sache qu'elle n'est pas de ce monde – tout est dans la quête.

Il s'agit bien d'un présupposé d'existence, qu'il n'y a pas lieu de promouvoir au statut de posé. L'existence de la licorne n'est pas sur le même pied que la recherche que j'en mène ; c'est cela précisément qui rend les paraphrases des représentations logiques difficilement substituables en discours aux énoncés dont elles sont censées représenter le contenu.

La syntaxe montagovienne (implémentée dans une grammaire catégorielle) est dictée par la volonté de maintenir un homomorphisme, une relation règle à règle entre génération (syntaxe) et interprétation (sémantique). On a le sentiment que la démarche va de l'interprétation sémantique à une syntaxe qui permette de maintenir l'homomorphisme en question. Ce qui conduit à se demander si le rôle de la syntaxe doit être uniquement ou principalement de faciliter la description des mécanismes d'interprétation sémantique.

Si on considère l'arbre syntaxique montagovien qui sous-tend l'énoncé *John seeks a unicorn* dans l'interprétation *de re*, on constate que le syntagme *a unicorn* est au même niveau que la structure qui va l'accueillir, à savoir *John seeks him*. À ce stade de la structure 'profonde' on est donc plus près de *A unicorn John seeks* (C'est une licorne que John cherche) que de la structure sans dislocation de gauche, c'est-à-dire *John seeks a unicorn*. Mais bien sûr la structure avec dislocation de gauche sera générée par une transformation de surface, qui défera le travail fait dans l'étape ultime de la génération de *John seeks a unicorn*, à savoir l'enchâssement de *a unicorn* à la place de *him*, qui joue ici le rôle d'un simple 'place-holder' et non d'un pronom anaphorique de surface.

⁵³ Y compris les conditionnels cachés : *Tu apprivoises une licorne et le tour est joué* est susceptible de recevoir l'interprétation dans laquelle le groupe nominal *une licorne* est indéterminé et non spécifiable. C'est même l'interprétation qui prévaudra dans la plupart des contextes où cet énoncé peut être inséré.

Il est certain que la distinction d'interprétation *de re* versus *de dicto* a des correspondants syntaxiques. La question est de savoir si une syntaxe qui génère les deux énoncés correspondant aux deux interprétations de façon drastiquement différente peut faire état de justifications de nature strictement syntaxique. Plus fondamentalement, il s'agit même de savoir si c'est le rôle de la syntaxe de distinguer les deux interprétations – on peut très bien envisager une structure syntaxique unique passible de deux interprétations : il suffit de poser en principe l'autonomie de la syntaxe, dans la plus pure tradition chomskyenne. Examinons une de ces correspondances grammaticales de la différence d'interprétation *de dicto* versus *de re* :

Je cherche une licorne. Voilà trois jours que je la cherche. (de re)

Je cherche une licorne. Voilà trois jours que j'en cherche. (de dicto)

Il ne me semble pas qu'il y ait de raison syntaxique nous amenant à rendre compte de la différence de reprise anaphorique via des arbres syntaxiques différents pour l'énoncé *Je cherche une licorne*. La situation est évidemment bien différente si nous acceptons de faire de la syntaxe la servante de la sémantique. Mais nous n'avons alors en fait qu'un seul niveau d'analyse, et nous devons renoncer à bon nombre de 'solutions' qui ont orienté nos représentations syntaxiques.

La question essentielle est toutefois autre. On pourrait très bien se dire que le développement d'une syntaxe dont le but unique est de sous-tendre une sémantique et permettre un calcul précis et rigoureux des interprétations sémantiques est une entreprise tout à fait justifiée. Le vrai problème réside dans l'interprétation qu'il convient de donner aux arbres syntaxiques et aux représentations sémantiques ainsi obtenues. Pour revenir à la représentation qui a donné lieu à l'essai de paraphrase dans le petit dialogue qui ouvre cette section, on ne peut nier que l'existence de la **licorne (unicorn)** figure dans la portée de **essayer (try)**⁵⁴ tout autant que l'action de **trouver (find)**, à laquelle elle est reliée par l'opérateur de conjonction. On a en effet :

try' (j, $\wedge \lambda z [\exists x [\text{unicorn}'(x) \wedge \text{find}^*(z,x)]]$)

(John tries to find a unicorn)

54 La présence du quantificateur existentiel à l'intérieur de la proposition qui est l'objet du verbe 'intensionnel' (look for, chercher, try, strive that, etc.) rend à mes yeux caduques également les analyses de Quine (voir Quine 1956, repris dans Quine 1976 ainsi que dans Gibson 2004). Adaptant l'exemple de Quine, on distingue une lecture relationnelle (relational sense) et une lecture notionnelle (notional sense) de *John is looking for a unicorn*. La lecture relationnelle correspond à l'interprétation de *re* : il existe bel et bien une licorne et John tente de la trouver :

$(\exists x) (x \text{ is a unicorn} \bullet \text{John strives that John finds } x)$

La lecture notionnelle prend en charge l'interprétation de *dicto* :

$\text{John strives that } (\exists x) (x \text{ is a unicorn} \bullet \text{John finds } x)$

Ici encore l'interprétation de la notation proposée par Quine ne peut être que :

John tries to bring about a situation in which there exists something such that it is a unicorn and John finds it.

Cette paraphrase est incorrecte pour les raisons mentionnées dans le corps du texte.

Le plus simple – de toute évidence – est de ne pas quantifier la variable dans la lecture notionnelle. Cette solution n'est pas possible pour un extensionnaliste pur et dur comme Quine, mais dès lors qu'on se propose de travailler dans un cadre qui privilégie l'intension, comme le fait Montague, pourquoi quantifier la variable dans l'interprétation de *dicto* ? Je proposerais donc tout simplement :

John cherche une licorne →

Interprétation de *dicto*/ notional reading : licorne(x) ET cherche(John, x)

Interprétation de *re*/ relational reading : $(\exists x) (\text{licorne}(x) \text{ ET cherche}(\text{John}, x))$

La seule différence serait donc la quantification existentielle de la variable dans l'interprétation de *re*.

où j représente John. (voyez Thayse et al. 1989:166).

On peut tenter d'arguer que cette représentation ne doit pas faire l'objet d'une paraphrase, le formalisme logique ayant précisément pour but de se débarrasser du caractère informel et vague de la traduction en langue naturelle. Mais cet argument ne convainc pas, car comment montrer alors que la représentation en notation logique est bien une représentation du sens véhiculé par l'énoncé en langue naturelle, à savoir *John tries to find a unicorn* dans son interprétation *de dicto* ?

Montague se trouve par ailleurs confronté au problème de l'élimination des interprétations prédites mais inexistantes. Dans le cas du verbe *trouver* (utilisé tout seul, sans être dans la portée du verbe *essayer*) et des autres verbes extensionnels, Montague établit un postulat de signification qui rend les lectures *de dicto* et *de re* équivalentes. Cette solution est bizarre, car on ne voit pas comment l'équivalence rend caduque la lecture *de dicto*. De toute façon, on se retrouve face au problème bien connu de la surgénération d'un niveau de représentation ; généralement, on estime qu'une solution réside dans l'établissement d'un niveau ultérieur d'analyse qui agit comme un filtre sur les analyses proposées par les niveaux inférieurs. La *well-formedness* peut s'obtenir niveau par niveau, par adjonction monotone de structure, avec maintien final des structures les plus riches, c'est-à-dire celles qui ont le plus de liens, les plus redondantes, celles qui apportent le moins d'informations nouvelles et par là permettent la robustesse du message et sa compréhension en temps réel, ce que ne pourrait nullement assurer une chaîne sans redondance.

Cette succession de niveaux commence bien sûr avec la phonologie, qui nous dit par exemple qu'on ne peut trouver en français *tl_* en début de mot (contrairement à *tm_*, par exemple) alors qu'on trouve cette séquence à l'intérieur des unités lexicales (*athlète*). Ce niveau permet donc le rejet de la chaîne *^tl_*, où *^* marque le début de mot. De niveau en niveau on atteindra celui de la rhétorique, celui de l'insertion des énoncés dans une pratique discursive ('laissons le temps au temps'⁵⁵).

C'est une erreur méthodologique de forcer un niveau à prendre des décisions qui conviennent à un autre. C'est également une erreur de ne pas profiter de la modularité qu'offre une succession de niveaux, étant donné le très haut degré de complexité de la tâche à accomplir (assortir les énoncés de leurs interprétations pertinentes en contexte).

Les principes de l'interprétation du discours : imposer la cohérence, maintenir l'isotopie, maximiser les liens, minimiser l'information nouvelle

Un discours se caractérise par un degré élevé de cohérence interne. Le mécanisme d'interprétation maximise les liens, assure le maintien des isotopies, admet autant de redondance et aussi peu d'information nouvelle que possible.

55 On ne voit pas comment on pourrait traiter cet énoncé aux niveaux inférieurs, puisqu'il ne s'agit vraisemblablement pas d'une lexie, et que l'interprétation sémantique compositionnelle basée sur les interprétations usuelles des lexèmes *laisser* et *temps* risque de conduire à une impasse (énoncé ininterprétable ou absurde)

Un texte requiert une orientation – il ne part pas dans toutes les directions (tous les sens...) en même temps. Ce qui explique la valeur heuristique du concept d'isotopie, la non-perception des ambiguïtés, etc.

Connaître est avant tout reconnaître. La perception est la reconnaissance d'ensembles signifiants – les choses se mettent en place. C'est très clair dans la vision : tout le monde a eu le sentiment de voir sans voir – jusqu'au moment où on reconnaît.

Ce sont là des grands principes qu'il faut traduire dans des règles d'interprétation plus précises – et partant plus discutables. Par exemple, on peut poser qu'il faut maintenir un nombre d'actants aussi réduit que possible, dont on prédique beaucoup de choses, plutôt qu'un grand nombre d'actants dont on apprend relativement peu de choses.

Nous avons souligné qu'on est prêt à donner du sens, à faire sens. Mais à l'aide d'aussi peu d'informations nouvelles que possible. Toujours enclins à rattacher ce qu'on ne connaît pas à ce que l'on connaît déjà, à nos schèmes familiers, nous préférons reconnaître qu'apprendre... Nous ne voulons pas nous laisser surprendre par le texte – lui donner sens, c'est le ramener à quelque chose de connu. Cette démarche est très nette dans l'interprétation de la littérature. Il suffit de considérer tous les efforts de Kafka pour qu'on ne puisse pas interpréter ses textes, les réduire à quelque chose de connu, qui tempérerait l'angoisse existentielle qui en émane. À voir toutes les interprétations de Kafka, ou bien il n'a pas réussi, donnant lieu à toujours plus d'interprétations, ou bien, considérant le caractère contradictoire et en fin de compte paralysant de toutes ces analyses divergentes, il a parfaitement réussi, et son oeuvre reste le paradigme même d'une angoisse nue, terrifiante car inexplicable à jamais.

Le vague

Les ambiguïtés et le vague sont omniprésents dans la langue. On le déplore sans doute un peu trop vite. Les ambiguïtés sont dues aux multiples usages de moyens finis ; notre mémoire étant ce qu'elle est, on ferait mieux de ne pas s'en plaindre. Le vague quant à lui est quelque chose de positif. Wittgenstein l'a très bien vu, et c'est une de ses grandes leçons.

Appose ta signature ici.

Il y a du vague sur toute la ligne ; apposer : peut-il s'agir d'un cachet portant signature ? ; signature : une signature dont uniquement les initiales sont lisibles compte-t-elle pour un parafe, et non une signature ? etc. ; ici s'interprète en fonction de l'action spécifiée (cf. le *Halte dich ungefähr hier auf*⁵⁶ de Wittgenstein, PU, § 88), mais de toute façon il reste vague.

Il suffit de réfléchir à ce qui serait nécessaire pour faire disparaître le vague – on se rend compte alors que le vague ne disparaîtra pas. Il permet à la communication de s'établir sans trop de frais – si les frais sont à faire, au moins contentons-nous de les faire quand ils s'avèrent nécessaires !

56 Trad. : Tiens-toi à peu près ici.

Quand une distinction d'apparence très utile manque à la langue, qu'on se pose la question de savoir ce qu'on gagne à ce qu'elle n'existe pas.

Revenons à

a) *Je cherche quelqu'un.*

Veut-on dire

Il existe un individu x tel que je le cherche

ou

Je cherche un x tel que cet x soit un membre du genre humain ?

Il y a là, semble-t-il, une distinction facile et importante, que la langue pourrait faire.

Considérez à présent le dialogue suivant, qui a lieu dans une quincaillerie :

A : – *Oui, Monsieur, qu'y a-t-il à votre service ?*

B : – *Je cherche quelqu'un.*

A : – *On peut savoir qui ?*

B : – a) *Monsieur Claude : il connaît mon problème de robinet.*

ou – b) *Quelqu'un qui puisse me renseigner sur les robinets.*

ou – c) *Peu importe – un membre du genre humain...*

Le c) est pour le moins bizarre ; le a) est tout à fait normal ; le b) surprend un peu par la distribution de l'information – pourquoi ne pas dire tout de suite ce que l'on veut ?

Le *quelqu'un* est rarement totalement indéterminé, mais il n'est pas non plus nécessairement totalement déterminé (disons, déterminé jusqu'au nom propre, pour faire court). Entre les deux, il y a toute une gamme de détermination, que la langue laisse dans le vague, précisément pour qu'on ne doive pas dire tout tout de suite.

b) *Je voudrais voir quelqu'un.*

Imaginez le locuteur

a) perdu dans un bois

b) sur un lit d'hôpital

c) au milieu d'un paysage grandiose du Tibet

et passe alors

a) un promeneur qui ne connaît pas la langue du locuteur, et dont le locuteur ne connaît pas la langue

b) un ouvrier qui vient réparer le plafonnier

c) un aimable Américain, l'appareil photo en bandoulière. Il porte des Nike et une chemise imprimée à grosses fleurs.

Le *quelqu'un* était indéterminé, mais pas complètement. Il est presque toujours au moins partiellement déterminé. Il peut être intéressant de ne pas avoir à le déterminer plus avant.

=== Les sorites⁵⁷ : pendant des siècles, le problème des sorites semble avoir été banni de la pensée philosophique. Mesure très sage, à en juger par le passage suivant, extrait de l'introduction à un ensemble de contributions sur les problèmes philosophiques que soulève le vague (et au premier chef les sorites) :

Take Barney the cat on the mat, and assume he has hairs that are in the process of being shed, being at present neither definitely part of him nor definitely not part of him. There are many precise

⁵⁷ Par exemple : si n grains de sable forment un tas, n-1 en forment un également – retirez un grain de sable au tas et ensuite réitérez l'opération jusqu'à obtenir un tas de sable fait de rien, comportant 0 grain. Voyez aussi le chat philosophique Barney, qui perd ses poils dans le paragraphe auquel se rattache cette note.

groupings of molecules – call them the p-cats – each of which includes all of Barney’s definite parts plus some combination of the penumbral hairs. It may seem that the p-cats are each cats (after all, they are cat-like in shape, size etc.) ; but then there would be many cats on the mat when, by normal cat-counting, only one is there. The response to this problem will depend on the stand taken on various general ontological questions. Should we allow unrestricted composition and maintain that any collection of molecules constitutes an object (and in particular that all of the p-cats do) ? And do all of the p-cats really qualify as cats ? One option is to hold that all the p-cats count as objects but that there is no fuzzy-boundaried object (the cat) over and above them. Using supervenient ideas, it can then be argued that it is nonetheless true that there is just one cat present, though there is semantic indecision over which of the p-cats it is⁵⁸.
(Keefe and Smith 1996:50-51)

Wittgenstein : *Denn die philosophischen Probleme entstehen, wenn die Sprache feiert*⁵⁹.
(PU, §38).

=== Les sorites. Combien de grains pour former un tas de sable ? Mais on ne forme pas les tas de sable grain par grain, et donc on n’en sait rien. On ne les modifie pas non plus grain par grain, sauf si on s’intéresse aux sorites...

=== Les sorites. Pourquoi ai-je le sentiment qu’il s’agit d’un problème malsain ?
Entre autres parce que :

- a) il ne se pose réellement que si on lui demande de se poser ;
- b) par conséquent, les solutions ont l’air de vouloir sauver des meubles qui ne sont pas menacés...
- c) une des solutions les plus acceptables tend à montrer que le problème ne se pose pas, même si celui qui la propose ne semble pas s’en rendre compte (Platts 1997, Chapitre IX).

=== L’adjectif *identique* (contrairement à *même*, qui lui est sémantiquement très proche) a le comportement syntaxique normal d’un adjectif sans degré de comparaison. Mais sémantiquement ! C’est le règne du vague absolu – identique et même ne font même pas la distinction entre identité et appartenance à la même classe !

a) *C’est le même garde/moineau/sapin (que celui) que nous avons vu tout à l’heure.*

garde : identité totale (?), comme en logique (x est x), c’est-à-dire identité d’individu (=c’est le garde que nous avons vu tout à l’heure ; implication possible : nous ne nous sommes pas rendus compte qu’on tournait en rond)

moineau : peut-être comme garde (identité d’individu), peut-être comme sapin (identité de classe) (le moineau vole...)

sapin : préférence marquée pour l’identité de classe ($x \in A$ et $y \in A$) (ce qui ne signifie pas que l’identité d’individu soit exclue, par exemple dans le scénario où on tourne en rond sans le savoir)

Deux éléments interviennent ici : la mobilité, bien sûr, mais aussi notre intérêt pour, et familiarité avec, le x en question (nous sommes prêts à distinguer les humains en tant qu’individus, mais les moineaux et les sapins doivent se contenter d’appartenir à leur espèce, à moins que...).

58 Je ne peux me résoudre à traduire. Je suggère à Barney de suivre les exhortations d’un auteur anglais que je ne traduirai pas non plus : « Pee on the carpets ! Scratch them ! ».

59 Trad. : C’est quand la langue prend des vacances qu’apparaissent les problèmes philosophiques.

Pourquoi donc ne pas distinguer systématiquement identité totale et appartenance à une même classe ? C'est le concept de classe qui pose problème. Il y a bien sûr les classes naturelles (espèces animales, etc.) qui semblent stables (pour combien de temps encore ?) mais il y a aussi toutes les autres, en nombre infini. Deux individus, aussi peu semblables soient-ils, peuvent se retrouver dans une même classe, ad hoc mais pourquoi pas ? Ma brosse à dent et cette corneille qui s'envole : toutes deux à droite dans mon champ de vision... Et il y a, pour réunir deux individus, tout ce qu'ils partagent le privilège de n'être pas. Les classes sont des artefacts – l'appartenance à une même classe n'est pas une forme privilégiée de similitude. On met des choses ensemble dès qu'on a des raisons de le faire et on les dissocie de la même manière. Les classes naturelles ne sont ni sacrées ni contraignantes. Identique, c'est donc suffisamment identique pour les besoins du discours, quel que soit ce qui fonde l'identité...

Les traces de l'interprétation

Métonymie et métaphore se retrouvent partout dans les entrées de dictionnaire. Ce sont les traces de mouvements d'interprétation qui ont donné lieu à des acceptions que le lexicographe juge suffisamment lexicalisées⁶⁰, c'est-à-dire fixes, fréquentes et conventionnelles, pour être répertoriées dans le dictionnaire. Mais ce sont des mécanismes de base, qu'ils donnent lieu ou non à des constructions dont le dictionnaire se préoccupe.

Le pouvoir de négociation de la signification. Dans GR (à l'entrée ÉTAPE) BRÛLER L'ÉTAPE (1706, milit.) Loc. ne pas s'arrêter à l'étape prévue, seul BRÛLER est métaphorique, lui seul se transforme pour contribuer une signification nouvelle à l'acception. Par contre, toujours selon le GR, BRÛLER LES ÉTAPES est Fig. aller plus vite que prévu, ne pas s'arrêter dans un progrès et ici les deux termes sont métaphoriques. C'est le verbe qui a fait le premier l'effort d'accommodation, le nom a suivi. Ces écarts dans le potentiel d'accommodation restent à étudier.

La richesse des acceptions métaphoriques d'un mot permet de prévoir son potentiel de négociation de la signification. Le principe est que qui a déjà beaucoup donné peut donner encore plus. Le latin ARENA recoupe SABLE et ARÈNE. SABLE est métaphoriquement faible comparé à ARENA ; même si on met ensemble les possibilités métaphoriques d'ARÈNE et de SABLE, on n'a pas un potentiel métaphorique aussi puissant que celui de ARENA.

Sur la plage de Mez an Aod, le 24 juillet 1998, une estivante a dit ceci : « Hier on a presque fermé la plage ». Comment se fait-il que j'aie pu comprendre immédiatement qu'elle voulait dire quelque chose comme : « on a été pratiquement les derniers à partir » ? Notons les points suivants :

- on ne peut dire ni qu'avant le départ de ces gens la plage fût ouverte, ni qu'après ce départ elle fût fermée ; ni non plus que les premiers arrivants ouvrent la plage au même titre que les derniers partants la ferment ;
- une plage a vraiment peu de chose en commun avec un café, un cinéma, un restaurant, pour lesquels le concept de fermeture évoqué ici semble pertinent – le

⁶⁰ *Lexicalisé* a une acception triviale : présent dans un lexique matérialisé par un dictionnaire sur support papier ou informatique, et une acception plus subtile : perçu comme une unité lexicale, un tout dont la signification n'est pas recomposée à chaque rencontre (réinterprétée), mais seulement rappelée (chez qui ?).

sème commun est-il 'lieu de loisir' ?

La compréhension immédiate de la métaphore est chose étonnante : il est bon de continuer à s'en étonner.

Passons de fermer à ouvrir : « Il nous a ouvert la Bible ».

Peut-être s'agit-il d'une cérémonie, où très solennellement un officiant ouvre la Bible à un verset particulier, dont nous pouvons alors commencer la lecture à haute voix pour l'assemblée... Mais il peut s'agir tout aussi bien de quelqu'un qui nous a permis de saisir le message biblique dans toute sa profondeur – la lecture métaphorique affleure tout autant que la lecture littérale ; elle n'a pas à attendre que la lecture littérale se soit révélée 'impraticable'.

== La fréquence d'emploi d'un lexème est-elle liée à la capacité d'accommodation de ses diverses acceptions ? Et qu'en est-il de la place occupée dans le dictionnaire (nombre et richesse des acceptions) ?

== Analyse sémique et métaphore.

Le Guern (1973:114-117) propose de considérer la métaphore comme la promotion de certains sèmes au détriment des autres. Dans TÊTE D'ÉPINGLE, les sèmes extrémité et rotondité de TÊTE sont promus ; dans TÊTE D'AFFICHE, il s'agit des sèmes extrémité et supériorité. Une telle analyse vaut ce que vaut l'analyse sémique. On retombe sur le problème des structures qui lient entre eux les sèmes ; si on veut établir plus qu'une simple relation de concaténation, il faut montrer en quoi l'analyse sémique se distingue de la définition en langue naturelle. Comment analyser sémiquement RUINE ou DIVORCÉ sans introduire une relation d'antériorité dans le temps qui participe directement à la structure de la définition ?

L'espace sert de métaphore au temps, si bien que le mouvement dans l'espace métaphorise le passage (!) du temps⁶¹. En fait, comme on le voit par la phrase qui précède, on ne peut parler du temps que métaphoriquement. Il est illusoire de vouloir purifier la langue de ses métaphores pour accéder à une langue strictement littérale – cette langue ne serait pas un équivalent plus clair de la langue, mais un appauvrissement.

On peut tenter de réduire une métaphore en en mettant au jour le processus de formation. Un tel procédé risque de conduire à l'incohérence si on vient à l'appliquer à un faisceau de métaphores qui essayent de cerner ou d'établir un noyau de sens. Un excellent exemple est fourni par le bouquet de métaphores par lesquelles le Christ se définit dans l'évangile de Jean. Leur hardiesse est saisissante. Rappelons-en quelques-unes, celles du type je suis un x dans la bouche du Christ. On verra qu'elles donnent du Christ une image très complexe, mais qui cependant ne manque pas d'unité, car tous les pôles mis en jeu se retrouvent ailleurs dans la Bible et entretiennent entre eux des liens multiples. Il faut étudier toute l'imagerie de la Bible pour bien s'en rendre compte.

6:35 Je suis le pain de vie / ὁ ἄρτος τῆς ζωῆς·

8:12 Je suis la lumière du monde / τὸ φῶς τοῦ κόσμου·

61 Il est intéressant de noter que l'hyperonyme de *temps* dans le GR est *milieu*. Notez aussi le verbe *se dérouler*. Il semble que le temps ne soit pas définissable en dehors d'une référence à l'espace : -I. *Milieu indéfini où paraissent se dérouler irréversiblement les existences dans leur changement, les événements et les phénomènes dans leur succession.*

10:7 Je suis la porte des brebis / ἡ θύρα τῶν προβάτων.

10:11 Je suis le bon berger / ὁ ποιμὴν ὁ καλός·

11:25 Je suis la résurrection et la vie / ἡ ἀνάστασις καὶ ἡ ζωή·

15:1 Je suis le vrai cep et mon Père est le vigneron. / ἡ ἀμπελος ἡ ἀληθινή, καὶ ὁ πατήρ μου ὁ γεωργός

On retrouve en 15:1 la vigne d'Isaïe et de Matthieu, confiée ici à un vigneron qui mérite pleine confiance : elle portera en son temps les fruits escomptés. On pourrait suivre également l'image du pain et du vin, nourriture de base, ou celle du pasteur et du troupeau, de celui qui connaît et de celui qui est connu. Tout un réseau se développe au départ de ces métaphores.

==== La négation.

La négation logique $\sim x$ permet l'extraction de x . De même, en langue, de *Il n'est pas venu*, je peux extraire *Il est venu*. Hors de *C'est invendable*, je peux extraire *C'est vendable*. Mais de *Il ne fait pas dans la dentelle*, je ne peux extraire *Il fait dans la dentelle*, sans changement drastique du sens. Ce qui ne signifie pas que l'expression soit figée avec la négation comme partie intégrante : NE PAS FAIRE DANS LA DENTELLE n'est que la forme canonique, telle que le dictionnaire a coutume de la répertorier. En fait, tout contexte non affirmatif supporte l'expression en question :

Pourquoi ferait-il dans la dentelle ?

Je doute qu'il se mette à faire dans la dentelle.

(de même *Pourquoi se moucherait-il du pied ? / Je doute qu'il se mette à mâcher ses mots / Croyez-vous que ce soit une mince affaire ?*, etc.)

Encore faudrait-il déterminer avec précision ce qu'on entend par contexte non affirmatif. On est en pleine tautologie en avançant que les contextes non affirmatifs sont ceux qui contiennent ou présupposent une négation. Et pourtant, quels critères formels invoquer pour faire le départ entre questions ouvertes et questions rhétoriques orientées vers une réponse négative ?

Lecture individuante et lecture générique

Il est frappant de constater que lecture individuante et lecture générique, bien que formant une opposition discrète au niveau de l'interprétation – il n'y a pas de lecture mélangée, en partie individuante et en partie générique –, se retrouvent dans presque tous les éléments du système de l'article, en anglais comme en français.

A. Lecture générique (désigne la classe ; le membre n'est qu'un exemple de sa classe)

A/AN - THE (singulier) - Article zéro (Ø : pluriel)

UN/UNE – LE/LA/LES

a) *A lion can be dangerous*

b) *The lion can be dangerous*

c) *Ø Lions can be dangerous*

a') *Un lion peut être dangereux*

b') *Le lion peut être dangereux*

c') *Les lions peuvent être dangereux*

B. Lecture individuante (un ou plusieurs individus ; la classe tout entière n'est pas visée)

A/AN - THE (singulier et pluriel)

UN/UNE – LE/LA/LES

d) *A lion was lying by the side of the road*

d') *Un lion se reposait au bord du chemin*

e) *The lions were getting restless*

e') *Les lions commençaient à s'exciter*

f) *The lion said to the mouse : « Hush! »*

f') *Le lion dit à la souris : « Chut ! »*

Qu'est-ce qui permet de faire la distinction ? On pensera à l'ancrage dans le contexte situationnel pour la lecture individuante : deixis spatiale et temporelle. On pensera également aux temps, mode et aspect du verbe. Le caractère discret de l'opposition facilite la tâche : on a à choisir la lecture qui convient, pas à construire un amalgame des deux lectures. Considérez le mini-dialogue suivant :

A. – *J'ai vu un cerf ici hier.*

B. – *Impossible. Un cerf ne se hasarderait pas sur ces terres découvertes.*

A, de par la deixis spatio-temporelle, force la lecture individuante.

B : le un cerf de B ne peut s'interpréter comme référent au même individu que le un cerf de A : l'article indéfini ne peut servir que pour introduire le sujet du discours – pour le reprendre, il faut un pronom ou un article défini si un choix est à opérer.

Donc, le un cerf de B est soit l'introduction dans l'univers du discours d'un deuxième cerf (lecture individuante), soit une référence à la classe (lecture générique). Mais pour assurer le sequitur, la cohésion du discours, il faut soit une référence au même individu, soit une désignation de la classe tout entière, qui englobe cet individu.

On revient à la question fondamentale : qu'est-ce que le sequitur ? Faire le plus de sens possible, c'est prédiquer un maximum de choses d'un minimum d'individus.

Le système de reprise par un pronom ou par un hyperonyme contribue à la cohérence du discours. Ce point est évident. Ce qui l'est moins, c'est le rôle exact joué par le pronom ou l'hyperonyme. Il ne se réfère pas à quoi que ce soit hors discours, il ne fait que reprendre des individus posés en discours. McCawley en demande beaucoup trop :

9.6.2. One day last week a strange person visited me at my office. He wanted me to give money to a home for unemployed philosophers.

The persons who hear 9.6.2 have no idea who the strange fund-raiser is, and the speaker might indeed be unable to identify that person in a police lineup. Nonetheless, the hearers cooperate with the speaker by acting as if he could provide a specific referent for his words if called upon to do so and the speaker in effect guarantees referential backing for the he of 9.6.2 even though he might not be

able to supply it in a form satisfactory to a less charitable interrogator⁶² (McCawley 1981:263).

Une bien curieuse conception du pronom personnel. Je crois qu'on ne l'utiliserait jamais plus si on avait à craindre ce less charitable interrogator !

==== Certains mots encapsulent toute une histoire : on ne commence pas sa vie veuf ; on ne la commence pas non plus en tant qu'épave, qu'on soit bateau ou homme. En conséquence, ces mots charrient avec eux un ensemble de présupposés qu'on ne peut remettre en question dans le discours qu'en niant le caractère approprié du mot :

Il n'est pas veuf, puisqu'il n'a jamais été marié.

On n'est pas loin de 'veuf' entre guillemets ici.

Interprétation générique et lecture métalinguistique

La lecture métalinguistique exclut l'interprétation individuante. Je peux dire *Les tigres feulent / Le tigre feule / Un tigre, ça feule* pour indiquer le nom que l'on donne en français au cri de l'animal.

La lecture individuante (tout à fait incompatible avec l'usage métalinguistique des énoncés) est possible avec les mêmes articles (le, les et un) et au pluriel comme au singulier :

Soudain, des tigres feulent / un tigre feule / le tigre feule / les tigres feulent.

Ce qu'il convient de voir, c'est que certains énoncés ont une lecture métalinguistique évidente, mais que leur lecture individuante est beaucoup plus problématique :

Le temps passe. La pluie tombe.

Avec accent de phrase sur le verbe, ces énoncés peuvent servir de réponse aux questions :

Que fait le temps (en français) ? Que fait la pluie (en français) ?

Lecture tout à fait parallèle à celle de *Le tigre feule* en réponse à *Que fait le tigre (en français) ?*

On n'a aucun problème avec *La pluie se mit à tomber*, etc. simple équivalent de *Il se mit à pleuvoir*, etc. Mais *Le temps passe* et *La pluie tombe* ne peuvent recevoir de lecture individuante en raison de l'inclusion totale du sens du verbe dans celui du nom. En conséquence, tous les énoncés non métalinguistiques relatifs au passage du temps devront recevoir une interprétation où le temps est bien loin de jouer le premier rôle...

Le temps se mit à passer de plus en plus vite pour Claude.

concerne Claude et non le temps. Même si le temps est sujet grammatical, rhétorique, thème, etc., il n'y a pas ici de sujet réel (dans le sens d'objet du discours)

62 Trad. : 9.6.2. Un jour de la semaine dernière j'ai reçu au bureau la visite d'un individu bizarre. Il voulait que j'aide financièrement un home pour philosophes au chômage.

Une personne qui entend 9.6.2 n'a pas la moindre idée quant à l'identité de l'étrange collecteur de fonds, et serait incapable de le reconnaître à une séance d'identification dans un commissariat. Cependant, les interlocuteurs coopèrent en agissant comme s'ils étaient capables de fournir un référent bien précis si on le leur demandait. Quant au locuteur de 9.6.2, il garantit qu'il y a bien quelqu'un derrière le // de sa phrase, même s'il serait bien en peine de répondre aux questions d'un interrogateur peu enclin à 'laisser passer'.

en dehors de Claude.

On remarquera également la parfaite équivalence (en dehors d'un univers science-fictionnel) entre *Le temps s'était arrêté à Djamila* et *Le temps semblait s'être arrêté à Djamila*

La valeur

On sait que la valeur est l'élément essentiel, définitoire de la culture. On sait aussi que beaucoup d'adjectifs tendent à se vider de leur contenu spécifique et se contentent de positionner sur l'échelle axiologique, en termes plus simples ne veulent plus dire que bon ou mauvais. Ce qu'on a peut-être moins étudié, ce sont les oppositions porteuses de valeur, dans lesquelles un des termes est ressenti comme positif et l'autre négatif. On n'hésitera guère, je crois, pour déterminer lequel de x ou de y est le terme positif dans le tableau ci-dessous :

X	Y
Droit	Courbe, Sinueux
Droit	Gauche
Blanc	Noir
Plein	Vide
Haut	Bas
Profond (<i>deep</i>)	(<i>shallow</i>), Superficiel
Ouvert	Fermé
Debout	Couché
Souple	Rigide

La valeur : question de choses ou question de mots ? On peut toujours justifier une idéologie – le noir est négatif car la nuit est source de dangers pour l'homme primitif, etc. Tout cela est très puéril. Pourquoi en vouloir à ce qui est bas et vide, et exalter le haut et le plein ? BAS pourrait connoter MODESTE, FACILE D'ACCÈS ; RIGIDE pourrait connoter la volonté, la permanence ; etc.

BAS est négatif : je n'ai pas besoin de suffixe péjoratif pour en faire quelque chose d'ouvertement négatif : un geste bas et vil, etc. Par contre, de HAUT je dois faire HAUTAIN : une attitude hautaine, etc.

Mais même sans l'aide de la morphologie dérivationnelle, toute la langue m'aide à repérer le terme positif de l'opposition. Ce terme positif est capable à son tour d'orienter les mots qui sont tournés dans son sens et de leur conférer sa valeur. On peut par exemple se poser la question de savoir si une porte ouvre ou ferme (pensez au concept fermetures du bâtiment). PORTE, toutefois, dans ses acceptions métaphoriques, est très nettement orienté positivement, vers l'ouverture : porte sur, donnant accès à...

Les adjectifs d'évaluation : on a envie de dire qu'un bon couteau c'est un couteau qui coupe bien – on espère par là atténuer le caractère irrémédiablement vague des adjectifs indiquant la valeur. Mais ce ne sera pas un bon couteau s'il a un manche glissant, s'il se referme à la moindre pression exercée sur la lame, etc. Un bon couteau, c'est un couteau qui remplit bien sa fonction, pas seulement un couteau qui coupe bien. L'interprétation de l'adjectif d'évaluation fait bien appel au quale 'telic' (cf.

Pustejovsky 1995 et ici-même, Franchir le fossé entre le verbe et son objet : les qualia), mais le gain en précision n'est pas si conséquent.

La langue véhicule une idéologie : on y retrouve le même concept de valeur, sans autre justification que celles qu'on veut bien lui donner...

La littérature a le pouvoir de remettre en question le système de valeurs en cours dans une culture donnée. C'est là une évidence contestée mais qui à mes yeux n'a pas besoin de développement. Plus intéressant est de suivre les vicissitudes littéraires d'une paire telle que ouvert-fermé dans sa portée axiologique. Ouvert est sans contredit le pôle positif de l'opposition. Cela n'empêche pas fermé de prendre une valeur positive, en contre-pied : ce qui est fermé peut être plein et parfait, et clos car éminemment précieux. La direction est donnée par le Cantique des Cantiques : le hortus conclusus et fons signatus du verset 4.12 (*Tu es un jardin fermé, ma sœur, ma fiancée, Une source fermée, une fontaine scellée*). Une étude passionnante pourrait être menée sur les qualités associées à la fermeture dans ce chef-d'œuvre qu'est *Le Jardin des Finzi-Contini* de Giorgio Bassani. Depuis le Prologue où la nécropole étrusque de Cerveteri connote indissolublement beauté, paix et mort, en passant par la réouverture de la synagogue espagnole de via Mazzini (réouverture qui est fermeture face au reste de la communauté juive de Ferrare), la discussion entre le Narrateur et Micòl au sujet des traductions italiennes du poème d'Emily Dickinson, jusqu'au Jardin lui-même, Paradis au grand mur clos où se réfugie une civilisation qui se sait vouée à la mort.

Franchir le fossé entre le verbe et son objet : les qualia

Dans l'étude du potentiel de négociation sémantique des items lexicaux, une place de choix revient aux verbes qui acceptent un objet ne désignant pas un processus ou une action, alors que conceptuellement c'est précisément un processus ou une action que ces verbes exigent comme complément.

On prendra pour exemple les verbes qui indiquent le commencement ou l'achèvement d'une action (commencer, débiter, finir de).

Considérons finir. Sur une affiche publicitaire pour une crème glacée (de nom Extrême, juillet 1998), on voit une jeune fille qui tient en main un cornet de glace et déclare :

Je le finis et je te le donne.

Finis est interprété ici comme finis de manger comme dans

Veux-tu finir la tarte ?

Notez que l'ajout du verbe implicite manger (accompagné d'une modification du profil intonatif) fait basculer le sens vers cesser de :

Veux-tu finir de manger la tarte !

(Veux-tu bien cesser de la manger !)

Il n'y a pas que le processus de consommation qui puisse être laissé implicite. Le processus de production ou de préparation à la consommation peut l'être également. La petite Zoé à sa tante Amélie :

– *Ton gâteau a l'air bougrement bon... C'est un Extrême ?*

– *Oui. Je le finis et je te le donne.*

Finis est interprété ici comme finis de le faire, de le préparer, de le décorer, etc. – tout le processus de préparation à la consommation, au sens large. De même

Je finis tes jeans.

(= de les repasser, de les raccourcir, de les réparer, etc.)

Dans le cas de biens qui s'utilisent de façon typique (qui se consomment sans du même coup disparaître), c'est cette action typique qui est laissée implicite :

Je finis le livre (consommation : de le lire – sauf contextes spéciaux : de le manger, de le brûler, etc. ; production : de l'écrire, mais aussi : de le recouvrir, de le couper, etc.).

On peut 'orienter' la lecture vers le processus de production ou de consommation de diverses manières. Une famille d'expressions verbales telle que celle subsumée par le schéma 'prendre à X expression temporelle' orientera vers la consommation ou la production selon la durée désignée par l'expression temporelle, et ce que l'on sait de la durée normale du processus de production ou de consommation du sujet grammatical :

Ce livre lui a pris huit longues années (production).

Ce gâteau m'a pris deux bonnes heures.

Les escaliers prendront deux heures (les nettoyer, les peindre, les sarcler, etc. plutôt que les gravir).

Le sujet peut évidemment, lui aussi, orienter l'interprétation. Tout le monde n'est pas le Pierre Ménard de Borges, et

L'Agatha Christie ne m'a pris que deux heures

est orienté vers la consommation, vu que, en toute vraisemblance, on lit un livre déjà écrit par quelqu'un autre (mais il pourrait s'agir d'une action orientée à la fois vers la consommation et la production, comme par exemple l'écriture d'un scénario sur base du polar – ici aussi, la durée du processus (en conjonction avec bien d'autres éléments dérivables du contexte) rendra cette lecture plus ou moins plausible.

Considérons un instant le mot côte, dans les acceptions où il désigne un élément du relief, opposé ou non à descente. On trouve dans le Grand Robert :

- 2. Route en pente. - ⇒ **Pente, raidillon, rampe.** Monter, gravir la côte. Descendre une côte. - (**Opposé à descente**). - ⇒ **Montée.** Côte raide, pénible. Vitesse en côte d'une automobile. Rendement en côte.

On constatera qu'en construction avec des verbes tels que commencer, entamer, finir, etc. l'interprétation sera toujours celle où côte s'oppose à descente :

Il entame la côte (= il entame l'ascension de la côte).

Notez que la paraphrase fournie introduit un déverbal indiquant l'action, ce qui force la lecture métaphorique du verbe entamer (=débuter un processus), et ne nécessite plus l'intervention d'un pont entre verbe et objet. On ne pourra pas faire la même chose avec descente, car le déverbal prend lui-même la forme 'descente' :

Il entame la descente (?? *Il entame la descente de la descente*).

Par contre,

Il entame la descente de la côte

ne pose pas de problème (lecture métaphorique de entamer, lecture déverbale de descente)

Les verbes qui marquent le goût ou l'aversion que l'on a pour quelque chose ne sont pleinement interprétables avec ce quelque chose en position d'objet direct que si on connaît les relations typiques de l'homme avec le monde qui l'entoure :

J'aime le chocolat (nourriture : le consommer).

J'aime les livres (en général : les lire).

J'aime le livre (lecture générique de livre → lecture bibliophilique)

J'aime le lion (lecture générique de lion → viande de lion : la consommer)

J'aime les lions (pas d'action implicite spécifiable)

J'aime les sardines / la sardine (pas d'autre relation que la consommation : les consommer)

J'aime les roses (les voir, respirer leur parfum, les offrir, les recevoir, etc.)

J'aime l'homme (philanthropie)

J'aime les hommes (philanthropie, sexualité)

J'aime le train (voyager en train).

J'aime les trains (les voir, les fabriquer en modèle réduit, étudier leur histoire, restaurer les voies ferrées désaffectées et les vieilles locomotives, etc.).

La théorie des qualia (cf. Pustejovski 1995) est un effort pour formaliser le passage du verbe à l'objet en spécifiant dans le nom de l'objet les processus de base dans lesquels il est impliqué. Pour chaque nom, on serait ainsi amené à spécifier son mode de production et son mode de consommation, les deux concepts de production et de consommation devant être pris dans une acception très large. Pour les verbes marquant le goût et l'aversion, nous venons de voir que le fossé entre verbe et objet ne peut être comblé qu'en stipulant toutes les relations entre l'homme et l'objet. Les qualia perdent ici leur valeur heuristique et leur pertinence.

Le verbe à suppléer dans le couple verbe – objet n'est facile à fournir que quand notre relation avec l'objet est tout à fait standard :

J'aime le chocolat.

Le rapport est ici tellement évident que

J'aime manger du chocolat

est assez bizarre, comme s'il y avait d'autres choses à faire avec le chocolat que de le manger.

Mais si je prends un objet avec lequel notre relation est moins évidente :

J'aime les escaliers (les gravir, peut-être ; peut-être tout simplement les voir, ou les photographier, les dessiner, etc.).

J'aime les escaliers, mais je n'aime pas les descendre/monter.

De même finir :

Je finis les escaliers (de les installer, de les peindre, de les cirer, de les sarcler, etc.).

Faire est par excellence le verbe qui s'attend à ce qu'on puisse suppléer la relation, qu'il laisse totalement vague :

Entreprise de peinture :

Nous faisons les intérieurs et les extérieurs.

(nous préparons et peignons toute surface à peindre à l'intérieur et à l'extérieur de votre maison ou appartement)

Agence de voyages

Nous faisons la montagne et la mer, l'Inde, la Chine et le Japon.

L'action à suppléer nécessite de connaître le contexte, bien sûr – mais aussi la totalité de nos rapports aux choses. Ce qui n'est pas une mince affaire.

Sainte-Beuve écrit (Port-Royal, Livre III, vol. II dans l'édition Pléiade, p.215) :

« *Daniel exagère ici son confrère Bouhours.* »

Il faut lire le texte, et connaître un peu Bouhours et Daniel, pour remplir le fossé...

Les qualités, l'importance, la faute, la responsabilité ? Les qualia, qui sont liés aux items lexicaux, ne peuvent donc pas l'être au texte. Et, comme le dit Rastier

(1994:68), « la langue propose, les textes disposent ». Allons plus loin. Il ne s'agit pas ici d'opérer un choix parmi les interprétations proposées par les qualia associés à l'item confrère. Le sens doit être construit, et il ne peut pas l'être sur base des significations répertoriées dans le dictionnaire, même si nous persistons à croire que ça devrait être possible, puisque on ne dispose que du texte, et que le texte, c'est des mots !

Il convient de voir ce qu'on gagne (ce que la langue gagne) en n'étant pas obligé de spécifier l'action. Que ferait-on de

J'aime la campagne ?

Faut-il énumérer tous mes rapports à la campagne ?

Même lorsque le nom semble lié très étroitement à un verbe, il permet un ensemble de relations plus vague et plus riche :

J'aime la chasse, mais je n'aime pas chasser.

J'aime la danse, mais je n'aime pas danser.

...

Il y a bien sûr des noms qui sont liés trop étroitement avec l'action désignée par le verbe pour permettre ce schéma discursif :

?? J'aime la lecture/natation, mais je n'aime pas lire/nager.

Ce que la langue laisse vague, ma théorie peut envisager de le spécifier – à mes risques et périls. Amateurs de qualia, prenez garde !

Revenons de manière plus générale aux autres fossés à franchir dans l'interprétation de certains énoncés, reprenant ainsi la discussion abordée plus haut.

À la revue de presse matinale de France Inter, le 14/12/2004, le rapporteur se référait à un article de presse qui mentionnait les adjectifs à la mode en 2004, parmi lesquels figuraient en bonne place éponyme (ça fait chic) et improbable. Ce dernier adjectif se trouve, paraît-il, appliqué même à 'manteau', et l'auteur de l'article (ou le rapporteur, je ne sais plus) soulignait qu'il était bien improbable que l'adjectif improbable puisse s'appliquer correctement à manteau.

Improbable ne peut en effet s'appliquer qu'à une proposition toute entière, et non à un objet concret comme ce que désigne le lexème manteau. Dès lors, si improbable modifie manteau, il faut construire une proposition à laquelle l'adjectif puisse s'appliquer sans entorse – et il va sans dire que dans cette proposition le nom modifié par improbable (ici manteau) doit jouer un rôle décisif, majeur. Notez cependant qu'on ne cherche pas nécessairement à lui donner une position syntaxique déterminée, sujet ou objet par exemple. La proposition qui doit être construite et dont improbable peut être à bon droit prédiqué, ne reçoit pas de schéma syntaxique précis. Bien sûr, lorsqu'on lui donne une expression, il faut produire un énoncé bien formé, où manteau jouera un rôle qui pourra dès lors recevoir une spécification syntaxique. Mais le point de départ n'est pas le syntagme qui a pour tête manteau. Considérons la paire a-b :

a) *Il portait un improbable manteau.*

b) *Il portait un manteau improbable.*

On construira des propositions dont l'expression pourrait être celle de a' et b' :

a') Il était improbable que quiconque portât ce jour-là un manteau ; lui néanmoins en portait un.

b') Il portait un vêtement dont il était bien improbable que quiconque l'eût présenté

comme étant un manteau.

Selon les locuteurs, a' et b' conviendront toutes deux à a et à b ; ou a' conviendra à a, b' à b ; ou l'inverse ; ou encore toute autre configuration des paires interprétation-énoncé.

Notez que ces propositions seront sous-tendues par d'autres, qui pourront servir d'explication à l'attribution du qualificatif improbable à la proposition :

a'') La température extérieure était d'au moins 25 degrés.

b'') La coupe, la texture, etc. étaient à mille lieues de celle qui convient à un manteau.

Considérez à présent les exemples types de paires adjectif-nom qui ont donné lieu au lexique génératif de Pustejovski :

a fast car, a fast garage, the fast lane, fast food

et en français :

une voiture rapide, un examen rapide, un rapide coup d'œil,...

Rapide et *fast* ne peuvent se prédiquer que d'un processus qui implique mouvement et/ou développement. Lorsque le nom concret, comme voiture, a un quale de haute salience (tel le quale 'fonction' de voiture), le processus à fabriquer pour combler le fossé fait l'objet d'une construction standardisée, et le locuteur est pratiquement inconscient d'avoir un fossé à franchir – une voiture rapide est évidemment une voiture qui permet de se déplacer rapidement. Mais on retrouve la nécessité de poser une interprétation originale (et sujette à caution) dès lors que les qualia se proposent en masse, sans que se dégage un 'clear winner'. Qu'en est-il d'un roman rapide ? S'agit-il d'un roman qui s'écrit vite (production), se lit vite (consommation), à intrigue de rythme soutenu (contenu) ?

Ce qu'il importe de voir, c'est qu'il n'y a pas de réinterprétation des lexèmes *rapide*, *roman*, *manteau*, *improbable*, etc. (contrairement à ce qui se passe dans 'brûler les étapes'). Il y a production d'une interprétation qui respecte les restrictions sémantiques que l'adjectif pose à l'élément qu'il modifie.

Le degré de liberté dont dispose le récepteur est certes fonction de la pertinence des qualia ; si un quale de haute salience s'offre pour franchir le fossé, il n'est pas possible de le négliger ; une voiture rapide ne sera une voiture que l'on fabrique rapidement que dans un contexte spécial qui aura amené à l'avant-plan le quale 'production'. Et bien souvent les qualia n'interviendront nullement, tout simplement car le fossé est trop large, comme dans le cas de l'improbable manteau.

Ici encore, il faut souligner que les manipulations linguistiques pourront souvent s'accomplir sans que l'interprétation ne doive être fournie. La traduction anglaise de '*Il portait un improbable manteau*' sera '*He was wearing an improbable coat*' et l'italienne '*Indossava un capotto improbabile*'. Il ne conviendrait nullement de substituer une interprétation à une traduction.

L'apport des structures

Les domaines d'interprétation

Le travail de constitution d'une interprétation, dès lors qu'il faut en rendre compte, nécessite la détermination de domaines d'interprétation. C'est à l'intérieur de ces domaines, et entre ces domaines, qu'opèrent les mécanismes 'compositionnels' de constitution des interprétations, dont on sait par ailleurs très peu de choses.

Ce qu'il ne faut certes pas faire, c'est tenter d'associer aux structures syntaxiques des mécanismes d'interprétation qui seraient indépendants des items lexicaux qui remplissent les structures. Il est aisé de montrer qu'on n'est pas mieux servi par un tel procédé que par celui qui accorde un sémantisme aux parties du discours. Pas plus qu'un nom n'est une chose, le rapport qui lie le verbe à son objet n'est susceptible d'une caractérisation sémantique propre. Il faut savoir quel est ce verbe et quel est cet objet pour tenter de donner une caractérisation sémantique du lien. Il tombe sous le sens que dans les paires

écrire une lettre (avant :0, après :1)

lire une lettre (avant :1, après :1)

brûler une lettre (avant : 1, après : 0),

copier une lettre (avant :1, après : 2 ?)

la lettre en tant qu'objet matériel (on sait que **lettre** est l'objet de la polysémie régulière qui concerne tout document : trace matérielle versus information) est affectée de bien diverses façons, comme l'indiquent nos comptages repris entre parenthèses.

Mais même la reconnaissance des structures syntaxiques comme lieux privilégiés des mécanismes d'interprétation doit pouvoir être remise en cause ; j'entends par là que l'interprétation qui s'est faite dans une structure syntaxique conçue en tant que lieu d'interprétation peut s'avérer sujette à révision lorsque elle est à son tour, et par un mécanisme d'ordinaire compositionnel, reprise dans une structure plus large, qui à son tour fournit un lieu d'interprétation.

Considérez

Vicious dogs killed my cat. (De méchants chiens ont tué mon chat)

White cars enjoy my preference. (Les voitures blanches ont ma préférence)

Long walks made his day. (Il était ravi de ses longues promenades)

En prenant les GN (groupes nominaux), GV (groupes verbaux) et P (phrases) comme domaines d'interprétation, on est amené à construire des interprétations pour les structures suivantes :

GN : white cars, vicious dogs, long walks, my cat, my preference, his day

GV : killed my cat, enjoy my preference, made his day

P : vicious dogs killed my cat, white cars enjoy my preference, long walks made his day

On voit tout de suite que *white cars* persiste, alors que *his day* est fondu ; que *killed*

my cat persiste, alors que *enjoy my preference* est fondu (il persisterait dans une lecture 'sexuelle' de *she enjoyed his preference*, elle aimait satisfaire ses fantasmes).

En fait, on établira sans peine que la structure *enjoy one's preference* sert uniquement à permettre à l'objet de préférer d'occuper la position thématique de sujet :
I prefer white cars

vs.

White cars enjoy my preference

Ce n'est que dans le domaine syntaxique délimité par le nexus sujet-groupe verbal que je peux poser l'équivalence

X prefers Y <-> Y enjoys X's preference

Les structures grammaticales

Pour tenter de dégager les problèmes qu'occulte l'emploi d'une même structure grammaticale, on peut partir du schéma tout simple

P[SN[Det+N] SV[Vintr]]

exemplifié par

a) *le cheval court*

b) *la pluie tombe*

c) *le temps passe*

Syntaxiquement semblables donc sémantiquement semblables ? Nullement.

a) *le cheval court* :

si je ne sais rien de son ancrage dans un contexte d'énonciation (si j'en fais une phrase), j'ai au moins les deux interprétations suivantes :

la classe cheval : ses membres courent (interprétation générique)

l'individu cheval (proposé par le discours) est en train de courir (interprétation individuante)

Je note que les interprétations mélangées ont quelque chose de très 'forcé' – en général, on choisit entre l'interprétation générique et l'interprétation individuante.

b) *la pluie tombe* :

lecture individuante : il pleut.

lecture métalinguistique : en français, le verbe neutre utilisé avec le nom pluie est tomber.

Notez la lecture il pleut. Que peut faire la pluie, sinon tomber ? Il pleut lentement = la pluie tombe lentement... et ainsi de suite. Pourquoi le verbe ? Paradoxalement parce qu'il nous offre la nominalisation, la tombée de la pluie / la chute de la pluie. Parce qu'il nous offre sur l'axe paradigmatique la possibilité d'insérer ses quasi-synonymes : DÉVALER, DÉGRINGOLER, etc.

Le verbe est faible sémantiquement, il est inclus dans le nom : de la pluie qui ne tombe pas, ce n'est pas de la pluie (la pluie est une précipitation). Ce n'est que l'eau

de pluie qu'on peut récolter. Mais la présence du verbe dans la structure, et les possibilités de nominalisation qui en découlent, permettent de dire bien plus que le banal il pleut...

c) le temps passe :

bel énoncé pour Wittgenstein, qui s'empresserait de nous demander dans quel jeu de langage nous l'avons trouvé. Qu'on considère d'abord – je l'ai déjà fait remarquer tout à l'heure – qu'il n'est pas nié par le temps ne passe pas. Qu'on considère ensuite qu'il n'est pas du tout parallèle à l'espace s'étend, qui est pourtant son frère jumeau.

C'est que le temps passe n'est un énoncé métaphysique que si on le veut bien, et c'est alors un énoncé parfaitement vide – il a fallu longtemps pour qu'on se rende compte qu'on n'avait pas d'un côté quelque chose, le temps, et de l'autre une action ou un processus accompli par cette chose, le passage. Passer n'est pas un processus ici, et le temps n'est qu'un sujet grammatical – c'est strictement tout ce qu'il y a à en dire. Le temps n'est pas une chose, même si on prend le mot chose dans son acception la plus large (cf. Wittgenstein, Blue Book, p.1, « a substantive makes us look for a thing that corresponds to it⁶³ » et le chapitre 4 de Stern 1995). Et pourtant le temps passe est un énoncé tout à fait normal dans son jeu de langage :

En attendant le temps passe et le problème reste entier.

Le temps passe est ici un truisme ; confronté à un truisme, l'interlocuteur cherche la raison de l'énoncé du truisme – impatience, désir de rappeler l'urgence, etc. On est loin de l'énoncé métaphysique.

Le temps ne passe pas est équivalent de *Le temps est long à passer* – perception subjective d'une dimension que l'on sait mesurable objectivement.

Pour comprendre un énoncé, je dois le replacer dans son jeu de langage – ce que Wittgenstein appelle parfois sa grammaire. *Le temps passe* n'est vide de sens que si on le veut bien (si on le lit mal).

Les structures discursives

Que se passe-t-il pour moi lecteur lorsque je découvre, au beau milieu de la seconde Provinciale, le passage suivant ?

Voulez-vous voir une peinture de l'Eglise dans ces differens avis ? Je la considere comme un homme qui, partant de son païs pour faire un voyage, est rencontré par des voleurs, qui le blessent de plusieurs coups, & le laissent à demy mort. Il envoye querir trois Medecins dans les villes voisines. Etc. (ed. Tourneur, Tome I, p.128)

Le mot « peinture », bien qu'introduisant une comparaison, ne modifie pas ma stratégie de lecture. Mais dès la phrase suivante, non seulement je lis sur un mode tout différent et très spécifique, à savoir celui qui convient à la parabole, mais je lis avec en arrière-plan une parabole bien précise, celle du Bon Samaritain. Ce sont les allusions au voyage d'un homme isolé, aux voleurs, aux blessures reçues et à leur effet (à demy mort), et enfin au nombre de médecins que le voyageur appelle à son secours, qui établissent de manière indubitable le bien-fondé de cette lecture.

63 Trad. : un nom nous fait chercher la chose qui lui correspond

Rappelons ici l'ouverture de la parabole biblique (traduction Louis Segond) :

Luc 10:30 Jésus reprit la parole, et dit: Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba au milieu des brigands, qui le dépouillèrent, le chargèrent de coups, et s'en allèrent, le laissant à demi mort.

10:31 Un sacrificateur, qui par hasard descendait par le même chemin, ayant vu cet homme, passa outre.

10:32 Un Lévite, qui arriva aussi dans ce lieu, l'ayant vu, passa outre.

10:33 Mais un Samaritain, qui voyageait, étant venu là, fut ému de compassion lorsqu'il le vit.

La parabole pascalienne se lit dès lors en parallèle et en contraste avec la parabole biblique. Contrairement au schéma très simple des interventions des trois protagonistes chez Luc, on assiste chez Pascal aux querelles ridicules des médecins, qui finissent par en venir aux mains, et dont deux sur trois cachent honteusement leur diagnostic sous des avis ambigus.

Ma compétence de lecteur se définit donc également par les différentes stratégies que je suis en mesure de mettre en œuvre lorsque je suis confronté à différents types de texte. Je dois être capable de repérer le type de texte et de choisir la stratégie de lecture qui convient. Poussant plus loin, je dois disposer d'une familiarité assez étendue avec les grands textes qui ont établi un genre donné. La parabole en fournit un excellent exemple – ce sont les paraboles principales du Nouveau Testament qui établissent le type de texte 'parabole' dans notre culture. Toute 'nouvelle' parabole se lit dans le miroir d'une parabole du NT.

Peut-on dire que le lecteur qui ignore l'existence de la pratique discursive spécifique, ici celle de la parabole, comprend le texte de Pascal ? Le texte de Pascal est-il à même de générer tout seul le type de lecture qui lui convient ?

Ces questions sont bien ardues à trancher. Une plus élémentaire et plus essentielle est de déterminer le type de lecture qui convient à la parabole (biblique d'abord, pascalienne ensuite). Je m'en tiendrai ici aux paraboles qui s'ouvrent par une comparaison explicite, celles que Jérémias 1962:142 nomme « paraboles avec début au datif ». Cet auteur souligne à juste titre (p.143) que dans ces paraboles la comparaison explicite résulte souvent d'un déplacement du point de comparaison, ce qui rend l'interprétation plus ouverte, voire malaisée. Et c'est ici que je voudrais revenir à la parabole des *Enfants sur la place*, dont j'ai cité plus haut les deux versions (chez Matthieu et chez Luc). De nombreuses interprétations (y compris celle proposée par Jérémias lui-même – cf. Jérémias 1962:224-226) restent enchaînées à la comparaison explicite entre cette génération et les enfants qui se plaignent de leurs camarades. De ce fait ces interprétations ne parviennent pas à maintenir à la parabole la cohésion interne qui doit constituer la pierre de touche de toute interprétation.

Abordons d'abord la question du déplacement du point de comparaison. On sait que les Évangiles synoptiques eux-mêmes offrent une parabole assortie de son « explication ». Il s'agit de la parabole du Semeur, que l'on trouve en Marc 4:3-8, Matthieu 13:3-8 et Luc 8:5-8, accompagnée d'une « explication » qui sans en faire une simple allégorie (Marc 4:13-20, Matthieu 13:18-23, Luc 8:11-15), lui confère néanmoins une signification unique et précise. Or dans cette explication, le point de comparaison est constamment déplacé : bien que les comparaisons s'établissent par le biais d'une simple copule (ἐστίν, εἶσιν), dans la triade semence / réception /

développement, on passe constamment du premier élément (la semence elle-même) au second (son lieu de réception, physique dans la parabole et spirituel dans l'exégèse qui en est donnée), par exemple :

Matthieu 13:22	Marc 4:18	Luc 8:14
Or celui qui a été semé dans les épines, c'est celui qui entend la Parole ; et ...	Et il y en a d'autres, ceux qui sont semés dans les épines. Ce sont ceux qui ont entendu la Parole ; et ...	Or ce qui est tombé dans les épines, ce sont ceux qui ont entendu la Parole ; et ...

(Deiss 1964, Vol.2, p.92)

Ce sont donc les évangiles eux-mêmes qui nous invitent à nous libérer de la rigidité qui consiste à apparier nécessairement entre eux les éléments liés dans la comparaison qui sert d'ouverture à ce type de parabole. On peut dès lors chercher le pivot autour duquel s'organise la parabole tout entière. Dans notre exemple, il s'agit du $\gamma\acute{\alpha}\rho$ (en effet) de Mat 11:18 et de Luc 7:33 :

Mat 11:18 Vint, **en effet**, Jean, ne mangeant, ni ne buvant ; et ils disent : 'Il a un démon.'

Luc 7:33 Est venu, **en effet**, Jean le Baptiste, ne mangeant pas de pain et ne buvant du vin ; et vous dites : 'Il a un démon.'

On a d'une part une double incitation esthétique, articulée sur l'opposition joie/peine et d'autre part une double incitation morale, articulée sur l'opposition vie ascétique/ vie non ascétique. Dans les deux cas, cette incitation ne conduit pas à la réponse appropriée : absence de danse et de pleurs d'une part, réactions ineptes d'autre part, car elles concernent le style de vie du prêcheur (il est fou ; c'est un noceur) et non le message dont il est porteur.

Toute interprétation se doit de respecter l'organisation interne de la parabole, car il est dans sa nature textuelle de former un tout cohérent et détachable.

Les enfants qui se plaignent que leurs compagnons n'aient pas dansé quand ils ont joué de la flûte pour eux, et n'aient pas pleuré quand ils ont entonné un thrène en leur présence, ne sont donc pas l'objet du reproche – ce sont simplement ceux qui le formulent. Ils se plaignent de n'avoir pas de prise sur leurs compagnons, comme Jean-Baptiste et Jésus peuvent se plaindre de n'avoir pas eu de prise sur leurs contemporains, le premier rejeté en dépit de sa vie d'ascète et le second en dépit de la vie non ascétique qu'il menait aux yeux des foules. Les deux pôles de la comparaison sont donc d'une part cette génération imperméable au message de ses propres prophètes et d'autre part les compagnons qui n'ont pas réagi aux propositions de participer à deux types d'expression esthétique. Les parallélismes qui fondent la parabole sont d'un côté celui qui articule les deux oppositions, joie/peine et ascèse/non ascèse, et de l'autre, le caractère inapproprié de la réponse aux incitations offertes (pas de réponse du tout ou réponse totalement inappropriée).

Il y aurait donc un laxisme d'expression dans l'ouverture de la parabole, laxisme qu'il convient de redresser si on veut en fournir une interprétation cohérente⁶⁴. Qu'en est-il à cet égard de la parabole pascalienne ? Les sèmes indiquant la comparaison sont à chercher dans *peinture* (à comprendre dans l'acception classique de *portrait*) et *considère comme*. Les deux pôles de la comparaison sont donc *l'Église* et *l'homme laissé à demi mort*. Mais alors qu'on voit bien l'Église blessée par les controverses suscitées par la Réforme, l'homme qui cherche le secours des trois médecins figure le Chrétien individuel bien plus que la communauté des fidèles. À y bien regarder, on retrouve la même utilisation assez lâche de l'opération de comparaison. Le parallèle entre la parabole et la situation qu'elle tente de cerner résulte d'un homomorphisme de configuration globale, plutôt que d'un appariement terme à terme.

Nous avons souligné le caractère assez rigide de l'exégèse de la parabole du semeur, exégèse qui en fait presque une allégorie. Cette dernière, comme l'étymologie le révèle, parle de quelque chose en parlant de quelque chose d'autre. Il suffit de la traduire, et c'est une traduction qui est censée ne pas poser de problème : elle se fait point par point, de manière univoque et ordonnée. Quel est le statut, quelle est la valeur d'une telle explication ? Son but est de rendre clair quelque chose qui est, volontairement ou non, présenté de manière obscure. Dès que l'explication en est fournie, le mystère est dissous, et on peut totalement oublier le texte obscur au profit de l'explication qui en a été donnée. Il y a donc clarification, mais dans le même temps fermeture et réduction du sens, en un mot appauvrissement. Mais le lecteur ne procède-t-il pas de la même manière, ne se forge-t-il pas sa propre interprétation au cours et au terme de sa lecture ? Où est donc la différence ? Elle réside d'abord dans la possibilité qui reste ouverte au lecteur de pouvoir – ou de devoir – revoir un jour son interprétation, pour la rejeter ou l'enrichir d'interprétations parallèles. Elle réside aussi dans le plaisir que le lecteur éprouve à la lecture, et à la lecture répétée, de la parabole, ancrée dans la vie, alors que l'explication de nature allégorique est sèche et décharnée. En bref, la parabole est – ou à tout le moins peut être – de la littérature, alors que l'explication en est résolument exclue. Face à une explication de la parabole pascalienne, quelle qu'elle soit, nous ne pourrions qu'être déçus – nous n'en avons nul besoin vu que les interprétations de grâce suffisante et les positions des Jansénistes, des Jésuites et des Thomistes, sont dans le corps de la lettre exposées on ne peut plus limpide par Pascal. Comme pour les paraboles évangéliques, on se trouve confronté à un texte interprétable, mais que toute interprétation présentée comme telle ne peut qu'appauvrir. La littérature toute entière ne pourrait-elle pas se définir de cette façon, du texte interprétable mais que toute interprétation explicite nécessairement appauvrit ?

64 Phillips (1963), qui donne souvent une traduction éclairante, même si elle est parfois plus proche de la paraphrase que de la traduction proprement dite, se fourvoie totalement dans notre parabole. Il fait de la génération fustigée par Jésus les plaignants eux-mêmes, ceux-là même qui sont censés fustiger la génération présente. On est en pleine auto-contradiction : *"But how can I show what the people of this generation are like? They are like children sitting in the market-place calling out to their friends, 'We played at weddings for you but you wouldn't dance, and we played at funerals and you wouldn't cry!' For John came in the strictest austerity and people say, 'He's crazy!' Then the Son of Man came, enjoying life, and people say, 'Look, a drunkard and a glutton - the bosom-friend of the tax-collector and the sinner.' Ah, well, wisdom stands or falls by her own actions."*

Les phénomènes de déplétion sémantique.

La déplétion des items lexicaux.

On a beaucoup étudié la déplétion sémantique des items lexicaux, notamment dans le cadre de l'étude des verbes supports⁶⁵, tels que **prendre** dans prendre des mesures et **faire** dans faire attention, verbes dont la fonction essentielle serait de permettre au nom qu'ils accompagnent de s'insérer dans des propositions et d'y recevoir les traits que peut porter seulement le groupe verbal (temps, mode, voix, etc. – cf. Fillmore 1971:389). L'établissement des fonctions lexicales va dans le même sens. Dans porter plainte, **porter** est décrit comme un simple opérateur, le sémantisme de la structure se trouvant dans plainte. Notez que le nom est tout aussi nécessaire, et pour les mêmes raisons, à savoir la souplesse de modification qu'il offre. Risquer ne nous permet pas de nous dispenser de courir un risque ou prendre un risque (les risques qu'il a pris sont vraiment injustifiables → *il a risqué injustifiablement).

Cette double nécessité – du verbe et du nom – entraîne l'existence, d'une part de verbes qui n'ont pas grand-chose à voir, sémantiquement, avec les verbes typiques qui désignent des processus ou des états, et d'autre part de noms qui ne désignent nullement des choses.

La déplétion des structures.

On s'est moins penché, je crois, sur la déplétion des configurations syntaxiques. Ces dernières ne véhiculent pas un sens bien précis ; on sait qu'on ne peut définir sémantiquement la relation qui unit un sujet à un verbe, ou un verbe transitif à son objet. Cependant, il est possible de distinguer un certain nombre de schémas actantiels greffés sur les configurations syntaxiques – c'est ce que fait la grammaire des cas (**case grammar**). La déplétion intervient dans les configurations où il paraît vain de vouloir attribuer un rôle actantiel quelconque aux positions syntaxiques de base, telles que celles du sujet et de l'objet.

Considérez des phrases telles que

a) Le mois suivant trouve les époux à Passy, où Madame de Saint-Simon, relevant de maladie, profitait de l'hospitalité des Lauzun.
(Poisson 1973:193)

b) The poem finds the poet in one of the coffee-houses he was so fond of, watching the vivid scene through a window, discovering in everything a confirmation of what he had come to know⁶⁶. (Burnshaw 1964:302-3)

c) I tempi successivi alla Riforma non hanno più visto i peccati capitali dell'orgoglio, dell'ira e dell'avidità in quella pletora sanguigna e insolenza sfacciata con cui si aggiravano tra l'umanità del XV

65 Rappelons que le verbe support est celui qui offre le moins de signification par rapport au nom qu'il prend pour objet ou sujet : *tombe* dans *la pluie tombe*, *se présente* dans *l'occasion se présente*, *prend* dans *il prend des risques*.

66 Trad. : « Le poème trouve le poète » (trad. littérale) dans un des cafés qu'il affectionnait tant, occupé à observer par la fenêtre cette scène pleine de vie, trouvant dans tout ce qu'il observe confirmation du savoir acquis.

secolo⁶⁷. (Huizinga 1992:45)

d) Nox eadem necem Britannici et rogam coniunxit (Tacite, Annales, XIII, 17) (trad. Burnouf : La même nuit vit périr Britannicus et allumer son bûcher; trad. Goelzer : La même nuit réunit le trépas de Britannicus et son bûcher)

Il semblerait que dès que la langue a établi une structure, celle-ci soit empruntable sans respect du sémantisme de base, si bien que l'objet direct, par exemple, ne serait tel qu'en vertu d'une configuration formelle qui ne porte avec elle aucun atome de sens identifiable à travers toutes les manifestations de cette configuration. On est obligé de parler de prototype (l'objet direct typique...) et de 'cas' qui s'en rapprochent à des degrés divers. On s'en rapprocherait un pas de plus en variant légèrement l'exemple de Poisson pour produire, par exemple : 'L'automne ramenait Louis à La Ferté-Vidame')

Un traitement typique en linguistique automatique associerait au prédicat TROUVER différents schémas actantiels décorés de marqueurs sémantiques, chacun correspondant à une acception à isoler – le degré de délicatesse des spécifications étant dicté par la granularité du lexique. On essaierait ensuite d'apparier l'énoncé à analyser au schéma pertinent.

On aurait ainsi un verbe TROUVER dont le sujet (défini syntaxiquement, via position ou rection) est une expression de temps (le mois suivant, l'automne, le lendemain, etc.), dont l'objet serait préférentiellement garni du trait +HUM (avec extension métaphorique...) et dont le troisième actant est un attribut de l'objet (et donc structurellement un groupe adjectif, groupe nominal ou groupe prépositionnel – la phrase de Poisson est plus proche de 'J'ai trouvé ma maison peinte en bleu' que de 'J'ai trouvé ce livre à Paris').

On peut explorer les frontières de la structure en y insérant des sujets qui portent le trait sémantique de durée sans être des expressions temporelles. On sait que tout processus a une durée. Si on impose un processus comme sujet, on se trouvera vite confronté à une lecture du processus qui l'oriente vers l'acteur plutôt que vers la durée :

La guerre allait le retrouver au château de son père.

qui peut s'interpréter selon notre schéma, mais également en faisant de guerre un actant, qui se lance à la poursuite de son objet...

Ensuite, on détermine le degré et la nature des manipulations syntaxiques que les actants sont susceptibles de subir. On se penche par exemple sur l'acceptabilité de la relativisation (d) et de la mise en évidence (e) :

(d) Les époux, que le mois suivant trouvera à Passy...

(e) Ce n'est que l'été qui les reverra à Passy...

Enfin, on tente de cerner l'étendue de la variation lexicale (si on n'est pas

67 Trad. : Les temps qui ont suivi la Réforme n'ont plus connu (littéralement : vu) les péchés capitaux de l'orgueil, de la colère et de l'avidité s'étaler dans les bains de sang, et parader avec l'insolence effrontée, qui les accompagnaient quand ils visitaient l'humanité du quinzième siècle.

parvenu à en rendre compte par des traits sémantiques ou par l'appartenance à des catégories thésauriques). On peut faire cela pour le prédicat lui-même, et sans doute découvrir une classe qui inclut TROUVER, VOIR (et RETROUVER, REVOIR), etc.

L'analyse automatique procède de la sorte car elle veut d'emblée davantage que la reconnaissance d'un schéma syntaxique (sujet – verbe – objet direct – attribut) qui n'est pas – à lui seul – de grande utilité pour l'attribution des acceptions pertinentes en contexte. Elle montre la voie à suivre pour décrire avec précision ces structures à sémantisme pauvre.

Il est à noter que la structure que nous venons d'étudier est certainement passée de langue en langue par imitation de l'écrit. Elle appartient à la rhétorique, et une de ses fonctions est de connoter le littéraire. Il n'est pas étonnant qu'on la trouve déjà chez Tacite.

Abstraction et mythe

Les énoncés où les termes abstraits abondent, où les verbes sont mous (doit aussi être pris en compte, s'articule avec,...) : le sens est facile à construire, il y a beaucoup de jeu, les choses se donnent, mais cette facilité devrait nous mettre en garde – trop de sens, c'est pas de sens du tout.

Un discours ancré dans le concret laisse moins de jeu. Dans le passage du concret à l'abstrait, le premier n'est pas là pour remplacer le second, il est là pour y conduire. Le mythe ne révèle pas une pauvreté conceptuelle, et n'est pas une forme primitive de l'expression de la pensée. Platon a bien saisi les étapes où le discours abstrait devait faire place au mythe. On n'épuise pas le sens d'un mythe. On n'épuise pas le sens de la littérature – c'est même précisément ce qui la définit.

7. Sens et littérature

Énoncés premiers et énoncés seconds

Toute langue de culture dispose d'un procédé de fixation des énoncés : rétention par la mémoire, écriture. Les énoncés acquièrent ainsi une vie seconde : détachés de leur contexte d'énonciation, ils invitent à la reconstruction de ce contexte. Ils s'érigent en pseudo-énoncés, dont l'interprétation est beaucoup plus ouverte, puisque le contexte d'énonciation n'est plus perçu, mais reconstruit. Les éléments de la deixis ont perdu leur point d'ancrage concret : plus de hic et nunc identifiables ; le ego et le tu ne sont plus des personnes, mais des personae... Nous les avons baptisés **énoncés seconds**.

Tout énoncé a un auteur, et cet auteur a une intention, un vouloir dire. L'interlocuteur tente de saisir ce vouloir dire. Au fur et à mesure que l'énoncé se détache de son contexte d'énonciation (le grand pas est ici franchi par l'intervention de l'écriture), le vouloir dire est moins facile à saisir, et le sens s'ouvre. Le fait que le texte est de la langue garantit cette ouverture du sens en lieu et place de sa mort.

Car on ne se résigne pas de bonne grâce à la mort du sens. Ces énoncés seconds finissent par être plus riches de sens que les énoncés premiers. La littérature est le royaume par excellence des énoncés seconds : elle ne connaît qu'eux ; et elle y gagne beaucoup.

Jonathan Culler (1981:114–115) insiste sur la charge présuppositionnelle de la première phrase d'un récit. Cette charge résulte d'une part de la nécessité d'imaginer l'énoncé second comme énoncé premier – il faut recréer tout le contexte d'énonciation pour expliquer les éléments de deixis et les descriptions définies –, et d'autre part de la mise en oeuvre de toutes les conventions de lecture liées à un genre littéraire particulier (Il était une fois...). Souvenez-vous de la Mercedes restée à l'arrêt une seconde de trop.

Les énoncés seconds se distinguent des énoncés premiers qu'ils sont censés représenter de manière parfois très subtile. Considérez le passage suivant de *Un Amour de Swann*, qui a fait l'objet d'un exercice de traduction vers l'anglais proposé à mes étudiants de licence :

M. et Mme Verdurin firent monter avec eux Forcheville, la voiture de Swann s'était rangée derrière la leur dont il attendait le départ pour faire monter Odette dans la sienne.

“Odette, nous vous ramenons, dit Mme Verdurin, nous avons une petite place pour vous à côté de M. de Forcheville.

- Oui, Madame, répondit Odette.

- Comment, mais je croyais que je vous reconduisais, s'écria Swann, disant sans dissimulation les mots nécessaires, car la portière était ouverte, les secondes étaient comptées, et il ne pouvait rentrer sans elle dans l'état où il était.

- **Mais Mme Verdurin m'a demandé.** . .

- Voyons, vous pouvez bien revenir seul, nous vous l'avons laissée assez de fois, dit Mme Verdurin.

- Mais c'est que j'avais une chose importante à dire à Madame.

- Eh bien! vous la lui écrirez...

On pourrait proposer :

Mr and Mrs Verdurin had Forcheville get into the carriage with them ; Swann's own carriage had parked behind theirs, and he was waiting for them to go in order to invite Odette to climb into his own.
« Odette, we are taking you home, said Mrs Verdurin, we have a small space for you beside M. de Forcheville.

- Thank you, Madam, Odette replied.

- But... but I thought I was taking you home, Swann exclaimed, uttering the necessary words without trying to pretend, because the door was already open, there were but a few seconds left and he could not afford to go home without her in the state he was in.

- But Mrs Verdurin has asked me...

- Come on, you can very well go home alone, we have left her to you time and time again, said Mrs Verdurin.

- But I had something important to say to Madam.

- Well, just write it to her...

Un étudiant traduit :

But Mrs Verdurin has asked me if...

Comment lui expliquer que cette traduction est incorrecte ? On indiquera bien sûr le contraste entre demander si et demander de (ou que), et on fera comprendre qu'il s'agit ici de demander de (Madame Verdurin m'a demandé de l'accompagner, et je ne peux donc pas monter dans votre voiture). Mais l'étudiant peut à ce point objecter qu'il avait en tête un demander si qui se comprenait comme un demander de parce que la question sous-entendue n'était que la forme polie d'une invitation ou d'un ordre : Madame Verdurin m'a demandé si ça ne me dérangeait pas de la raccompagner, par exemple. Après tout l'énoncé de Madame Verdurin n'était pas du tout une demande mais un ordre dissimulé sous une affirmation : Odette, nous vous ramenons.

Il faut bien alors lui faire remarquer que bien qu'un énoncé tel que « Madame Verdurin m'a demandé si ça ne me dérangeait pas de la raccompagner » puisse se voir tronqué en « Madame Verdurin m'a demandé si... » si l'interruption a lieu juste après le si, un tel énoncé ne sera pas utilisé en tant qu'énoncé second pour représenter un énoncé premier qui aurait été interrompu à ce point du discours si la proposition introduite par si n'est pas une vraie interrogation indirecte mais la forme polie d'une invitation ou d'un ordre.

Interprétations

══ Un texte produit aléatoirement recevra une interprétation, ai-je dit. On peut écrire de la 'littérature' en se fiant presque exclusivement à ce désir du lecteur d'insuffler du sens, y compris là où on n'a pas cherché à en mettre. Nous vivons dans un univers interprété, même si, à en croire Rilke, nous n'y sommes pas vraiment chez nous⁶⁸.

══ Le sens s'instaure de lui-même, sans doute. Mais ce n'est pas avec de tels textes qu'on apprend à penser, à sentir. Ni à écrire.

⁶⁸ *und die findigen Tiere merken es schon, daß wir nicht sehr verlässlich zu Haus sind in der gedeuteten Welt* (Die Erste Elegie, Duineser Elegien) – et les bêtes que l'on ne trompe point ne tardent pas à remarquer que nous ne sommes guère à l'aise dans ce monde interprété)

=== *Maintenant ce sont mots qu'on aligne, assonances qu'on arrange, et l'espoir toujours comblé d'en voir jaillir l'éternelle fontaine du Sens, magnifique prostitué* (Ante faciem venti).

=== Dès qu'un texte est promu au rang de 'littérature' (pour des raisons très diverses, parmi lesquelles celle-ci : on ne sait rien en faire d'autre !), on est prêt à ouvrir l'éventail des sens à construire. Nous sommes toujours disposés à prêter aux riches et la littérature est riche de sens par expectative.

=== Une phrase de littérature est tout à fait semblable à la petite phrase musicale qui apparaît et réapparaît dans *Un Amour de Swann* : « *Comme si les instrumentistes, beaucoup moins jouaient la petite phrase qu'ils n'exécutaient les rites exigés d'elle pour qu'elle apparût, et procédaient aux incantations nécessaires pour obtenir et prolonger quelques instants le prodige de son évocation, ...* » (édition Quarto, p. 279). Le sens n'est pas là prêt à être prélevé. Il s'agit de le recréer à chaque fois. Il y aura des jours sans : le même texte que nous admirons tant, aujourd'hui il n'a rien à nous dire, ce ne sont plus que des mots... Tout est dans le texte, certes ; mais de la même façon que toute la musique est dans la partition. Le lecteur du texte est dans une situation où sa responsabilité est double : se montrer le meilleur exécutant possible, et le meilleur public.

=== Un progrès certain de la critique littéraire contemporaine est la place faite au lecteur dans le processus qui fait franchir à l'œuvre la barre de la littérature, et ensuite dans le processus d'interprétation du texte en tant que texte littéraire. L'œuvre n'existe pas sans un lecteur pour lui donner sens. Il n'y a pas d'interprétation(s) correcte(s) et incorrecte(s) (ce qui ferait de l'auteur ou d'un critique donné, le maître du sens de l'œuvre), mais des interprétations riches, intéressantes, ouvrantes et des interprétations pauvres, réductrices, fermantes. La densité de la lecture (nombre et qualité des rapports perçus et expliqués, à l'intérieur de l'œuvre, de l'œuvre aux autres œuvres, de l'œuvre à la langue) est pour beaucoup dans le caractère intéressant, enrichissant de l'interprétation.

=== La critique littéraire est une construction de sens sur une construction de sens (d'où bien sûr la différence). On serait surpris de voir un critique d'art offrir une aquarelle en commentaire à une toile. La critique littéraire participe au jeu infini du sens – l'œuvre est son pré-texte. La nature de la langue se révèle dans ce jeu – elle ne renvoie qu'à elle-même ; on ne peut en sortir qu'en sortant de la littérature, en cessant de la considérer comme un objet en langue.

=== Une interprétation de texte ne peut prendre que la forme d'un texte à propos d'un texte, et est elle-même susceptible de faire l'objet d'une même démarche, ad infinitum.

On peut dégager les aspects positifs de ce processus de continuel report. Le texte n'est jamais fermé, c'est une machine à produire des interprétations, on y trouve toujours quelque chose de nouveau, chaque époque peut et doit relire les 'grands' textes, il y aura toujours du travail pour tout le monde, une nouvelle pierre à apporter à un édifice en perpétuelle construction.

On peut également se plaire à en souligner les aspects négatifs. La pile

d'interprétations ne cesse de grandir, pourquoi une interprétation serait-elle supérieure à une autre, elles seront toutes amenées à être dépassées, remises en cause, démontées, etc. D'où le discrédit qui frappe tout produit du mécanisme, et l'intérêt qui se porte vers le mécanisme même. Car pourquoi en ajouter encore ? Ou si on en ajoute, qu'elles aillent à rebours, le mécanisme n'en apparaîtra que mieux (l'entreprise de la déconstruction).

Il est clair en tout cas qu'on ne s'intéressera plus guère à ce que l'auteur a voulu dire. L'œuvre conquiert tôt son indépendance, ne serait-ce que par ce qu'elle reste alors que l'auteur disparaît.

Par ailleurs, la restitution d'un vouloir dire est une entreprise mythique. On peut attribuer un texte, certes, mais pourquoi l'attribuer à un auteur, et non à une langue, un état de cette langue, une configuration de la culture qu'elle véhicule ? Les fermetures sont passablement arbitraires, on en conviendra. Et pourquoi ce que l'auteur a voulu dire serait plus intéressant que ce qu'il a dit ? Le texte n'est qu'une suite de mots, il n'a pas de vouloir dire, il est complètement entre nos mains, et, comme le disait Platon, son auteur n'est plus là pour le défendre.

== La prolifération des interprétations ne peut-elle néanmoins pas être contenue ? Si je prends deux textes au hasard, il y aura bien peu de probabilité à ce que l'un puisse être tenu pour une interprétation de l'autre. La variabilité des interprétations est énorme, mais non pas infinie. Il est clair qu'elle s'articule autour de divers paramètres, dont certains du moins sont aisés à dégager :

- goûts, école, éthos, etc. de l'auteur et de l'interprétant
- nature du texte à interpréter
- public visé par le texte et public visé par l'interprétation

etc.

Si on se propose comme tâche de contraindre la variabilité, de la maintenir dans des limites raisonnables, on pourra proposer le respect de certains principes. On peut tenter

- le texte est un tout, ne pas en détacher artificiellement un morceau sur lequel centrer l'interprétation

Plausible, mais quelles seront les limites du texte ? Pourquoi telle page ne formerait-elle pas un tout, et pourquoi un roman pourrait-il être détaché du corpus de tous les romans d'un auteur donné, d'une école donnée, d'une époque donnée, d'une littérature donnée, de la littérature tout entière ? Et pourquoi ne pourrait-on pas isoler un morceau, puisque la restitution du vouloir dire de l'auteur est bien loin d'épuiser l'interprétation, à supposer même qu'une telle restitution soit possible et souhaitable ?

== Toutefois le texte, de par son insertion dans l'œuvre d'un auteur particulier, d'une époque particulière, d'une tradition particulière, invite ou n'invite pas tel ou tel type d'interprétation. Je prendrai un exemple extrême, éminemment discutable, précisément pour faire sentir que les limites existent bel et bien.

Il s'agit du rôle à attribuer à l'iconicité de l'alphabet en tant que jeu de caractères d'imprimerie. Si je dis que p ressemble à l'Amérique du Sud et q à l'Afrique (comme le font d et b dans une perspective 'inversée'), on me l'accordera peut-être, mais on

ne laissera pas de me faire remarquer le manque total de pertinence de ce type de considération pour les besoins de l'analyse littéraire. Si je persiste en disant que les vaisseaux de Vasco de Gama peuvent très bien passer entre le p qui finit un mot (l'Amérique du Sud) et le q qui commence le suivant (l'Afrique), on me prendra, au mieux, pour un hurluberlu. Considérez toutefois le vers suivant, un des plus laids (à l'oreille !) de toute la poésie française, au bord même de la cacophonie :

Du temps, cap que ta poupe double

On aura reconnu ce vers, extrait du dernier(?) poème que Mallarmé ait écrit, 'Au seul souci de voyager'. Le revoici dans son contexte :

Au seul souci de voyager
 Outre une Inde splendide et trouble
 - Ce salut va⁶⁹, le messenger
 Du temps, cap que ta poupe double

Reprenons :

Du temps, cap que ta poupe double

On voit le renversement qui s'accomplit après que le cap a été doublé. Les lettres sont des continents, elles apparaissent au premier plan, leur forme est magnifiée, soulignée par la cacophonie du vers, qui nous dit que la poésie est ici ailleurs que dans les sons, elle est dans la forme au sens le plus primitif et le plus absolu, le dessin même des lettres qui la constituent. Le temps, ce fameux cap, ne sera doublé par Vasco que grâce au vers de Mallarmé, qui iconise son périple et l'inscrit dans la forme même de la langue.

L'important n'est pas de savoir (comment d'ailleurs le pourrait-on ?) si Mallarmé a jamais eu l'intention de faire surgir cette interprétation, ni s'il l'accepterait ou la rejeterait si elle lui était présentée. L'important est d'établir dans quelle mesure le texte invite ou, moins péremptoirement, permet une telle interprétation. Et c'est ici qu'on doit se retourner, non pas vers ce seul poème, mais vers tout le corpus mallarméen. Ainsi réintervient le vouloir dire de Mallarmé, mais sur un plan beaucoup plus global : non pas le sens de ce texte, mais le sens de toute l'œuvre, les contours qu'elle dessine dans le corpus illimité des interprétations.

=== Interpréter est un acte à la fois **inévitabile** et **licite**. L'œuvre est faite pour être interprétée; l'interprétation n'est pas un traitement qu'on lui ferait subir. Comparer l'interprétation (sous forme textuelle) d'un roman et d'une toile: on a le sentiment que l'interprétation (la nôtre) est inhérente au roman (on ne peut pas lire le roman sans la construire) tandis qu'elle reste extérieure à la toile; on a le sentiment également que l'interprétation idoine de la toile consisterait bien plutôt en d'autres toiles, qui pourraient compléter le projet artistique dont la toile est une composante.

L'intertextualité.

Si le sens d'un texte se construit en partie grâce au contexte dans lequel ce texte s'insère, il s'ensuit que l'intertextualité offre un terrain d'étude intéressant pour déterminer la nature et l'étendue des variations de sens dues au contexte.

69 Variante : « soit »

L'intertextualité est un concept très général, qui va bien au-delà de celui de citation explicite ou implicite. On sait que le texte est un tissu, étymologiquement mais aussi dans la réalité de sa constitution. Tout texte est lié à d'autres textes, et pas seulement car il fait nécessairement usage du même matériau que les autres, à savoir les mots. Il fait montre également des mêmes structures syntaxiques, et des mêmes structures discursives, qui lui permettent de se constituer en texte, et de se présenter comme tel.

On partira néanmoins de la citation de texte, qui est l'exemple le plus simple d'intertextualité, afin de saisir le mécanisme de construction et de modification de sens au plus près. On peut concevoir la citation textuelle comme la réalisation de la potentialité d'insertion de tout texte dans un nouveau contexte, le degré de fusion du texte cité dans le texte citant variant de la fusion totale, sans couture pourrait-on dire pour varier la métaphore, en passant par une simple juxtaposition du texte cité sur le mode paratactique jusqu'au maintien de la citation comme élément extérieur au texte citant, bien que lui appartenant, comme dans le cas de la citation en exergue.

On distinguera différents types :

a) la citation peut être textuelle ou faire l'objet d'une traduction ou d'une paraphrase ; la paraphrase ouvre bien sûr tout un continuum qui va de la simple variation lexicale à la présence d'un simple écho, d'un rappel dont il ne sera pas toujours possible de démontrer l'existence (ce sera une question de lecture, c'est-à-dire d'apport du lecteur dans la constitution du sens)

b) la citation peut être annoncée, par exemple par le biais de la ponctuation ou de la typographie, ou implicite (et dans ce cas, elle peut être voulue ou non par l'auteur du texte citant). Par delà les évidences de la ponctuation ou des variations typographiques, on pourra aussi dégager des indices dans les ruptures d'isotopie et autres procédés discursifs visant à faire soupçonner l'existence d'une pièce rapportée.

c) la citation peut être ou ne pas être documentée, sourcée, par l'auteur même du texte citant, avec différents degrés de précision. On peut bien sûr se trouver confronté à une citation feinte, comme c'est peut-être le cas de Matthieu 2:23, qui a fait l'objet de nombreuses exégèses :

καὶ ἔλθὼν κατώκησεν εἰς πόλιν λεγομένην Ναζαρέτ· ὅπως πληρωθῆ τὸ ῥηθὲν διὰ τῶν προφητῶν ὅτι Ναζωραῖος κληθήσεται. (et vint s'établir dans une ville appelée Nazareth ; pour que s'accomplît l'oracle des prophètes : Il sera appelé Nazôréen.)

Notez la formule d'affichage (ὅπως πληρωθῆ τὸ ῥηθὲν), accompagnée d'un pluriel (διὰ τῶν προφητῶν – cas unique chez Matthieu) qui, alors qu'il semble à première vue renforcer l'autorité (il y a plusieurs sources) en fait la réduit à néant (le pluriel masque l'absence de source en gommant la nécessité de faire référence à une source individualisable).

L'intertextualité peut se manifester par l'emprunt de structures syntaxiques, même s'il ne s'agit pas de structures précises. Ainsi, l'ouverture de l'évangile de Luc (Luc 1:1-4) est une période calquée sur celles du grec classique, alors que le reste de son texte fait usage de la parataxe commune au grec des évangiles.

Similairement, nous avons dit que toute parabole dans nos littératures modernes ne pouvait que se lire en intertextualité avec les paraboles type de la culture occidentale, à savoir celles des évangiles.

Enfin, l'intertextualité joue au niveau même du mot. Poète est celui qui sait qu'il cite chaque mot qu'il utilise, chaque mot emmenant avec lui tous les environnements qu'il a connus et dans lesquels il s'est chargé de sens, et portant en lui tous ceux qu'il est susceptible de connaître, et dont le poète en révèle un.

Revenons aux citations textuelles. La citation entraîne la modification des potentialités de sens des deux textes, le texte cité et le texte citant, le texte accueilli et le texte récepteur. Nous nous intéresserons aux modifications de lecture du texte cité, celui qui est réactivé, rappelé, offert à la relecture. Cette relecture dépendra au plus haut point de la nature du contexte récepteur. Globalement, on peut établir deux pôles, et distinguer les contextes congruents des contextes non congruents. Un contexte congruent ne va pas à l'encontre du contexte d'origine où la citation a été puisée ; au contraire, il reprend ce contexte en le renforçant. Un contexte non congruent est un contexte qui se montre indifférent voire hostile au message véhiculé par le contexte de la citation, et par là même, par la citation elle-même. Le texte cité est un véhicule de sens, mais qui ne s'est pas préchargé du sens qu'il offrait dans son contexte d'origine ; dès lors il est libre de coopérer à la construction d'un sens qui s'écarte de l'éventail des sens d'origine du texte cité, mais qui ne peut se construire sans le rappeler, ce qui conduit précisément à la caractérisation de certains contextes comme étant indifférents ou hostiles. Considérons un exemple frappant, l'usage fait par Bossuet et puis par Proust, de la traduction latine (Vulgate) du verset 10 du Psaume 2

et nunc reges intellegite erudimini qui iudicatis terram

Bossuet met la citation en exergue de l'Oraison funèbre de Henriette-Marie de France, et construit tout son texte autour de cette citation, dont il maintient partout le ton solennel et magistral. En voici l'ouverture :

Et nunc, reges, intelligite, erudimini, qui iudicatis terram.

Maintenant, ô rois, apprenez ; instruisez-vous, juges de la terre (Ps., II, 10)

Monseigneur

Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. Car en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde ; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples.

Et nunc, reges, intelligite, erudimini, qui iudicatis terram.

Proust offre une citation tronquée, réduite à deux mots (nunc erudimini), mais il attend de son lecteur qu'il sache à la fois identifier la citation et se rappeler l'usage

qu'en a fait Bossuet, pour qu'il apprécie l'effet désacralisant d'un contexte résolument non congruent, voire franchement hostile, car la leçon en question est on ne peut plus temporelle et risque de s'avérer très peu édifiante :

Depuis un moment, au désir de persuader M. de Charlus que je n'avais jamais dit ni entendu dire de mal de lui, avait succédé une rage folle, causée par les paroles que lui dictait uniquement selon moi son immense orgueil. Peut-être étaient-elles du reste l'effet, pour une partie du moins, de cet orgueil. Presque tout le reste venait d'un sentiment que j'ignorais encore et auquel je ne fus donc pas coupable de ne pas faire sa part. J'aurais pu du moins, à défaut du sentiment inconnu, mêler à l'orgueil, si je m'étais souvenu des paroles de Mme de Guermantes, un peu de folie. Mais à ce moment-là l'idée de folie ne me vint même pas à l'esprit. Il n'y avait en lui selon moi que de l'orgueil ; en moi il n'y avait que de la fureur. Celle-ci (au moment où M. de Charlus cessa de hurler pour parler de ses augustes orteils, avec une majesté qu'accompagnaient une moue, un vomissement de dégoût à l'égard de ses obscurs blasphémateurs), cette fureur ne se contint plus. D'un mouvement impulsif je voulus frapper quelque chose, et un reste de discernement me faisant respecter un homme tellement plus âgé que moi, et même, à cause de leur dignité artistique, les porcelaines allemandes placées autour de lui, je me précipitai sur le chapeau haut de forme neuf du baron, je le jetai par terre, je le piétinai, je m'achamai à le disloquer entièrement, j'arrachai la coiffe, déchirai en deux la couronne, sans écouter les vociférations de M. de Charlus qui continuaient et, traversant la pièce pour m'en aller, j'ouvris la porte. Des deux côtés d'elle, à ma grande stupéfaction, se tenaient deux valets de pied qui s'éloignèrent lentement pour avoir l'air de s'être trouvés là seulement en passant pour leur service. (J'ai su depuis leurs noms, l'un s'appelait Burnier et l'autre Charmel.) Je ne fus pas dupe un instant de cette explication que leur démarche nonchalante semblait me proposer. Elle était invraisemblable ; trois autres me le semblèrent moins ; l'une que le baron recevait quelquefois des hôtes, contre lesquels pouvant avoir besoin d'aide (mais pourquoi ?), il jugeait nécessaire d'avoir un poste de secours voisin. L'autre, qu'attirés par la curiosité, ils s'étaient mis aux écoutes, ne pensant pas que je sortirais si vite. La troisième, que toute la scène que m'avait faite M. de Charlus étant préparée et jouée, il leur avait lui-même demandé d'écouter, par amour du spectacle joint, peut-être, à un nunc erudimini dont chacun ferait son profit.

(À la Recherche du temps perdu, Le côté de Guermantes, édition Quarto, pp. 1173-1174)

On peut aussi fournir maint exemple de contexte non congruent mais non hostile, dans lequel la citation doit néanmoins se dépouiller du sens qu'elle véhiculait dans son contexte d'origine. C'est le cas de la citation d'Isaïe 53:4 (relative au Serviteur de Jahvé) en Matthieu 8:17 :

Isaïe 53:4 Or ce sont nos souffrances qu'il portait et nos douleurs dont il était chargé. Et nous, nous le considérons comme puni, frappé par Dieu et humilié.

Matthieu 8:16-17 Ὁψίας δὲ γενομένης προσήνεγκαν αὐτῷ δαιμονιζομένους πολλούς· καὶ ἐξέβαλεν τὰ πνεύματα λόγῳ καὶ πάντα τοὺς κακῶς ἔχοντας ἐθεράπευσεν, ὅπως πληρωθῆ τὸ ῥηθὲν διὰ Ἡσαΐου τοῦ προφήτου λέγοντος, Αὐτὸς τὰς ἀσθενείας ἡμῶν ἔλαβεν καὶ τὰς νόσους ἐβάστασεν. (Le soir venu, on lui présenta beaucoup de démoniaques ; il chassa les esprits d'un mot, et il guérit tous les malades, afin que s'accomplît l'oracle d'Isaïe le prophète : Il a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies.)

Chez Isaïe, le Serviteur de Jahvé prend sur lui les souffrances et douleurs : il ne se contente pas de les faire disparaître. L'oracle du prophète n'est donc pas réalisé par les actions de Jésus rapportées au verset 8 :16 de Matthieu. L'effet de la citation peut donc très bien être l'inverse de celui souhaité par l'auteur : il s'agit d'une question de mots, du véhicule du sens et non du sens. Il est alors aisé de voir les

prophéties s'accomplir ; mais ce ne sont plus que des mots, la bale des signes que l'on déplace à son gré.

Il est intéressant de considérer également les effets obtenus par la citation présentée comme telle, mais en dehors de tout contexte particulier. La citation vient tout simplement s'inscrire dans une structure discursive où elle concentrera sur elle-même (sur ses potentialités de sens) toute l'attention, vu qu'aucun contexte ne vient l'orienter vers autre chose qu'elle-même. Le véhicule du sens peut alors se révéler pour ce qu'il est, un vaisseau précieux dont la gamme infinie des sens dont il pourra se révéler porteur freine la hâte du lecteur, et instaure la puissance poétique de la langue même. Je me permettrai de citer ici deux de mes 'Poèmes trouvés' :

I. *dans un cercueil de terre cuite,
sur un lit de feuilles de peuplier noir :*
*modo pythagoreo.*⁷⁰

II. *Que l'on dise :*
*lion, cerf, cheval*⁷¹

La documentation des citations reprise en note de pied de page fait partie intégrante du poème. Le lecteur (celui des « poèmes trouvés » et celui de ce texte) est invité à laisser se faire le jeu du sens aussi longtemps qu'il lui apporte quelque plaisir. Le contexte d'origine pourra ensuite servir de clôture.

70 Jérôme Carcopino, *César* (p.600)

71 Platon, *Sophiste*, 262a

8. Conclusion

Expliciter, pas réformer

La langue n'est pas une approximation d'une langue idéale, que nous aurions pour tâche de construire.

La langue n'est pas non plus à purifier, à débarrasser des scories de l'illogisme, du vague et de l'ambiguïté.

La langue est idéale telle qu'elle est. Ce qui ne veut nullement dire qu'il n'est pas possible de l'utiliser mal, de la dénaturer, etc. Bien au contraire – nous sommes les dépositaires de la langue. Nous avons le devoir de rendre cet outil dans l'état où nous l'avons reçu, si nous ne pouvons le rendre dans un état meilleur.

Toute corruption de la langue est ipso facto corruption de la pensée. Le concept de corruption est difficile à cerner ici. Il ne s'agit pas, bien sûr, de défendre telle ou telle langue contre les emprunts qu'elle serait tentée de faire à telle ou telle autre. Il ne s'agit pas non plus de s'élever contre tel ou tel registre de langue qu'on estime inopportun dans tel ou tel contexte. Mais il y a bel et bien un danger pour toute langue de se prendre au jeu de ses propres mots par pente naturelle (aidée par la paresse intellectuelle de ses locuteurs).

Une langue que nous construirions pour remplacer celle-ci en serait toujours dépendante – *Und wie wird denn eine andere gebildet ?* (Wittgenstein, PU, §120). Nous devrions retourner à l'ancienne langue pour fonder la nouvelle et nous devrions en stipuler les mécanismes d'interprétation sous forme d'algorithmes de traduction dans cette langue-ci. Le seul mérite qu'elle pourrait avoir serait de nous faire mieux comprendre la langue, mais elle ne peut le faire plus profitablement que le seul mécanisme de la paraphrase, de la traduction de la langue en elle-même.

Les formalismes qu'on développe pour rendre compte de certains aspects de la langue, et notamment pour souligner en quoi elle diffère des langages artificiels tels que celui de la logique des propositions et des prédicats, sont les bienvenus s'ils ont pour but d'éclaircir la langue, pas de la réformer. La langue garde ses distances vis-à-vis des constructions de la logique. Elle a d'excellentes raisons de le faire. Le jeu des rouages de la langue est son espace de liberté.

9. Bibliographie

Ressources lexicales

Hachette = *Dictionnaire de langue française*, Hachette 1980

Littré = Paul-Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Éditions du Cap, Monte-Carlo (1877)

Le Petit Robert = Paul Robert, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Société du Nouveau Littré, Paris, 1973

CED = Patrick Hanks (ed.), *Collins English Dictionary*, Collins, London and Glasgow, 1979

GR = *Le Robert Électronique*, CD-ROM, 1994

OED = *Oxford English Dictionary* (OED2 sur CD-ROM, Oxford University Press, 1994)

OH = Corréard, M.-H. and Grundy, V. (eds), *Le Dictionnaire Hachette-Oxford*, Oxford University Press et Hachette, 1994.

RC = Beryl T. Atkins et al. (eds), *Le Robert et Collins Senior*, Le Robert et HarperCollins, Third Ed., 1993

TLF = *Trésor de la langue française*, consultable à l'adresse suivante sur la Toile : <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>

Ressources textuelles

Nestle-Aland, *Novum Testamentum Graece et Latine*, Deutsche Bibelgesellschaft, Stuttgart, 3^{ème} édition, 1994

Fischer, Bonifatius et al. (eds), *Biblia Sacra iuxta Vulgatam Versionem*, Deutsche Bibelgesellschaft, Stuttgart, 3^{ème} édition, 1983

La Bible, L'Ancien Testament, II, édition publiée sous la direction d'Edouard Dhorme, Pléiade, nrf, Gallimard, 1959

La Bible, Le Nouveau Testament, textes traduits, présentés et annotés par Jean Grosjean et Michel Léturmy, avec la collaboration de Paul Gros, Pléiade, nrf, Gallimard, 1971

Kurt ALAND, *Synopsis quattuor evangeliorum*, editio undecima, Deutsche Bibelstiftung, Stuttgart, 1978

Lucien DEISS, *Synopse de Matthieu, Marc et Luc, avec les parallèles de Jean*, 2 vol. (vol. 1 : Introduction, notes et vocabulaire ; vol. 2 : Texte), Desclée de Brouwer, 1964

FRANTEXT, base de données de textes littéraires français, <http://atilf.atilf.fr/frantext.htm>

Ouvrages et articles

Robert ALTER and Frank KERMODE (eds), *The Literary Guide to the Bible*, Fontana Press, HarperCollins, Londres, 1987

Antoine ARNAULD et Claude LANCELOT, *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*, (1660), Slatkine Reprints, Genève, 1993

Aurelius AUGUSTINUS (Saint Augustin), *In Iohannis Euangelium Tractatus CXXIV*, Aurelii Augustini Opera, Pars VIII, Corpus Christianorum Series Latina, Brepols, Turnhout, 1954

Giorgio BASSANI, *Le Jardin des Finzi-Contini*, traduction de Michel Arnaud,

- Gallimard, 1964 (*Il Giardino dei Finzi-Contini*, Einaudi, 1962)
- Émile BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale II*, nrf, Gallimard, Paris, 1974
- Norberto BOBBIO, *Trent'anni di storia della cultura a Torino (1920-1950)*, collection Gli struzzi, Einaudi, Turin, 2002 (1997)
- Pierrette BOUILLON, *Traitement automatique des langues naturelles*, Duculot, 1998
- Georges BRASSENS, *Les chansons d'abord*, édition établie par Pierre Saka, Le Livre de Poche, 1993
- Stanley BURNSHAW (ed.), *The Poem Itself*, Penguin Books, Harmondsworth, 1964 (1960)
- G.B. CAIRD, *The Language and Imagery of the Bible*, William B. Eerdmans Publishing Company, Grand Rapids, Michigan et Cambridge, UK, 1997 (1980)
- Lewis CARROLL, *Alice in Wonderland and Through the Looking Glass*, Sugar Puffs Library, McGraw-Hill, sans date.
- E.V. CLARK and H.H. CLARK, WHEN NOUNS SURFACE AS VERBS, *Language*, Vol. 55, N° 4, 1979, pp. 767-811
- D.A. CRUSE, *Lexical Semantics*, Cambridge University Press, 1986
- Jonathan CULLER, *The Pursuit of Signs*, Routledge and Kegan Paul, London and Henley, 1981
- Donald DAVIDSON et Gilbert HARMAN, (eds.) (1972): *Semantics of Natural Language*, D. Reidel, Dordrecht, 1972
- Gilles DELEUZE, *Logique du sens*, Collection 'Critique', Les Éditions de Minuit, Paris, 1969
- Jacques DERRIDA, *Les yeux de la langue*, Carnets de l'Herne, L'Herne, Paris, 2005 (extrait du Cahier de L'Herne Derrida, n°83)
- Keith DONNELLAN, REFERENCE AND DEFINITE DESCRIPTIONS, *The Philosophical Review* 75, 1966, pp. 281-304
- Oswald DUCROT, *Le Dire et le dit*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1984
- Umberto ECO, *Lector in Fabula*, traduction de Myriem Bouzaher, Grasset, 1985 (édition citée : Le Livre de Poche, biblio, essais)
- Gareth EVANS, *The Varieties of Reference* (edited by John McDowell), Oxford University Press, Oxford et New York, 1982
- Charles FILLMORE, TYPES OF LEXICAL INFORMATION , in Steinberg and Jakobovits 1971
- Denis FISETTE et Pierre POIRIER (dirs), *Philosophie de l'esprit – I. Psychologie du sens commun et sciences de l'esprit – Textes réunis par Denis Fissette et Pierre Poirier*, Vrin, Paris, 2002
- G.W. FITCH, *Saul Kripke*, Acumen, Chesham, Great-Britain, 2004
- R.F. GIBSON, Jr (ed.), *Quintessence, Basic Readings from the Philosophy of W.V. Quine*, Harvard University Press, Cambridge, Mass., 2004
- H.G. GOUHIER, *Blaise Pascal : commentaires*, Bibliothèque d'histoire de la philosophie, Troisième édition, Vrin, Paris, 1984
- Julien GRACQ, *Lettrines*, José Corti, Paris, 1967
- Julien GRACQ, *Lettrines 2*, José Corti, Paris, 1974
- Algirdas Julien GREIMAS, *Sémantique structurale*, Larousse, Paris, 1966
- P.M.S. HACKER, article LUDWIG WITTGENSTEIN de *A Companion to Analytic Philosophy*, ed. A.P. Martinich et D. Sosa, Blackwell Publishers, Oxford, 2001
- Patrick HANKS, ENTHUSIASM AND CONDESCENSION, *Euralex'98 Proceedings*, Liège, 1998, pp. 151-166.
- Johan HUIZINGA, *L'Autunno del Medioevo*, traduction de Franco Paris, Grandi

- Tascabili Economici, Newton, Roma, 1992 (*Herfsttij der Middeleeuwen*, 1919)
- Joachim JEREMIAS, *Les paraboles de Jésus*, Éditions Xavier Mappus, Le Puy, 1968 (traduction par Bruno Hubsch de *Die Gleichnisse Jesu*, 1962)
- Rosanna KEEFE et Peter SMITH, *Vagueness : a Reader*, The MIT Press, 1996
- Adam KILGARRIFF, « I DON'T BELIEVE IN WORD SENSES », *Computers and the Humanities*, 31 (2), pp. 91-113, 1997
- Georges KLEIBER, *Problèmes de sémantique, La polysémie en questions*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 1999
- Saul KRIPKE, *Naming and Necessity*, in Harman and Davidson 1972, pp.253-355 (aussi en volume, Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1980) (Traduction française de Pierre Jacob et François Recanati : *La logique des noms propres*, Minuit, 1982)
- Saul KRIPKE, *Wittgenstein on Rules and Private Language*, Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1982
- William LABOV, THE BOUNDARIES OF WORDS AND THEIR MEANINGS, in C.J. BAILEY and R. SHUY (eds.), *New Ways of Analyzing Variation in English*, Georgetown University Press, Washington, 1973
- Michel LE GUERN, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Larousse, 1973
- J.N. LEVI, *The Syntax and Semantics of Complex Nominals*, Academic Press, New-York, 1978
- C. S. LEWIS, *Studies in Words*, Cambridge University Press, Second Edition, 1967
- Giovanni MACCHIA, *La letteratura francese, Dal Rinascimento al Classicismo*, Sansoni/Academia, 1970
- Robert MARTIN, *Pour une logique du sens*, deuxième édition, Presses Universitaires de France, Paris, 1992
- Archibald MICHIELS, *Ante faciem venti*, Memory Press, Erezée, 1999
- J. D. MCCAWLEY, *Everything that Linguists have Always wanted to Know about Logic*, The University of Chicago Press, 1981
- Jacques MOESCHLER et Anne REBOUL, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Seuil, Paris, 1994
- Ray MONK, *Ludwig Wittgenstein, The Duty of Genius*, Jonathan Cape, 1990
- Blaise PASCAL, *Oeuvres Complètes*, Le Seuil, 1963
- Blaise PASCAL, *Les Provinciales*, édition de Zacharie Tourneur, 2 vol., Éditions de Cluny, Paris, 1943
- J. B. PHILLIPS, *The New Testament in Modern English*, translated by J.B. Phillips, in *The New Testament in Four Versions (King James, Revised Standard, Phillips Modern English, New English Bible)*, Christianity Today, The Iversen-Ford Associates, New York, 1963
- Georges POISSON, *Monsieur de Saint-Simon*, Berger-Levrault, Paris, 1973
- Michele PRANDI, *Sémantique du contresens, Essai sur la forme interne du contenu des phrases*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1987
- Marcel PROUST, *À la Recherche du temps perdu*, texte établi sous la direction de Jean-Yves TADIÉ, Quarto, Gallimard, 1999 (reprend le texte de la seconde édition Pléiade)
- James PUSTEJOVSKY, *The Generative Lexicon*, Cambridge, Mass., 1995
- Hilary PUTNAM, *Mind, Language and Reality, Philosophical Papers Volume II*, Cambridge University Press, 1975
- William van Ormard QUINE, QUANTIFIERS AND PROPOSITIONAL ATTITUDES, in *Journal of Philosophy*, vol. 53, 1956 (repris dans Quine 1976 et Gibson (ed.) 2004)

- William van Ormard QUINE, *Word and Object*, MIT Press, 1960
- William van Ormard QUINE, *The Ways of Paradox*, 1976
- François RASTIER, Marc CAVAZZA et Anne ABEILLÉ, *Sémantique pour l'analyse*, Masson, Paris, 1994
- François RECANATI, LA POLYSÉMIE CONTRE LE FIXISME, *Langue française*, 133, 107-123
- François RECANATI, *Literal Meaning*, Cambridge University Press, Cambridge, 2004
- Richard RORTY, *Philosophy and the Mirror of Nature*, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1979
- Richard RORTY, *Objectivity, Relativism and Truth, Philosophical Papers Vol. I*, Cambridge University Press, Cambridge, 1991 (Rorty 1991a)
- Richard RORTY, *Essays on Heidegger and others, Philosophical Papers Vol. II*, Cambridge University Press, Cambridge, 1991 (Rorty 1991b)
- Clément ROSSET, *Le Réel – Traité de l'idiotie*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1997 (=Rosset 1977a)
- Clément ROSSET, *Le Démon de la tautologie*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1997 (=Rosset 1977b)
- Eric-Emmanuel SCHMITT, *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran*, Albin Michel, Paris, 2001
- Albert SECHEHAYE, *Essai sur la structure logique de la phrase*, Champion, Paris, 1950
- D.D. STEINBERG and L.A. JAKOBOVITS (eds), *Semantics*, Cambridge University Press, 1971
- George STEINER, *After Babel, Aspects of Language and Translation*, Oxford University Press, 1975
- David G. STERN, *Wittgenstein on Mind and Language*, Oxford University Press, 1995
- André THAYSE et al., *Approche logique de l'Intelligence Artificielle – Vol.1: de la logique classique à la programmation logique; Vol. 2 : de la logique modale à la logique des bases de données*, Dunod informatique, Bordas, Paris, 1988 et 1989
- Francisco VARELA, LE CERVEAU N'EST PAS UN ORDINATEUR, entretien dans *La Recherche*, 308, pp.109-112, 1998
- Bernard VICTORRI et Catherine FUCHS, *La polysémie – construction dynamique du sens*, Hermès, Paris, 1996
- Ludwig WITTGENSTEIN, *Philosophische Untersuchungen, Philosophical Investigations*, Second Edition, translated by G.E.M. Anscombe, Basil Blackwell, Oxford, 1958 (traduction française : *Recherches philosophiques*, Bibliothèque de Philosophie, Gallimard, 2004)
- Ludwig WITTGENSTEIN, *The Blue and Brown Books*, Basil Blackwell, Oxford, 1958
- Ludwig WITTGENSTEIN, *Über Gewissheit / On Certainty*, edited by G.E.M. Anscombe and G.H. von Wright, translated by Denis Paul and G.E.M. Anscombe, Basil Blackwell, Oxford, 1969, (traduction française: *De la certitude*, collection *tel*, Gallimard, 1976)